CH. BRIFAUT

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

SUR LA RÉVOLUTION, LE PREMIER EMPIRE ET LA RESTAURATION

Avec Introduction & notes du Docteur Cabanès & suivis de la Correspondance de l'Auteur



PARIS
Albin Michel Editeur
22 Rue Huyghens 22

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

OUVRAGES DU Dr CABANÈS

MÉDECINE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Le Cabinet secret de l'Histoire . . . . 4 vol.
Les Indiscrétions de l'Histoire . . . . 6 vol.
Les Morts mystérieuses de l'Histoire . . . . . 2 vol.
Légendes et Curiosités de l'Histoire (*à suivre*). . 4 vol.
La Névrose révolutionnaire (en collaboration avec le Dr L. Nass). . . . . 1 vol.
Balzac ignoré . . . . 1 vol.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Remèdes d'autrefois. . . . . 2 vol.
Remèdes de bonne femme (en collaboration avec le le Dr J. Barraud) . . . . 1 vol.
Gayetez d'Esculape (en collaboration avec le Dr Witkowski). . . . . 1 vol.

MÉDECINE ET SOCIOLOGIE

Mœurs intimes du passé (*à suivre*). . . . . 6 vol.

DERNIERS OUVRAGES PARUS

Folie d'Empereur (*Guillaume II*) . . . . 1 vol.
Fous couronnés (*Les Romanov*) (*à suivre*). . . . . . . 1 vol.
Une Allemande à la Cour de France (La Palatine, belle-sœur de Louis XIV) . . . . 1 vol.
Chirurgiens et Blessés à travers l'Histoire . . 1 vol.
La Salle de Garde (Histoire anecdotique des salles de garde des hôpitaux de Paris). . . . . 1 vol.

OUVRAGES ÉPUISÉS

Marat inconnu . . . . 1 vol.
Napoléon jugé par un Anglais. (Souvenirs d'un chirurgien de la marine anglaise sur Napoléon) . . . . 1 vol.
Les Curiosités de la médecine . . . . 1 vol.
Poisons et Sortilèges (en collaboration avec le Dr L. Nass). . . . . 2 vol.

CH. BRIFAUT

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

sur la Révolution le Premier Empire et la Restauration

SUIVIS DE LA *Correspondance* DE L'AUTEUR

AVEC *Introduction* ET *Notes* DU DOCTEUR CABANÈS

* *



PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

1921

SOUVENIRS D'UN ACADÉMICIEN

SUR LA RÉVOLUTION, LE PREMIER EMPIRE

ET LA RESTAURATION

Ah ! Monsieur de Lamartine, qu'avez-vous fait? Quoi ! vous, si grand poète, si riche d'imagination, si accoutumé à puiser dans les mines d'or de votre génie, vous volez des sujets de roman ! On vous surprend en flagrant délit ! Mais où est donc votre conscience? Vous sied-il de dépouiller l'aimable comte de Forbin de sa petite propriété littéraire? Rendez, rendez-lui l'heureux sujet de *Graziella*, qui lui appartient et qu'il a si bien exploité. Son *Charles Barimore* n'est-il pas le modèle d'Alphonse de Lamartine? Votre *Graziella* n'est-elle pas calquée sur la *Nisieda* du comte, peintre et poète? Le lieu de votre scène n'est-il pas le sien?. N'est-elle pas Napolitaine comme votre héroïne, fille de pêcheur comme votre héroïne, malade d'amour et prête à mourir, encore comme votre héroïne? Ah ! monsieur de

Lamartine, vous êtes un plagiaire sublime, mais un plagiaire, et cette balafre vous défigure.

Direz-vous pour votre excuse, comme Molière : « Je reprends mon bien où je le trouve? » Non, monsieur de Lamartine, ce n'est pas votre bien, c'est celui d'autrui ; c'est le fruit de son travail et de son industrie, comme on disait dans le bon temps. Il est permis, je le sais, d'imiter, de traduire, en avertissant le public par précaution. Mais se donner à soi-même un brevet d'invention lorsqu'on n'a fait que copier, voilà où est le motif de culpabilité. Les magnifiques couleurs de votre tableau sont bien à vous, j'en conviens ; mais la toile, mais les figures, mais les attitudes dramatiques ne vous appartiennent pas, convenez-en à votre tour. Vous avez tout embelli, agrandi, perfectionné, presque rien créé, monsieur de Lamartine.

Je ne vous en donne pas moins l'absolution de votre péché, puisque nous devons à ce péché un chef-d'œuvre, sinon d'invention, du moins de poésie. Seulement, il est dommage que, cédant aux scrupules de casuistes trop timorés, vous ayez supprimé dans votre ouvrage les scènes les plus pathétiques. Qui donc vous a déterminé à renoncer aux admirables effets de votre dénouement? La chute, les regrets, les remords, le désespoir de votre héroïne, que de beautés progressives ! Quel sujet de larmes ! Jamais je n'avais vu la puissance de votre génie s'élever à une telle

hauteur. Si le dénouement pouvait nuire à votre réputation de galant homme, comme il ajoutait à votre gloire de poète ! Monsieur de Lamartine, au nom de l'art, rendez-nous votre première version et laissez gronder les puritains. Vous avez la certitude d'être absous par nos larmes.

Plût au ciel que vous n'eussiez consacré votre divin talent qu'à créer des Elvire et des Graziella ! Qu'est-ce qu'a gagné votre muse un peu trop courtisane à se charger de la réhabilitation de nos plus fameux révolutionnaires, dont vous pouviez laisser les statues, voilées et abattues, attendre les hommages des amateurs au fond des égouts de l'histoire? Digne héritier d'ORPHÉE, que ne respectiez-vous comme lui la chasteté de votre lyre? Que ne suiviez-vous les exemples de votre maître? Orphée attendrissait les tigres, mais il ne les chantait pas.

Ah ! Monsieur de LAMARTINE, si vous pouviez déchirer les pages de votre dithyrambe en huit volumes à la louange de ceux que vous savez ! Vous avez eu là une longue distraction historique. Puissiez-vous nous la faire oublier ! Puissiez-vous l'oublier vous-même !

A propos de ce grand écrivain, dont j'ai trop déploré les erreurs politiques et trop peu apprécié les qualités privées, je me reproche de n'avoir pas encore fait mention d'un de ses procédés charmants.

Il venait de publier le poème de *Jocelyn* ; et cet

ouvrage si brillant, et si dangereux, avait tourné la tête aux femmes et aux jeunes gens. Dans tous les salons, comme dans tous les cafés, retentissait le nom de Jocelyn. A une soirée chez M. de Laborie, personnage très connu par son esprit, on poussa l'éloge si loin, que je crus devoir faire des réserves. On se récria. Quoi ! je ne sentais pas le mérite de cette poésie enchanteresse ! « Et vous, répondais-je aux idolâtres, quoi ! vous n'apercevez pas le vice du sujet ! Est-ce dans un moment où la religion est si attaquée et le sacerdoce si calomnié, qu'il convient de peindre un prêtre si peu prêtre? Mettez en scène un Fénelon, offrez-nous un modèle de vertu, et j'applaudirai. — Mais tant de beaux vers ! — J'aime mieux de bons principes. — Mais tant d'éloquence ! — Perdue comme l'âme de l'héroïne. — Rappelez-vous donc le retour de Jocelyn à la maison paternelle. — Imitation de *René*. — Et sa rentrée dans le presbytère, qu'il retrouve seul avec son chien et sa cuisinière? — Seul ! m'écriai-je. Et voilà où je ne reconnais plus le génie de M. de Lamartine. Seul ! sans doute, Jocelyn a perdu les êtres les plus chéris, père, mère, sœurs ; plus de famille. Mais est-il seul pour cela? Et cette population chrétienne ! et ce petit monde dont il est le roi ! et ces vieillards dont il lui faut rendre les derniers jours plus doux en leur ouvrant les voies de l'éternité ! et cette jeunesse qui attend de lui toutes les lumières dont elle a besoin pour

s'éclairer dans la vie ! et ces enfants qu'il donne au ciel par le baptême ! Seul ! ah ! jamais homme n'eut une si belle mission, des occupations si graves, une plus glorieuse charge d'âmes. Lui qui représente Dieu ; lui qui sème sa parole ; lui qui crée la vertu, qui entretient la paix ; lui, destiné à être le fondateur d'une colonie sainte, vous le voyez dans un désert ! Mais quels yeux avez-vous donc? ou plutôt, quels yeux a-t-il, ce poète du siècle, qui devait être celui de l'éternité? »

Je disais, je disais, et je ne pensais pas que j'étais écouté ce soir-là et dénoncé le lendemain.

Deux jours après, j'arrive dans une maison où je suis salué par ce mot : « Ah ! c'est vous, c'est donc vous qui calomniez ainsi M. de Lamartine ! » Alors on me raconte qu'un jeune admirateur de l'auteur de *Jocelyn* était venu pour l'irriter contre moi, en lui rapportant, à sa manière, la scène qui s'était passée chez M. de Laborie. Cet espion amateur, ou plutôt cet étourdi sans tact, s'était assez mal adressé : sa délation n'eut pas de succès. Aux premières phrases du narrateur, interruption de la part du grand poète. « Non, non, continua celui-ci : je connais M. B. ; je ne croirai jamais qu'il ait pu mettre dans ses critiques une amertume et un défaut de convenance qui lui sont tout à fait étrangers. Qu'il ait condamné le choix de mon sujet, qu'il ait condamné des

tableaux peut-être trop passionnés à son avis, je le conçois, et c'est le droit de tous mes lecteurs. Il a usé de ce droit. Qu'ai-je à dire? Du reste, il faut choisir une autre occasion pour lui faire perdre mon amitié. »

Voilà parler. Trouvez-moi beaucoup d'hommes, poètes ou non, aussi forts sur la réplique. Je dois d'éternelles actions de grâces à M. de Lamartine ; mais que dois-je à mon délateur? Pardon et oubli. *Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera...*

Se souvient-on de la Grande Mademoiselle, et de sa passion désordonnée pour Lauzun, qui, à la vérité, n'était pas une bête, il faut lui rendre cette justice? En conscience, Son Altesse Royale n'avait-elle pas le délire, lorsqu'elle disait à Mme de Sévigné, en lui montrant de la main la place vacante à côté d'elle : *Et quand je pense qu'il serait là ! qu'il serait là !* Il a été là, comme on sait. Qu'est-il arrivé? Qu'il a cessé d'y être, comme on sait encore. La liaison avait été folle, la rupture ne le fut pas moins.

Peut-on pardonner à Cicéron sa ridicule idolâtrie pour sa fille, à laquelle, après sa mort, il voulait ériger un temple et rendre un culte comme à Junon et à Pallas? Qu'y a-t-il de plus bizarre et de plus touchant à la fois que le couronnement posthume d'*Inès de Castro*, de cette beauté infortunée que *Don Pèdre* dérobait à la terre

et aux vers, pour élever sur un trône son cadavre encore adoré? CALIGULA nomma son cheval Consul, contre l'usage établi : ne lui fallait-il pas



THÈSE DÉDIÉE A LA GRANDE MADEMOISELLE

Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris.

un grand fonds de déraison pour en venir là? Le fameux PRINCE DE GALLES, plus régulier dans ses sentiments, n'aimait que les femmes sur le retour ; et, précisément à l'époque où l'on cesse de faire des folies pour elles, il commençait le

cours des siennes. Demandez à un Turc quelle est la femme qu'il préfère et qui fait battre le plus vivement son cœur : il donnera devant vous la palme, non pas à la grâce, mais à l'embonpoint. Il prend ses idoles au poids.

J'ai vu dans ma jeunesse une femme dont la peau était si noire, que, comme elle était mariée à un général, on l'appelait la maréchale d'Ancre. Je sais qu'elle a donné à son époux une honnête lignée de moricauds, qui multipliera jusqu'à la fin des siècles les copies de cette Vénus couleur de suie.

Quelques jeunes cœurs s'enflamment pour des danseuses, uniquement à cause de leurs ronds de jambes et de leurs entrechats. On dit que le premier époux de Mlle Cabarrus, M. de Fontenai, lui préférait des maritornes. Qui le croirait, si tout n'était pas croyable, vu l'humeur capricieuse des hommes? J'ai trois de mes amis qui ont épousé des monstres, et par amour encore. Pourquoi préfère-t-on celle-ci à celle-là? Le sait-on? Rien n'est plus bizarre que nos goûts, et c'est fort heureux. Autrement, que deviendraient tant de bonnes créatures qui n'ont rien pour elles?

Beaucoup de femmes s'étonnaient de la préférence accordée par la charmante marquise de... au comte de... sur tant de rivaux plus jeunes, plus spirituels, mieux tournés et plus galants que lui. Quelqu'un de bon sens leur répondit : « Vous a-t-il aimées? »...

On me dira qu'il est des souffrances si aiguës qu'elles triomphent de la patience la plus obstinée. Je le sais. Eh bien, ne dois-je pas remercier la destinée, qui les a épargnées à ma frêle constitution? Au lieu de me plaindre, ne dois-je pas me trouver trop heureux d'être exempté de ce cruel impôt que la nature prélève sur tant d'êtres meilleurs que moi? Combien mon état, tout rigoureux qu'il est, diffère encore de l'effroyable situation du plus illustre des goutteux, de ce LAROCHEFOUCAULD (1) dont la longue vie n'est devenue qu'un long martyre !

Il est vrai que deux anges de consolation veillaient encore à ses côtés : SÉVIGNÉ, LAFAYETTE, doux noms qui rappellent ce que l'amitié a de plus suave dans son langage, de plus ingénieux dans ses soins, de plus tendre dans sa sollicitude ; Sévigné, Lafayette, vous qui auriez embelli le nom de femme, si on pouvait l'embellir, combien votre souvenir répand encore de charme sur les dernières années du supplicié ! Comme on aime à penser que vous étiez là toutes deux, le veillant avec votre zèle et votre tendresse accoutumés, lui disant ces paroles du cœur dont la magie char-

(1) Nous parlerons plus longuement de la goutte de LA ROCHEFOUCAULD, dans un ouvrage que nous comptons publier bientôt, sur les goutteux célèbres. Signalons seulement ici que le moraliste des *Maximes* semble avoir présenté une manifestation assez rare de cette diathèse, de l'iritis. (V. à ce sujet, un curieux travail du Dr Félix MATHIEU, *médecin oculiste*, inséré dans la *Chronique médicale* du 15 août 1904.)

mait si bien, mais pas toujours si vite ses souffrances, l'enveloppant de vos encourageantes caresses et l'embaumant, pour ainsi dire, d'amitié !

Ah ! qu'on aurait de constance à souffrir, si l'on sentait que des êtres semblables à vous sont là, toujours là, et qu'au premier signal ils accourent au lit de douleur avec leur visage si gracieux, leurs paroles si touchantes, leurs formes d'enchantement si variées, qui font reculer le mal et cachent sous des fleurs la faulx de la mort !

Eh bien, moi aussi, j'ai mes Sévigné et mes Lafayette ! Moi aussi, je suis sauvé par la présence et les soins d'êtres divins, dont je ne suis pas digne d'appeler sur moi les bontés, mais que la Providence a créés avec des cœurs compatissants, qu'elle a envoyés vers moi, non parce que je les méritais, mais pour exercer les vertus surnaturelles qu'elle a placées dans leur noble cœur. Et sans mes tortures, aurais-je connu tout ce que leur pitié a de charme et donne de soulagement à l'infirme? Pourrais-je célébrer les *saintes* nouvelles qui ont changé mon enfer en paradis? Pourrais-je?... Je m'arrête. Oh ! oui, oui, je sens l'impuissance de mes paroles, et je laisse à leurs cœurs la douce tâche de deviner comme de traduire les sentiments reconnaissants du mien.

. . . .

Rien ne ressemble à une Révolution comme

une Révolution. Comparez l'époque de la Ligue à celle de 93. Mêmes crimes, mêmes folies, mêmes impiétés.

Parmi les turpitudes que se permirent les ligueurs, il en est qui sont pour le penseur un véritable sujet d'étonnement, si quelque chose peut étonner de la part de ces horribles fous. Voyez comme ils entendent la religion, ceux qui combattent pour repousser du trône un prince orné de talents, riche de vertus. Vous allez apprendre de leurs œuvres.

Le *Journal de l'Etoile* nous dit : « Le vendredi 7 juillet 1589, quelques troupes de la Ligue entrèrent par force dans Villeneuve-Saint-Georges et firent mille brutalités et inhumanités. Il n'y avait ni ordre ni discipline militaire en l'armée du duc de Mayenne, ni seulement apparence de religion ; car, quoiqu'ils se disaient catholiques, ils mangeaient publiquement de la chair aux jours défendus ; et, pour prouver leur impiété, ils contraignaient les prêtres, le poignard sur la gorge, de baptiser, c'était leur mot, les veaux, cochons, moutons, etc... et de leur donner les noms de carpes, brochets, barbeaux, etc... »

Cette scène scandaleuse autant que ridicule n'était-elle pas le prélude des fêtes de la Raison, lorsqu'on voyait dans nos temples des rustres revêtus, par dérision, de chapes, de chasubles, et d'autres ornements sacerdotaux, parodier les cérémonies religieuses, s'enivrer dans le ciboire saint,

et rire en jetant un encens moqueur aux pieds de la première prostituée venue, pour un assignat de cent sous, singeant effrontément la Divinité? Encore les imitateurs étaient-ils au-dessous de leurs modèles ; car, que peut-on voir de plus étrangement déréglé que la pensée d'administrer le baptême chrétien aux animaux les plus impurs et les plus vils?

Les plus grands hommes sont souvent bien petits ; quelquefois les plus petits hommes s'élèvent à une grandeur colossale. Tout dépend des circonstances de notre organisation.

Voyez le goutteux CHARLES-QUINT au monastère de Saint-Just. Qu'est devenu le vainqueur de FRANÇOIS Ier? Un apprenti moine, qui a troqué dix couronnes contre un capuchon. Otez-lui sa sciatique, et l'arbitre de l'Europe, le maître des deux mondes, le premier génie du siècle va reparaître. Voyez GUILLAUME TELL, bon paysan qui bêche et qui chasse, aimant sa femme et son enfant, ne vivant que pour eux, mais possédé d'un démon sublime, celui de la liberté. Vous savez que ce démon a fait de lui le libérateur de la Suisse.

D'un autre côté, à quoi tient la magnanimité ou la férocité de certains personnages tant prônés ou honnis dans l'Histoire? En voici un qui joue devant la postérité un double rôle. ALEXANDRE le Macédonien couvre aujourd'hui de son héroïque bouclier la famille du roi qu'il a vaincu, et toutes

les voix du genre humain l'appellent Grand. Comment le nommera-t-on demain, après qu'il aura tué CLITUS, son ami ?

Pour changer nos dispositions, il suffit d'un rien. Qu'est-ce qui empêcha DAMIENS, l'assassin de LOUIS XV, d'être un honnête garçon jusqu'à la fin de ses jours? Une palette de sang qu'il avait de trop dans les veines! Aussi s'écriait-il après l'attentat : « Pourquoi ne m'a-t-on pas saigné hier comme je le demandais (1) ? »

J'avais une amie charmante, et qui s'est obstinée à l'être, ce qui lui a bien réussi. Elle avait un mari qui la rendait heureuse entre les heureuses, de façon que tous les matins elle bénissait Dieu de l'époux-phénix qu'elle lui devait. Voilà qu'un beau jour il lui fait une scène : elle s'étonne et se tait. Le lendemain il recommence : elle patiente et s'afflige. Le surlendemain, nouvelle tempête conjugale. Qu'est-ce que cela signifie? Les domestiques chuchotent entre eux, disant : « Monsieur est fou. Que va devenir Madame? » C'est bien pis la matinée suivante. On chasse la femme de chambre pour n'être pas venue au coup de sonnette; on soufflette la petite fille pour n'avoir pas bien dit sa leçon. Le moyen d'y tenir!

La scène se passait à la campagne, où la pauvre

(1) Le fait rapporté par BRIFAUT est exact : dans une étude sur « la cérémonie de la saignée », publiée dans les *Mœurs intimes du passé*, 6e série, nous n'avons pas manqué de relater ce curieux épisode de la vie de LOUIS XV.

femme, convaincue que le ciel, en punition de ses fautes, avait dénaturé le caractère de son malheureux mari, et que celui-ci n'existait plus que pour son supplice, après lui avoir donné tant de bonheur, se noyait dans les larmes, faute de mieux. Son médecin arrive par hasard. « Qu'est-il survenu? Pourquoi cette douleur? — Hélas ! lui dit-on, tout est perdu : mon mari n'a plus sa tête. Cet homme, d'un commerce si doux, d'une bonté si parfaite, est devenu le plus fougueux, le plus intraitable des époux, des pères et des maîtres. Il a des accès d'humeur à faire frémir : aussi tout le château est-il bouleversé. — N'est-ce que cela? répond froidement le docteur : faites venir le chirurgien de la ville voisine. »

Le chirurgien arrive. Par l'ordre de notre Esculape, il tire trois palettes de sang à ce démon incarné : tout est fini, on a retrouvé le bon diable.

...Un personnage politique qui joua de bonheur, ce fut Casimir-Périer (1), lui que le flot révolutionnaire éleva au faîte du pouvoir, où nous l'avons vu se mesurer si fièrement avec un parti gigantesque que, jusqu'à sa mort, il tint terrassé à ses

(1) Son rôle politique avait commencé en 1817 : il avait été député dès cette époque. Il présida la Chambre en 1830, devint ensuite ministre sans portefeuille, puis Président du Conseil (1831). L'année suivante, il était emporté par une attaque foudroyante de choléra. Le bruit courut que sa mort n'avait pas été naturelle ; nous aurons l'occasion de traiter ce problème historique à une autre place.

pieds. Cette haute qualité d'homme d'État, qu'il a si bien gagnée, il la dut à nos malheurs, et il la gardera dans l'histoire. Je l'ai peu connu, mais je l'ai toujours honoré. Dans le temps même où il faisait de l'opposition sous CHARLES X, sans savoir ce qu'il faisait, comme tant d'autres, il montrait déjà une sagacité et une mesure dignes d'éloges.

Un jour, il était attendu à dîner chez un de mes amis, sous le ministère VILLÈLE. Périer n'arrivait pas, et l'on avait servi. Enfin il paraît, on l'entoure, on le gronde. — « Pardonnez-moi, dit-il, mais l'envie de voir un spectacle curieux m'a retenu. — Et qu'avez-vous donc vu, lui crie-t-on? — Un ministre du Roi Très Chrétien montant très humblement dans le coupé de la diligence publique, son petit paquet sous le bras, pour aller faire une station chez ses petits parents, comme s'il n'avait pas un traitement qui lui permît de courir la poste en calèche. — Et quel est ce galant homme, dont la magnificence fait si bien honneur au Roi qu'il représente? — Voulez-vous le connaître? — Oui, oui. — Eh bien, c'est celui qui a dit : « Puisque je suis ministre, vous voyez bien que nous sommes toujours en révolution. »

Plus tard, après avoir reçu avec splendeur, aux mines d'Anzin, le roi CHARLES X, Casimir revint à Paris, dans sa maison du Bois de Boulogne, où l'attendaient ses amis rassemblés.

« Eh bien, lui disaient ironiquement ses confrères en libéralisme, mêlant les sarcasmes aux félicitations ; eh bien, monsieur le courtisan, où sont donc vos décorations? Qu'avez-vous fait de votre clef de chambellan? Quel rang allez-vous tenir à la cour du roi votre maître? Et votre place à la chapelle, est-elle déjà fixée? — Messieurs, messieurs, répondait-il gaiement, c'est fort bien ; riez de moi tant qu'il vous plaira ; je prendrai ma revanche dans l'occasion, et nous serons quittes. Du reste, quand le chef de l'État me fera l'honneur de visiter mon établissement, je lui rendrai toujours ce qui lui est dû. »

Raconté à moi-même par un des témoins de la réception, par le brave comte de DAMRÉMONT, qui gagna et perdit devant Constantine le bâton de maréchal de France...

J'ai connu, aimé, regretté un poète de l'esprit le plus délicat, du cœur le plus sensible, et qui mourut malheureusement à la fleur de l'âge, après avoir immortalisé son nom ; par quoi? Par un simple petit chef-d'œuvre de quarante-cinq vers. Ai-je besoin de nommer MILLEVOYE? Ne l'a-t-on pas déjà deviné? Sa *Chute des feuilles* a suffi pour conquérir les suffrages de toutes les âmes tendres. Il méritait bien sa bonne fortune. Nul doute qu'il ne l'eût appuyée sur bien d'autres titres, si la nature lui avait accordé les années de grâce qu'il lui demandait. Modeste comme VAUVENARGUES,



LE POÈTE MILLEVOYE

atteint du même mal que lui (1), il chanta sa propre histoire dans la touchante élégie qui prophétisait sa mort.

Vauvenargues ! Millevoye ! Deux cygnes qui ont passé par les fanges du monde sans souiller leur plumage ! Deux rossignols qui n'ont eu qu'un printemps ! Que leur apparition fut courte ! Quels regrets ils laissèrent après eux !

Des circonstances oubliées me mirent en rapport avec MILLEVOYE. Du premier moment la sympathie agit entre lui et moi. Tous deux jeunes, tous deux poètes, cherchant à nous distinguer dans les jeux de la scène, nous aimions souvent à nous rejoindre mystérieusement au milieu du tumulte des plaisirs et des fêtes. Nos petits déjeuners bien simples, nos lectures confidentielles bien dénuées de prétentions remplissaient agréablement les matinées où, quelquefois en tête-à-tête, plus souvent dans la société de quelques jeunes littérateurs choisis, nous apportions les produits de nos veilles poétiques, moins par vanité que par prudence, moins pour être applaudis que pour être éclairés.

Comme moi, Millevoye aspirait aux lauriers du théâtre. Dans divers essais dramatiques qu'il nous a laissés, on distingue plus son talent de versificateur élégant et pur que l'art de construire

(1) Sur la dernière maladie, la mort et le testament de VAUVENARGUES, consulter la *Revue des Documents historiques* (d'Étienne CHARAVAY), 1880, 185-188.

des plans, de dessiner des caractères, et de produire ce *crescendo* qui emporte les applaudissements unanimes. Il me semble que la nature de son talent le portait vers les sujets de courte haleine, et surtout vers le genre élégiaque, où l'harmonie, la grâce et la douceur sont les qualités les plus essentielles et les plus désirées.

Comme je ne trace ni une notice ni un article biographique, je ne rapporterai rien d'une vie assez connue ; seulement je rappellerai la triste époque où nous le pleurâmes. C'était lorsque le public, charmé de ses premières productions, attendait de lui tout ce qu'il avait droit d'en espérer Presque en même temps j'appris sa maladie et sa fin. Au moment de le rejoindre dans la campagne voisine de Paris où il était allé s'établir, je fus atteint moi-même d'une fièvre aiguë qui me cloua sur un lit de douleur, et quand je fus en état de satisfaire mon cœur et mon devoir, il était trop tard.

J'appris la fin prématurée de ce gracieux poète par un jeune écrivain encore peu connu et aspirant à l'être de l'univers. Celui-ci était venu me demander un service assez essentiel, et qu'un auteur rend assez rarement à un auteur. Sachant que j'avais une pièce reçue au Théâtre-Français, il me pria de lui céder mon tour. J'y consentis. Au moment où je l'obligeais, le petit ingrat allait criant sur les toits que je n'avais ni talent ni bon sens. « Comment ! me dit un ami qui vint me

prévenir, voilà l'homme à qui vous ouvrez les voies pour aller à la renommée ! Un méchant qui vous diffame ! — Bon ! lui répondis-je, laissez-le parler. S'il me reproche d'être un mauvais auteur, du moins il ne m'accusera pas d'être un mauvais confrère. »

La déplorable fin de MILLEVOYE (1) me sépara de sa famille, qui se retira dans la province où il était né, et dont je n'entendis plus parler que de loin en loin. Cependant de grands événements amenèrent au trône LOUIS-PHILIPPE. Parmi ceux qui composaient sa cour et qui acquirent naturellement du crédit, on remarquait le comte Anatole de MONTESQUIOU, chevalier d'honneur de MARIE-AMÉLIE. J'étais alors en disgrâce complète à l'hôtel de Montesquiou. On ne m'y pardonnait pas mon ingratitude...

Sur les entrefaites, Mme Millevoye, qui avait besoin d'un appui à la nouvelle cour, vient me prier d'intéresser à sa cause celui qu'elle regardait comme un de mes amis les plus intimes, et qui

(1) On se souvient du vers de MILLEVOYE :

Femmes par qui je meurs, vous à qui je pardonne !

Le poète des poitrinaires mourut, en effet, prématurément à peine âgé de trente-quatre ans. Il semble bien que c'est à la tuberculose qu'il succomba. Après une accalmie, une malencontreuse chute de cheval, qui détermina une fracture du col du fémur, réveilla la diathèse assoupie et fut le coup de fouet qui accéléra son évolution (Cf. *Chronique Médicale*, 15 mai 1913). On a, de lui, une lettre, écrite à vingt-six ans, et qui, selon un commentateur, est « l'expression de l'entraînement reconnu chez les poitrinaires ardents à braver les émotions qui doivent abréger leur vie limitée ». V. le *Monde Illustré*, du 29 novembre 1862.

avait cessé de l'être au point de ne plus me rendre mes visites. Sans m'expliquer d'une manière positive, je fis entendre qu'il ne me restait aucun crédit là où elle prétendait que je faisais *la pluie et le beau temps*. On douta de ma véracité, on me regarda comme un transfuge du camp de l'amitié. Je passai dans l'esprit de l'excellente veuve pour un égoïste, pour un infidèle. On mit mon impuissance sur le compte de ma mauvaise volonté, et je suis convaincu que le cœur de Mme MILLEVOYE est encore à la même température. Depuis ce temps je ne l'ai pas revue, et j'ai toujours regretté de n'avoir pu lui être utile. Son cœur a calomnié le mien, mais je lui pardonne. De quoi le malheur ne fait-il pas absoudre?

De toutes les lettres de Millevoye une seule m'est restée : doux et précieux trésor ! Je ne puis résister à l'envie d'en consigner ici l'expression, non *parce qu'elle* est remplie de mon éloge, mais *quoiqu'elle* le contienne. Modèle de grâce, de délicatesse, d'esprit et de bon goût, ce petit écrit ne doit pas être perdu pour les amateurs :

« J'étais venu, mon cher ami, vous remercier du plaisir que m'a fait *Ninus*, que j'ai enfin vu et que je veux revoir. Je pense comme le public : c'est assez vous en dire. Si je voulais détailler tout ce qui m'a frappé, le papier de votre bureau ne me suffirait pas. (Il écrivait ceci chez moi en mon absence.)

« Pour en venir à une chose intéressante, je

suis convenu avec M. T... de ce que vous avez eu la bonté de me promettre. *In manus tuas, Domine*, je n'ajoute pas le *commendo*. Votre obligeance m'est assez connue. Ne soyez cependant pas envers moi trop indulgent, pour ne pas m'ôter le droit d'être juste envers vous. Y aurait-il de l'indiscrétion à vous prier de joindre à votre bonne grâce un peu de célérité? Un damné de beaucoup de talent nous l'a dit, *les dieux font bien et font vite.* Menez-moi du train de vos succès. »

Ne croirait-on pas lire une des lettres de VOLTAIRE, de ce Voltaire, maître en l'art de flatter et de mentir en les termes les plus ingénieux?

Quel dommage que ces compliments si fins et si bien tournés n'aillent pas à une meilleure adresse !...

Le vieux baron de VITROLLE, cet homme si fin, si habile, si souple, qui remuait les Tuileries, et par les Tuileries l'Europe, avec l'aide du comte de BRUGES (1), son frère en malice et en esprit, a suivi de près dans la tombe l'abbé de LAMENNAIS, dont il avait reçu les derniers soupirs. Personne ne s'est aperçu qu'il laissait un vide dans le pays. De son vivant, il joua, pendant les premières années de la Restauration, un rôle plus important qu'on ne croit. C'est lui, c'est son ami

(1) Le comte de BRUGES fut lieutenant général, et aide de camp du comte d'Artois ; il jouit d'un grand crédit sous CHARLES X.

de Bruges, qui étaient parvenus, en formant un comité d'opposition sous les regards et la protection du comte d'ARTOIS, à diviser la famille royale : singulier jeu, où de chaque côté il n'y avait qu'à perdre.

A propos de cela, M. P... me contait qu'en 1815 M. de VITROLLE, ayant publié un écrit sur les affaires du moment, lui, M. P..., rencontra l'auteur, et lui dit : « Mais pourquoi, avec des connaissances si remarquables, un tel talent d'appréciation des choses et des hommes, ne songez-vous pas, ami comme vous l'êtes du comte d'Artois, à obtenir une place dans un ministère? — Laissez faire, répond M. de VITROLLE : mon moment n'est pas encore venu. Le Roi est âgé, maladif, près de sa tombe : ce serait folie d'escompter mon avenir avec lui. Je me réserve pour son successeur. » LOUIS XVIII meurt sur les entrefaites, et CHARLES X lui succède. « Eh bien, dit M. P... au baron qu'il retrouve, voici le moment : mettez donc les fers au feu ; faites-vous placer dans le ministère. — Oh ! oh ! répond ce dernier, vous ne connaissez pas comme moi le roi actuel. Sachez qu'avec les idées qu'il veut faire réussir et les mesures qu'il faut prendre à l'égard du pays, il aura deux conseils, l'un public, l'autre occulte ; l'un ignorant de ses projets, l'autre dépositaire de ses volontés : c'est celui-ci qui gouvernera, c'est celui-ci dont je veux faire partie. »

Deux ministères ! Triste calcul, qui devait

mener tout droit à Holyrood, et qui, très malheureusement, y a conduit.

Ceci me rappelle un fait assez curieux.

On sait l'influence de Mme du Cayla sur l'esprit de Louis XVIII. Pourvue d'une intelligence qui lui faisait apercevoir la fin prochaine de sa faveur, elle comprit la nécessité de s'attacher la famille royale par un grand service. Dès lors elle tendit tous les ressorts de son esprit pour réconcilier Louis XVIII avec son frère. A force d'habileté, elle réussit. Le Roi ne demandait pas mieux, au surplus, que de vivre entouré des siens, et de mettre fin à un ostracisme qui le rendait solitaire au milieu de sa cour. Voilà donc qui est décidé : Mme du Cayla obtient que le prince viendra visiter, comme auparavant, son auguste frère, qu'il ne voyait plus qu'à l'heure des repas ; mais voici à quelles conditions la réconciliation doit s'accomplir : 1° *Monsieur* entrera dans le cabinet du Roi ; 2° Pas un mot sur le passé ; 3° Le Roi demandera à *Monsieur* une prise de tabac, que *Monsieur* lui offrira, sa tabatière ouverte ; 4° On parlera de la pluie et du beau temps ; 5° *Monsieur* sortira après s'être approché du Roi, qui lui tendra la main, laquelle main sera respectueusement pressée par *Monsieur*. Et après, on se reverra, on causera, on vivra comme le voulaient la raison et la nature.

Le traité exécuté de point en point, Mme du Cayla, qui avait été présente à la scène, retourne

toute joyeuse à son hôtel ; mais à peine arrivée, que reçoit-elle? Un billet de l'auguste auteur de la Charte, qui lui mande que le pacte avec son frère est déjà rompu, et que l'enfer est plus que jamais déchaîné contre la famille. Qu'on juge de la stupéfaction de l'illustre entremetteuse. Elle revole aux Tuileries, elle entre chez le Roi, qui lui crie : « Tenez, voyez. » En même temps, il lui remet entre les mains un mémoire, écrit et signé par *Monsieur*, qui exige telle et telle condition, sans lesquelles la guerre se rallumera plus vive que jamais. La pauvre femme est consternée. « Allez, allez, dit le Roi rouge de colère ; sachez ce que signifie cette nouvelle lubie de mon frère, qui se dément si étrangement, et qui me forcera de prendre quelque parti extrême.

— Ah ! Sire, s'écrie-t-elle, il y a là quelque mystère incompréhensible. Permettez-moi d'aller m'éclaircir avec *Monsieur*. — Allez, allez, dit le Roi, et revenez vite. » Elle court, et revient. « Sire, apaisez-vous : ce n'est qu'un malentendu. *Monsieur*, avant de recevoir votre main et de vous tendre la sienne, avait, sur le conseil de MM. de Vitrolle et de Bruges, fait écrire ce mémoire inconvenant, qu'il désavoue et que vous devez regarder comme non avenu. Je lui ai reproché de n'avoir pas prévenu ces deux personnages des nouveaux termes où vous en étiez avec lui. — Que voulez-vous, m'a-t-il répondu : est-ce qu'il faut tout dire aux gens? Enfin, je vais leur donner mes

ordres, et que le Roi sache bien que je suis trop heureux du retour de ses bontés pour m'exposer à les perdre de nouveau.

— Bon pour cela ! répliqua Sa Majesté en s'essuyant le front. Mais tant que mon frère gardera près de lui ces deux conseillers, n'aurai-je pas à craindre quelque autre algarade? — Eh bien, Sire, voulez-vous m'en croire? mettez ces personnages dans vos intérêts : faites-en des nullités aux appointements de ministres d'État, et vous verrez si vous avez à vous plaindre d'eux. »

Le conseil était bon, il fut suivi. La paix du château ne fut plus troublée : l'hameçon d'or avait réussi.

Raconté par la comtesse elle-même au rédacteur de cet écrit...

J'ai vu un médecin, que notre première révolution avait condamné au métier de héros, et qui, à l'armée du Rhin, fit gagner la bataille contre les Autrichiens, par une manœuvre que le hasard lui dicta. Il ne tenait qu'à lui de monter au grade de général : tous les soldats ses camarades le saluèrent de ce beau titre ; mais il dédaigna l'art de tuer, du moins sur les champs de bataille.

Voyant que j'admirais son désintéressement : « Monsieur, me dit-il, ne vous extasiez point sur ma conduite : elle me fut dictée par l'égoïsme le plus calculateur et le moins digne d'applaudissements. Une fois devenu général, où en étais-je?

Je ne m'appartenais plus. Il fallait soutenir une réputation que je devais, à quoi? A ma bonne fortune. Et qui me prouvait que mon second coup de dés serait aussi heureux que le premier? Me voilà un grand homme, c'est vrai ; mais il me faudra l'être demain, après-demain et jours suivants. C'est une rude responsabilité, Monsieur. En l'acceptant, je m'imposais l'obligation de vaincre sans cesse ou de déchoir dans l'opinion. Messieurs les gens de guerre sont condamnés à faire de perpétuels tours de force, et vous connaissez la liste de ces équilibristes qui ont fini par perdre leur balancier. Maintenant, instruit comme vous l'êtes sur les motifs de mon refus, non pas sublime mais prudent, convenez que je ne mérite pas vos louanges, à moins que vous ne reconnaissiez philosophiquement qu'il vaut mieux s'attacher à guérir ses semblables qu'à les tuer.

« Savez-vous bien, Monsieur, ajouta-t-il, que si VILLEROI, TALLARD, MARSIN, le maréchal de SOUBISE, et d'autres qu'il me répugne de nommer, avaient partagé mes scrupules, nous aurions eu à compter moins de défaites, qui se perdent heureusement dans la foule de nos triomphes?... »

Vous savez tous qu'on présentait un jour à NINON DE LENCLOS un jeune homme doué, disait-on, de toutes les facultés, hormis, par malheur, du don de la mémoire. « Tant mieux, répondit-elle, il ne citera pas. »

Mais ce que vous ignorez, c'est que ce mot de la Phryné moderne m'a fait perdre mon latin. Où l'ai-je lu ce mot? Je ne m'en souviens pas. Je me rappelle seulement qu'il m'inspira une si belle peur de passer pour pédant, que je m'abstins dès lors, comme d'un crime, de ces dictons populaires dont les savantasses émaillent ordinairement leurs discours. Quand j'entendais répéter à mes camarades ou à d'autres : *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni*, je levais les épaules de pitié. C'était bien pis au *Timeo Danaos et dona ferentes*. Mais rien n'égalait mon impatience si je voyais arriver des avalanches de rabâchages classiques, tels que : *Non omnis moriar ; Audaces fortuna juvat; Homo sum, nihil humani*, etc. Pour le coup je me sauvais, dans la peur d'éclater de rire.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette même Ninon, qui montrait tant d'horreur pour les citations, s'en permettait quelquefois, et même de fort heureuses : il est vrai que c'était en français, circonstance un peu atténuante. Quel joli à-propos par exemple, que sa réponse à un courtisan Mercure, qui lui vantait les qualités héroïques du grand Condé, dont elle refusait les soins :

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Du reste, mon aversion pour les citations était devenue une manie si bien conditionnée, qu'elle allait jusqu'à condamner cette plaisante appli-

cation que fit d'un charmant vers de VIRGILE le facétieux marquis de BIÈVRE, à un abbé très-connu, son concurrent au fauteuil académique, et devant lequel il se retira en disant :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori (à *Maury*).

Notez que rien n'y manquait, pas même la marque de l'ouvrier : le calembour. Cependant ce vers ne trouva pas grâce à mes yeux, tant j'étais devenu anti-citateur. La réflexion m'a rendu moins rigoriste...

. . . .

A peine compte-t-on par siècle dans l'univers une vingtaine de génies qui puissent sérieusement se promettre l'immortalité. Quant au commun des martyrs, cela raisonne ou déraisonne, cela se remue à petit bruit dans son petit quartier, et puis cela sort du monde sans tambour ni trompette. C'est un spectacle assez amusant pour l'homme dénué de prétentions, s'il y en a de cette espèce, que le remue-ménage de ces innombrables mouches du coche bourdonnant de toutes parts aux oreilles de la Renommée : *Parlez de nous, parlez de nous* ! Et que répond-elle? Hélas ! rien. Ses trompettes sont au service des aigles. Que lui importent les moucherons?

Mais à propos de renommée, savez-vous la principale cause des profondes tristesses de l'auteur d'*Atala* et de *René*? C'est qu'il prévoyait que sa prodigieuse célébrité ne triompherait pas

des insolences du temps, et qu'au bout de dix ou douze mille ans peut-être, on ne parlerait plus de lui. Douze mille ans de réputation ! Grand Dieu ! c'était bien la peine d'avoir usé son génie dans de sublimes travaux pour obtenir cette misérable récompense !

Or devinez, si vous l'osez, toutes les lamentations d'un orgueil qui a le coup d'œil juste. Encore si l'on pouvait se délecter comme HORACE dans les joies d'un superbe mensonge, en se disant avec effusion de cœur : *Exegi monumentum ære perennius* ! Mais Horace, né Romain, croyait à son éternité, parce qu'il ne doutait pas de l'éternité de Rome, au lieu que le Français CHATEAUBRIAND, qui en savait plus long grâce à ses études philosophiques, n'avait pas plus de foi à sa longévité qu'à celle de la France. De là ses bizarreries, ses froncements de sourcils, sa misanthropie incurable. On eût dit que, faute de mieux, il prenait sur nous la revanche des torts présumés de nos arrière-petits-neveux à l'égard de sa gloire.

Un matin, j'arrive à l'Abbaye-aux-Bois, où je le trouve enfoncé dans un immense fauteuil, placé vis-à-vis le canapé de son amie, qui bâillait de le voir bâiller. — « Venez, venez donc à mon secours », dit-elle. Et moi de répondre : « Vous avez l'air tous deux de ces Crésus dont les coffres sont remplis de trésors et qui en ont jeté les clefs par la fenêtre. Courez les reprendre, ces clefs, et ouvrez. » Tout en riant de ma boutade, ils trou-

vèrent l'avis bon, et nous devînmes tous trois les plus aimables causeurs du monde, je m'en vante. Hélas ! ce ne fut qu'un éclair dans un ciel sombre : le lendemain, je retrouvai *tempora nubila*.

Il faut le dire, quand le visage du grand homme se déridait, quand M. de CHATEAUBRIAND voulait plaire, personne ne l'égalait en grâce et en séduction. Qui le croirait? La moindre chose l'égayait comme un enfant. Dans ces moments-là nous étions tous sous le charme. Lui-même semblait s'être oublié et ne se cherchait pas. Mais si, par malheur, quelque ennuyeux arrivait, changement de décoration à vue d'œil : notre sublime bourru retombait dans son mutisme habituel, et l'on n'avait plus de ses nouvelles que par hasard. Son caractère, naturellement grave, s'effarouchait à la vue d'une figure inconnue. Pour s'acclimater dans une société, même la plus spirituelle et la plus attrayante, il lui fallait faire un effort surnaturel. Presque partout il se trouvait dépaysé. L'aigle se sentait mal à l'aise dans la plus jolie volière. Il dédaignait le chant des pinsons, et leur refusait son cri royal, comme s'il les eût trouvés indignes de l'entendre ; ce qui n'était pas. On lui croyait ce dédain trop naturel à la supériorité : on se trompait, il n'avait que la sauvagerie inséparable de l'isolement.

Personne plus et mieux que lui ne rendit hommage aux vertus de la sainte FILLE de LOUIS XVI. Le panégyrique qu'il a tracé pour elle est resté

comme un monument de génie qui suffit à la gloire de cette princesse. Quel insensé tentera désormais d'ajouter aux quelques lignes sublimes que lui a consacrées la plume inspirée de cet auguste chantre du malheur? Cependant il croyait avoir eu des raisons de se plaindre de Marie-Thérèse.

Après la délivrance de Ferdinand d'Espagne, les ministres allèrent féliciter la famille royale du succès des armes de M. le duc d'Angoulême. La princesse voulut bien les remercier à son tour de l'active et utile coopération qu'ils avaient prêtée à son victorieux époux. Aucun d'eux ne fut oublié, excepté M. de Chateaubriand, auquel elle n'adressa pas un mot d'obligeance. Grande surprise du ministre des affaires étrangères. Il s'en plaint doucement à Mme Récamier, qui transmet ses regrets au duc Mathieu de Montmorency, chevalier d'honneur de la princesse. Celui-ci ne manque pas d'avertir la fille de Louis XVI, qui avoue son tort. « Mais que voulez-vous, dit-elle : M. de Chateaubriand n'est pas comme un autre. Un compliment banal ne lui suffit pas. Il faut lui parler sa langue ou se taire. J'ai cherché pour lui un mot heureux que je n'ai pas trouvé et je me suis contentée d'un sourire, croyant qu'il lui exprimerait assez ma reconnaissance. » Cette justification parut insuffisante au grand homme, qui n'en a pas moins prouvé en toute occasion son admiration profonde pour la première vertu du

siècle, pour celle qui sera toujours, comme il l'a si bien dit, une des gloires de la France, et dont le long et douloureux exil restera une énigme aux yeux de la postérité...

Qu'est-ce que ces formes surannées, autant que ridicules, qu'on ressuscite si sottement pour honorer le souverain? Que lisons-nous sans cesse dans les journaux? *Sa Majesté a* DAIGNÉ *accepter l'offrande d'un million légué à tel hôpital... Sa Majesté a* DAIGNÉ *promettre à telle ville d'y déjeuner, dîner et danser.* Quel excès de faveur! Si cela continue, nous en viendrons bientôt à emprunter l'heureuse locution d'un sujet de la GRANDE CATHERINE, qui tenait sous clef dans sa forteresse un général arrêté par les ordres de l'Impératrice. La rigueur du traitement qu'il fit subir à son prisonnier indisposa tellement celui-ci, qu'il demanda une plume, de l'encre et du papier pour adresser ses plaintes au cabinet suprême.

On sait combien l'ordre hiérarchique est respecté en Russie. Le gouverneur sentit l'étendue de son tort. « Pardon! pardon ! s'écrie-t-il ; ne me perdez pas. Si vous consentez à ne pas vous plaindre, je vous apprendrai une bonne nouvelle qui va changer votre sort. — Et laquelle? — C'est que Sa Majesté l'Impératrice a daigné mourir hier. »

Elle avait DAIGNÉ mourir !...

Un ouvrage très-curieux à faire, ce serait l'histoire des salons, à commencer par celui de la reine MARGUERITE et à finir par celui de Mme SAND. On verrait là les progrès, les variations, les décadences des mœurs françaises. Dans un écrit aussi piquant qu'ingénieux, RŒDERER a posé les premières assises de l'édifice que je demande, mais il en est resté là. C'est dommage : il était fait pour remplir la tâche tout entière d'historiographe des salons, qu'il ne cite qu'à commencer par l'hôtel de Rambouillet. Puisqu'il a laissé cette tâche incomplète, voilà un beau travail qui appelle les investigations des moralistes.

Que n'aurait-on pas dit de la cour de Mme la duchesse du MAINE, et du salon de la marquise de LAMBERT, et de l'entresol de Mlle de LESPINASSE, et des dîners de Mme GEOFFRIN? N'oublions pas le couvent de Saint-Joseph, où la vieille marquise DU DEFFAND (1) rendait ses oracles entre la duchesse de CHOISEUL et le président HÉNAULT. Qui ne se plairait à vivre et à deviser au milieu de ces sociétés si diverses par

(1) Encore une anecdote sur Mme DU DEFFAND ; si l'on voulait une preuve de son égoïsme, on n'aurait pas à la chercher ailleurs. La « bonne » dame disait de son chat : « Je l'aime à la folie, parce que c'est la plus aimable créature du monde ; mais je m'embarrasse peu du degré de sentiment qu'il a pour moi. Je serais au désespoir de le perdre, parce que je sens que c'est ménager et perpétuer mes plaisirs, que d'employer tous mes soins à conserver l'existence de mon chat. » Après tout, cette forme d'égoïsme est encore une des plus supportables pour autrui.

le ton, les manières, les habitudes, dont chacune offre une physionomie non moins piquante qu'instructive, et dans lesquelles se reproduisent avec tant d'originalité les mœurs de leur temps?

Comme la revue est assez longue, j'allais passer sous silence le boudoir de Mme de TENCIN, qui ne mérite pas de tomber dans l'oubli. C'est là que MARIVAUX fit ses premières armes, et qu'on applaudissait, avant le public, à ce style entortillé, mais spirituel, que LAHARPE et les puristes de son temps ont qualifié si plaisamment de *marivaudage*. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cet auteur tant décrié a fait secte. Combien d'écrivains l'ont imité ! Combien le ton précieux et alambiqué a eu de vogue ! Jusqu'à la grande Révolution, qui nous a forcés de prendre son langage brutal, les petits cliquetis de mots, le jargon minaudier s'étaient glissés partout, dans les œuvres de science comme dans les romans d'amour, dans les comédies comme dans les sermons. Rendons justice à cette pauvre Mlle de LESPINASSE : ennemie des phrases quintessenciées, elle méritait d'imposer des lois à sa société prête à tomber dans le jargon.

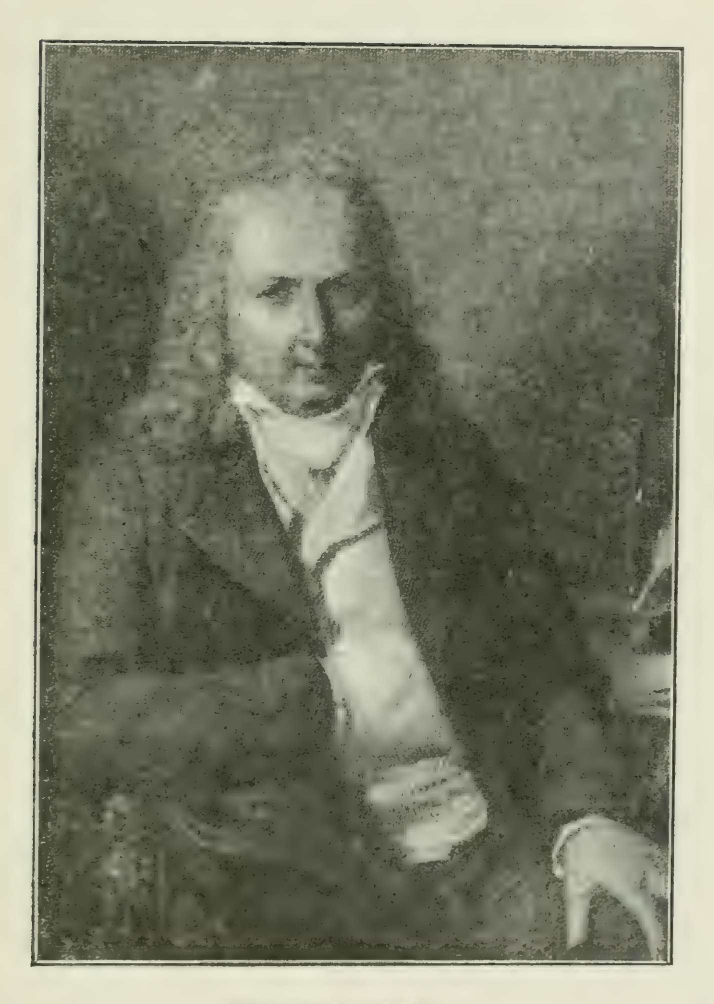
Si je n'ai pas cité le salon de Mme NECKER, ce n'est point par oubli : je lui réservais une mention spéciale. Douée d'un mérite incontestable, cette femme célèbre avait composé sa société, ou plutôt sa cour habituelle, de messieurs les Encyclopédistes, alors maîtres de l'opinion ; mais elle

n'avait pas su, comme M[lle] de LESPINASSE, donner le ton à ces courtisans de fraîche date. Chez elle, ils restaient, pour la plupart, tranchants, dogmatiques, étrangers aux mœurs élégantes dont les modèles brillaient alors aux hôtels de Luxembourg, de Lavallière, de Poix, de Beauvau. Or, écoutez.

Les mémoires du temps nous ont rapporté un fait, qui serait incroyable s'il n'était pas authentique autant qu'un fait peut l'être. Rien de plus connu, de plus avéré que la lecture du délicieux roman de *Paul et Virginie* chez l'illustre banquier genevois. Citerai-je les noms des auditeurs? Hélas ! je n'en ai pas le courage. Mais vous n'avez pas besoin du secours de ma mémoire pour vous rappeler ces personnages si connus, et dont quelques-uns même ont conservé, à juste titre, une immense considération.

Eh bien, que pensèrent ces excellents juges du chef-d'œuvre de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1)?

(1) C'est le salon de M[lle] de LESPINASSE qui lança BERNARDIN DE SAINT-PIERRE ; M[me] GEOFFRIN y contribua aussi pour une bonne part; enfin, c'est d'ALEMBERT qui fit accepter les *Etudes de la Nature*, par l'éditeur DIDOT, lequel ne se souciait guère d'en courir l'aventure : le succès démentit ses prévisions. Quant à *Paul et Virginie*, comme le confirme ci-dessus Brifaut, il fut lu pour la première fois dans le salon de M[me] NECKER et la lecture du roman, dont la vogue dure encore, fut accueillie par des bâillements : « Au bout de quelque temps, les plus rapprochés de la porte s'enfuirent, les autres s'endormirent ; BUFFON demanda sa voiture. » Ce fut le peintre VERNET qui dissuada Bernardin de livrer son manuscrit aux flammes! Saint-Pierre était un faux bonhomme,



BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

L'un bâilla, l'autre s'esquiva ; celui-ci s'endormit, celui-là devint marbre. Pas le moindre signe d'approbation : bref, *fiasco* complet. Tous ces grands écrivains sortirent de la lecture en prédisant malheur à l'ennuyeux auteur de ce triste ouvrage, qui n'a eu, comme on sait, que soixante ou cent éditions.

Voilà pourtant où en était le goût français, sous le règne des paniers, du rouge et des mouches !

d'un caractère parfaitement insupportable : à cinquante-six ans, une charmante jeune fille, Mlle F. Didot, s'éprit de lui ; il la rendit si malheureuse, qu'elle songea un moment à divorcer. Entre autres recommandations qu'il lui faisait, dans les lettres qu'il lui écrivait, nous relevons celle de « ne pas manger pour ne pas engraisser » ; et la malheureuse était poitrinaire ! Quel singulier mari que ce vieux barbon ! Cette première expérience ne l'empêcha pas de convoler, en secondes noces, avec une très jolie jeune fille de dix-huit ans, dont il fit, paraît-il, le bonheur : il comptait, à cette époque, soixante-trois printemps ; il vécut encore quatorze ans.

LES AMITIÉS LITTÉRAIRES

DE

CHARLES BRIFAUT

Brifaut a eu cette rare fortune de ne compter que des amis dans la société de choix qui l'avait accueilli ; il les avait conquis non point seulement par l'urbanité de ses manières, par son amabilité mélangée de distinction, mais encore par le tour charmant de son esprit, qui se retrouve jusque dans les productions éphémères qu'il destinait à ceux qui l'honoraient de son amitié.

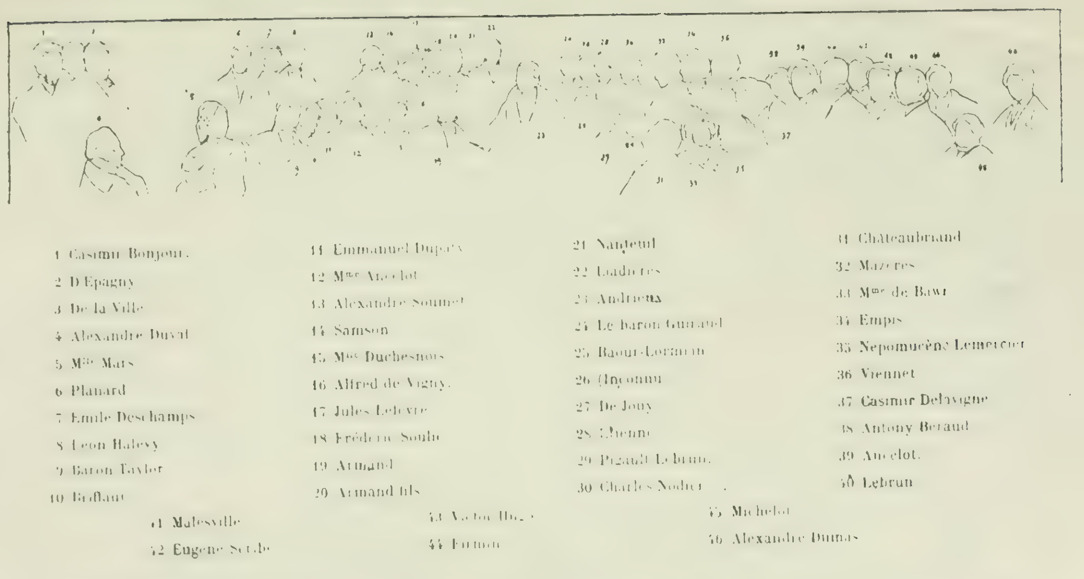
Ce fut l'honneur de sa vie d'entretenir des relations suivies avec les personnalités les plus distinguées d'une époque qui en compta tant.

Il approchait de la trentaine, lorsqu'il fit la connaissance de M[me] de Genlis, dont il ne tarda pas à devenir « un des courtisans les plus assidus ». Cette femme célèbre avait soixante-quatre ans à l'époque où Brifaut lui fut présenté. Elle témoigna au débutant une sympathie qui affecta



UNE LECTURE AU FOYER DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

(D'après le tableau de HEIM, *Musée de Versailles*).



1 Casimir Bonjour.
2 D'Épagny
3 De la Ville
4 Alexandre Duval
5 Mlle Mars
6 Planard
7 Émile Deschamps
8 Léon Halévy
9 Baron Taylor
10 Briffaut
11 Emmanuel Dupaty
12 Mme Ancelot
13 Alexandre Soumet
14 Samson
15 Mlle Duchesnois
16 Alfred de Vigny.
17 Jules Lefèvre
18 Frédéric Soulié
19 Armand
20 Armand fils
21 Nanteuil
22 Laudrières
23 Andrieux
24 Le baron Guiraud
25 Baour-Lormian
26 (Inconnu
27 De Jouy
28 Chenne
29 Pizault Lebrun.
30 Charles Nodier.
31 Châteaubriand
32 Mazères
33 Mme de Bawr
34 Empis
35 Népomucène Lemercier
36 Viennet
37 Casimir Delavigne
38 Antony Béraud
39 Ancelot.
40 Lebrun
41 Mélesville
42 Eugène Scribe
43 Victor Hugo
44 Firmin
45 Michelot
46 Alexandre Dumas

Légende des portraits des personnages qui figurent dans le tableau de HEIM ; celui de BRIFAUT se trouve à gauche, entre le baron TAYLOR et Emmanuel DUPATY.

tout de suite les apparences d'une sollicitude quasi maternelle.

Il y avait cependant quelque calcul dans les compliments dont elle accabla cet aspirant à la gloire, qui en était encore à courtiser le succès. Elle commença par le flatter avant de laisser percer le bout de l'oreille. « Écrivez-moi deux lignes, lui mandait-elle en 1810, et envoyez-moi vos délicieux vers que j'attends avec impatience. Quand vous le pourrez, venez causer avec celle qui a tant de plaisir à vous voir et à vous entendre (1). »

Le *gouverneur* des enfants d'Orléans s'entendait à merveille à chatouiller les fibres de l'amour-propre chez ceux qu'elle voulait gagner à sa cause.

Si je pouvais me flatter, écrivait-elle à Brifaut d'avoir contribué à vous donner la grâce, la politesse et le bon goût qui vous distinguent, je croirais mériter la lettre si obligeante et si aimable que je reçois de vous. Mais vous ne devez ces qualités charmantes qu'à votre esprit, qu'à l'attrayante douceur de votre caractère et à la société que vous avez su apprécier et choisir. Je vous parle aujourd'hui tout à mon aise puisque c'est sans intérêt d'auteur; peu de personnes dans ma vie ont fait sur moi l'impression que vous m'avez laissée. Rendez-moi tout le charme de cette impression en revenant quelquefois causer avec moi. Venez renouveler un souvenir qui m'est cher parmi le très petit nombre de ceux que je veux conserver. Vous me trouverez tous les jours, excepté le dimanche, entre six et neuf heures du soir.

(1) Fragment d'une lettre publiée par l'abbé Julien Loth (*Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, de Rouen*, pendant l'année 1877-1878 ; Rouen, 1878, p. 471).

Un peu plus tard, lorsque Brifaut commence à voler de ses propres ailes, que sa *copie* est acceptée dans les journaux qui exercent une influence sur l'opinion, M[me] de Genlis s'affranchit de toute vergogne, pour quémander la bienveillance du nouveau rédacteur en faveur de ses productions littéraires.

J'ai beaucoup de choses à vous demander, lui écrit-elle, d'abord de *dire du bien* (1) de mes *jeux champêtres*. Leur dédicace m'y fait prendre (2, un double intérêt. Je vous demande aussi d'avance de *dire du bien* de mes *Six nouvelles morales et religieuses* dont suivant mes ordres on vous portera un exemplaire, et puis enfin de dire un petit mot aimable sur la nouvelle édition de mes *Bergères de Madian*; vous ferez tout cela si vous conservez comme moi le souvenir de l'Arsenal et de nos rendez-vous de la rue des Lions. Je vous enverrai aussitôt qu'ils paroitront les mémoires de M[me] de Bonchamps dont je suis l'éditeur. Je crois pour celui-là vous en direz du bien tout naturellement. Tous les genres d'intérêt se trouvent dans cet ouvrage et il paroitra dans un mois.

Pardonnez-moi de ne pas vous écrire de ma main, le mauvais temps me fait si mal aux nerfs que je suis hors d'état de tenir une plume. Adieu, soyez aimable pour moi, ce qui me charmera sans m'étonner.

Ce 27 novembre (1811).

C'est sans doute à cette lettre que répondait Brifaut, dans les termes qui suivent (3) :

(1) Nous avons mis en italiques les mots soulignés dans l'original que nous avons eu sous les yeux.

(2) Dans la lettre reproduite par l'abbé J. Loth, on a substitué le mot *trouver* au mot *prendre*.

(3) Nous avons tiré ce document de l'ouvrage édité par

Madame la Comtesse,

Vous me chargez d'une mission aussi agréable que facile, celle de louer des ouvrages où l'on ne trouve qu'à louer, mais je n'ai plus que ma voix à votre service, ma plume de journaliste est brisée depuis longtemps. De rédacteur, je suis devenu censeur de feuilles publiques; au lieu d'en faire, je les défais. Cela me rend pour vous l'homme du monde le plus inutile et même le plus dangereux. Je suis en très mauvaise odeur dans tous les journaux et je ne vous conseille pas de recourir à moi pour y parler de vous. En vérité j'en suis désolé. J'aurais mis tant de zèle à célébrer vos nouvelles productions comme j'ai célébré les autres! Vous êtes la dernière conservatrice des traditions de la bonne compagnie et de la bonne littérature. Vous avez formé par vos ouvrages les générations qui sont nées autour de vous. S'il reste encore de la politesse en France, c'est à la lecture de vos écrits qu'on l[illegible] doit. Sans vous, sans les peintures du monde que votre plume a tracées avec autant de grâce que de vérité, où en serait notre éducation sociale! Je me plais à le redire, madame la Comtesse, ce qui reste de la civilisation dans le siècle, vous pouvez le revendiquer comme votre ouvrage. Pourquoi faut-il que je ne puisse le redire que dans mon petit cercle? Il est vrai que votre réputation n'a pas besoin d'un prôneur de plus, et que tout ce qu'il y a de vrais littérateurs s'empressera à vous rendre justice; et vous rendre justice, c'est vous porter aux nues.

Je n'ai pas le courage de vous renvoyer votre volume, quoique je n'aie aucun droit pour le garder. Vous me donnez le goût du vol, madame la Comtesse, mais le moyen de restituer un bien comme celui que j'ai en ma possession?

Quand vous serez libre, j'irai vous remercier de

M. Henry Lapauze, sous le titre de : *Lettres de Mme de Genlis à son fils adoptif, Casimir Becker*, pp. XLII-XLIII.

votre souvenir et vous porter des hommages que je vous ai toujours gardés dans mon cœur.

Je suis avec bien du respect, madame la Comtesse, votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Samedi, 1er décembre.

Il ne semble pas que Brifaut ait eu des occasions fréquentes de s'instituer le thuriféraire de celle qui se montrait si prodigue d'amabilités à son endroit. Le poète avait, d'ailleurs, sa propre gloire à soigner ; il ne lui restait guère de loisir pour prendre souci de celle d'autrui.

Sa tragédie de *Ninus* avait été un instant portée aux nues, mais son triomphe fut de courte durée. Une circonstance fâcheuse décida du sort de la pièce. Au bout de quelques représentations, l'un des acteurs, BAPTISTE aîné, étant tombé malade, Brifaut voulut attendre le rétablissement de son interprète, et la pièce disparut de l'affiche.

Dans l'intervalle, NAPOLÉON revenait d'Allemagne, après le revers de Leipzig. Il avait entendu parler de la tragédie de Brifaut, il désira en prendre connaissance. On connaît la suite. Croyant découvrir des allusions dans certains passages de la pièce, l'interdiction de celle-ci fut prononcée sans recours.

Un modeste et laborieux érudit a eu la curiosité de rechercher, dans l'œuvre de Brifaut, ce qui avait pu motiver, chez le maître du monde,

cet accès d'humeur, et il a cru le trouver dans les vers suivants :

Lassé de tout, en proie à ma douleur profonde,
Plus malheureux cent fois, sur le trône du monde,
Que ces obscurs mortels qui rampent à mes pieds,
Traînant leurs vils destins, de moi seul enviés,
Faut-il, pour cet enfant, que je conserve encore
Un sceptre qui me pèse et des jours que j'abhorre?

Et plus loin :

Je ne puis ni souffrir ni déclarer ma honte.
Ah! du bandeau royal le criminel orné
N'en est pas plus heureux pour être couronné;
Et souvent l'oppresseur, sur un trône prospère,
De sa triste victime envia la misère.

Des courtisans maladroits virent-ils là une allusion rétrospective au meurtre du duc d'Enghien? Quoi qu'il en soit, on ne manqua pas de souligner malignement le passage où l'auteur s'écrie que son héros doit

Par le bonheur public légitimer sa gloire;

et cet autre, qui rappelait, pensait-on, le retour de l'Empereur après la désastreuse campagne de Russie :

Vous le savez,
Ninus de ses sujets fuit les vœux empressés.
Au milieu de sa gloire, à sa gloire insensible,
Triste, morne, affligé d'un chagrin invisible,
Il souffre, et retiré dans son sauvage ennui,
Met la terreur du trône entre sa cour et lui.

Cet autre passage pouvait paraître encore plus en situation après Leipzig :

Oui, les Dieux m'ont sauvé : le jour que je respire
Est un nouveau bienfait que leur doit cet empire.
Mes dangers ne sont plus, et l'aspect de son roi
De Ninive éplorée a dissipé l'effroi.

Et combien d'autres allusions, plus ou moins explicites ; car à ce moment, le caractère ombrageux de l'Empereur voyait partout des critiques sous des voiles plus ou moins transparents.

Brifaut fit appel à toutes les influences dont il pouvait disposer pour lever l'interdit mis sur sa pièce ; mais TALMA lui-même se déroba, Talma, son coryphée, le héraut principal de son jeune talent !

Au premier rang de ceux qui ne l'abandonnèrent pas dans cette disgrâce, il convient de signaler Mme de Genlis, qui s'entremit auprès du DUC D'ORLÉANS et réussit à l'intéresser à la cause de son protégé, ainsi que l'atteste la lettre ci-dessous, dont l'autographe nous a été communiqué :

Mon ami, je veux vous prévenir d'une chose, j'ai beaucoup parlé de votre personne, de vos talents à M. le duc d'Orléans qui aime les lettres et en est un bon juge, pour qu'il s'en souvienne mieux, je lui ai demandé tout cela par écrit, il recevra les gens de lettre *(sic)* à son audience, vous n'y serés nullement inconnu. Je vous exhorte à y aller. C'est le lundi depuis midi jusqu'à deux heures. Il faut avant se faire écrire *(sic)* chés M. le baron de Montmorency rue Saint-Guillaume,

n° 18, faubourg Saint-Germain et laisser un petit billet dans lequel on le supplie de faire l'honneur de présenter.

Bonsoir mon ami. Si vous aviéz envie de me voir vous viendrés le samedi à sept heures et demi, je suis toujours seule à cette heure. Tous les autres jours, je travaille à mon Henri IV.

Lundi au soir.

L'*Histoire de Henri IV* paraissait quelque temps après (en 1815) ; elle comportait deux gros volumes in-8, qui venaient s'ajouter aux quelque quatre-vingts volumes sortis de l'écritoire de l'infatigable bas-bleu.

En dépit de ses travaux de commande, Mme de Genlis trouvait encore le temps d'écrire de charmants billets, tel que le suivant, ayant comme les précédents le même destinataire.

Le 21 septembre 1792, le Conseil général de la commune de Paris avait décidé que la rue Sainte-Anne porterait désormais le nom d'Helvétius ; cette voie reprit son ancien nom en 1814. Mme de Genlis écrivait à ce propos à son « jeune et aimable ami » Charles Brifaut :

Je demeure maintenant dans un logement charmant, au milieu des humains, dans la rue jadis appelée Sainte-Anne, et que les fiacres, par une moitié de vieille habitude, appellent aujourd'hui rue Saint-Helvétius. Voilà une singulière canonisation... J'ai eu peur les premiers jours que le phantôme *(sic)* d'Helvétius ne vînt, la nuit, me tirer les pieds, pour me punir de tout le mal que j'ai dit de ses écrits, ce qui ne m'empêcherait pas de soutenir jusqu'au tombeau qu'il a fait le plus

mauvais et le plus pernicieux ouvrage que je connaisse (1).

La dernière épître de Mme de Genlis que nous ayons à produire, montre notre académicien sous un aspect assez imprévu. Il y est question du rôle qu'aurait joué Brifaut dans une de ces comédies de salon où il aimait à figurer, à côté des plus aristocratiques partenaires :

Voilà ce rôle de père, vous ne pouvés pas, monsieur, donner une plus grande preuve d'humilité qu'en vous rabaissant à jouer dans un *proverbe tragique.* Cette profanation de la tragédie est une invention très digne de ce siècle mélodrame *(sic),* j'espère qu'on ignorera toujours que je suis *créatrice* de ce genre nouveau. Au reste, Casimir (2), heureux de vous avoir pour père, sera un fils parfait s'il peut parvenir à vous révérer autant qu'il vous aime. Nous aurons une répétition jeudi à six heures, voulés-vous venir dîner avec nous à cinq? Vous me charmerez, et vous me ferés passer une très agréable soirée.

Je termine sans formules cérémonieuses, il me semble que les sentiments que j'ai pour vous me dispensent de les employer.

Dimanche au soir (3).

Ce n'est pas d'un esprit, ni surtout d'un cœur banal, que de savoir conquérir et, ce qui est plus malaisé, d'avoir su conserver de nobles affections.

Dans la dédicace de sa tragédie de *Ninus* au

(1) *Le Salon de Mme Helvétius*, par Antoine GUILLOIS (Paris, 1894, p. 13, note 2).

(2) Casimir BECKER, fils adoptif de Mme de Genlis. Henry LAPAUZE a publié les lettres inédites de Mme de Genlis à Becker, avec une Introduction et des notes (Paris, Plon, 1902).

(3) Inédite.

marquis de Marialva, ambassadeur de Portugal en France, Brifaut rappelle qu'une « honorable conformité de goûts et de peines » les a rendus « chers l'un à l'autre », et cette illustre amitié fut de celles qui lui restèrent toujours fidèles.

Vos excellentes et aimables qualités, écrivait au début de leur liaison le diplomate à son correspondant, m'ont décidé à devenir votre ami pour toujours, non pas de cette amitié à la mode, mais bien de la vraie amitié... Ce serait un grand chagrin pour moi que de quitter ce pays sans vous dire adieu... Sans rien croire à la doctrine magnétique de M. de Puységur, je me plais cependant à supposer vraie cette partie de son système où il affirme que des personnes mises en rapport et à de très grandes distances les unes des autres peuvent s'influer réciproquement leurs sentiments au moyen de la vertu magnétique qui, comme des filamens invisibles, les attachent les uns aux autres. Quand le temps viendra d'en avoir besoin, ah! que je ferai jouer souvent les filamens qui m'attachent à vous et à quelque peu d'autres...

Le marquis termine toutes ses lettres à Brifaut par cette formule qui, chez lui, ne sortait pas seulement du bout des lèvres : « Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Ces démonstrations affectueuses sont plus manifestes encore dans la lettre qu'on va lire et qui, jusqu'à ce jour, est restée, présumons-nous, inédite :

A Monsieur
Monsieur Brifaut, à Dijon, rue du Tilion.

Mon cher et bien aimable Brifaut,

Je pardonne de bien bon cœur à Louis XI tout ce qu'il a fait de mal, tout jusqu'à la conduite très peu

loyale qu'il a tenu envers Alphonse V. Oui, je lui fais grâce en vertu du bel établissement de la poste aux lettres dont il a été un des premiers fondateurs en France, et qui me procure le moyen d'avoir fréquemment de vos nouvelles. J'ai reçu hier votre seconde lettre; et je l'ai reçu comme le plus agréable des *colgaduras*. Sans doute vous ne savez pas ce que cela veut dire, mais je vais vous le faire comprendre.

Dans mon pays, d'après un très ancien usage, on reçoit, le jour anniversaire de sa naissance, des cadeaux de toute espèce que vos parens et vos amis s'empressent de vous faire. On y donne le nom de *colgadura* à ces sortes de cadeaux; et comme votre lettre m'est parvenue hier, je l'ai prise pour un colgadura, et des plus agréables qu'on ait pu me faire.

Que d'idées rappelle à ma mémoire ce mot colgadura! Il me retrace les beaux jours que j'ai passés, et qui ne seront suivis d'autres pareils. Non certainement, car mon existence alors était embellie par la présence de mon bon père et de mon excellente mère. Nous étions venus tous les trois au monde le 15 juin, et ce jour était une fête réciproque et charmante pour nous. Ils ont disparu, et là où ils sont ils veillent sur moi, mais je ne les verrai plus ici-bas... Oh, mon cher Brifaut, que cette idée déchirante de ne plus revoir ceux qu'on aime bien, m'accable!

Mais n'allez pas vous imaginer que je quitte la France sans recevoir vos adieux face à face : non, je suis homme, comme vous dites, à faire quatre-vingts lieues pour cela. Cependant, d'après tous mes nouveaux calculs, jamais mon départ ne pourra avoir lieu avant votre retour; si celui-ci est toujours fixé à la même époque.

J'ai appris la démarche de M. Sage dont vous me parlez. Il vous aime tant, et si cordialement, que tous ses procédés envers vous ne pourront jamais vous faire rougir. Toute la charmante famille de la Monnaie vous regrette bien, et désire avec impatience le jour de la réunion. La santé de la très jolie et aimable Mme Vervilier se trouve tout à fait rétablie. Mlle Rosine va

beaucoup mieux, et les deux chefs toujours bien et toujours bons.

Si vous étiez avide de nouveautés, je vous aurais décrit tout le spectacle que M. Degen, grand voleur à tire-d'aile, vient de donner ici. Je ne l'ai point vu, mais j'en ai assez entendu pour pouvoir vous narrer tout ce qui a rapport à cette expédition sans que la moindre circonstance y manque. Vous savez qu'à Paris, une nouveauté se répand dans un moment, qu'on aime à s'entretenir d'elle pendant quatre jours tout au plus et que passé ce terme on l'oublie. Voilà le sort que monsieur doit attendre, et que vous n'aurez jamais par rapport à moi.

Ce n'est pas la crainte de mal écrire dans une langue étrangère, qui m'empêche d'allonger encore cette lettre, car je suis sûr que vous demêlerés dans mon baragouinage la tendre affection que je vous porte, et c'est tout ce qu'il me faut, mais un devoir à remplir, celui de tenir compagnie à un de mes compatriotes qui vient de perdre un parent respectable, m'arrache au doux entretien qui m'occupait dans ce moment.

Avant de finir, je vous dirais, que je viens de recevoir une lettre de mon ami Coma, dans laquelle il me prie de le recommander à votre souvenir. Mon Dr m'en fait une semblable prière.

A Dieu, mon cher Brifaut, je vous embrasse de tout mon cœur.

MARIALVA.

16 juin.

Sommes-nous loin, aujourd'hui, de ce ton et de ces manières d'une société élégante et polie! L'urbanité, l'affabilité dans les rapports sociaux ont fait place à une brutalité et, lâchons le mot, à une goujaterie, dont notre époque n'a pas lieu de se montrer fière.

Mais trêve de réflexions, hélas! superflues.

et reprenons contact avec notre personnage.

Le nouveau correspondant de Ch. Brifaut que nous désirons faire connaître au lecteur mérite quelques lignes de présentation.

Le comte de LANGERON, qui toute sa vie mania l'épée (il avait conquis le grade de colonel dans la guerre d'Amérique, sous les ordres de ROCHAMBEAU, à peine âgé de vingt-trois ans) avait quitté la France en 1787, pour entrer dans l'armée russe, où il avait conquis au bout de peu de temps le grade de lieutenant-général : il avait pris part, en cette qualité, à toutes les guerres de l'Empire.

Le comte de Langeron était entré en relations avec Brifaut après la Restauration. Bien que Russe d'adoption, il n'oubliait pas sa patrie d'origine et avait écrit dans sa langue un certain nombre de tragédies, qu'il avait le plus vif désir de voir représenter sur une scène parisienne. Pouvait-il recourir à une meilleure entremise que celle de son ami Brifaut, pour l'aider à satisfaire son ambition d'auteur? A défaut du Théâtre-Français, il voulait bien se contenter de l'Odéon, et si les deux scènes devaient lui être fermées, il se résignerait à son sort, pourvu qu'on imprimât sa pièce. Mais ni *Mazaniello*, ni *Marie Stuart* ne trouvèrent grâce devant un public résolu à ne lire pas plus qu'à n'entendre ses dramatiques élucubrations.

Est-ce à dire que l'influence de Brifaut n'ait pas été celle que lui prêtait le grand seigneur qui

en avait escompté les profits? Nous serions plus disposé à croire qu'en homme de goût, notre avisé Bourguignon n'usait de son crédit qu'en faveur de ceux qui lui paraissaient le mériter ; nous n'en voulons d'autre preuve que la conduite qu'il tint à l'égard de LAMARTINE, quand le poète, encore inconnu, essayait ses premiers pas dans la carrière qu'il devait si glorieusement parcourir.

Le chantre des *Méditations* s'était rencontré avec l'auteur de *Ninus*, chez MICHAUD, l'historien des *Croisades;* mais ce n'est que plus tard, alors que « les trompettes de la Renommée répétaient chaque matin ses louanges », que Brifaut commença à porter intérêt à ce jeune poète, dont aucun libraire ne voulait consentir à publier les vers !

Le critique Delécluze a relaté, dans ses *Souvenirs*, que c'est à l'instigation de Brifaut que parut dans le *Lycée français* un article des plus élogieux, signé Charles LOYSON, sur les *Méditations*.

Lorsque Lamartine s'était présenté, pour la première fois, à l'Académie, en 1824, ambitionnant de succéder à Lacretelle, il avait échoué, et on lui avait préféré M. DROZ (1). Cet échec fut des

(1) Un contemporain écrivait à ce propos : « On ne peut se faire à l'idée qu'un écrivain modeste, auteur d'un ouvrage utile, étranger aux factions politiques, l'ait emporté sur un poète vanté dans les journaux, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et qui voit la douzième édition de ses œuvres, au moment où l'Académie lui ferme ses portes ; on en conclut que la poésie n'est pas en honneur à l'Académie. » *Annuaire historique*, par Lesur ; chronique, année 1824.

plus sensibles au poète. Cinq ans plus tard, à la suite de la mort de M. Daru, Lamartine s'était remis sur les rangs, concurremment avec MM. Philippe de Ségur, Azaïs, le duc de Bassano, de Salvandy, Pongerville et Viennet. Le fauteuil était, comme on voit, très disputé. C'est alors que Lamartine écrivit à Brifaut, pour solliciter sa voix. Brifaut la lui aurait certainement donnée, s'il ne l'eût promise au duc de Bassano, dont le frère lui avait toujours témoigné de l'intérêt.

Le duc avait un autre titre à ses yeux : il avait fait partie de l'Institut, où il avait été nommé en 1803, et il en avait été exclu en 1816. « Je suis désolé de ne pas vous avoir pour moi », lui répondit Lamartine, après avoir reçu son « affligeante *(sic)* réponse... »; « je ne croyais pas qu'on s'engageât avant de savoir entre quels concurrents on aurait à prononcer. »

Dans les épîtres qui suivent, les liens de leur intimité se sont resserrés. Le « Monsieur » de la première lettre a fait place à « mon cher ami ».

Lamartine se dit assuré des suffrages de Jouy et Népomucène Lemercier ; il craint seulement le comte de Ségur. Brifaut appuie dès lors la candidature du chantre des *Méditations* avec chaleur ; mais il est nécessaire que Lamartine fasse les visites réglementaires, qu'il ne se contente pas d'écrire ou de déposer sa carte. Mais le candidat se dit assuré de vingt promesses ; pourquoi s'exposerait-il à « voir des figures

négatives et raporter *(sic)* de la honte toute chaude » ?

L'élection eut lieu le 5 novembre. LAMARTINE fut élu à la majorité de dix-neuf voix, contre quatorze données à Ph. de SÉGUR. Cette élection, qui devait être pour sa mère la source des plus douces émotions, n'aurait pas été, à en croire le poète, étrangère à sa mort. « Les alternatives d'espérance et de joie, les vives émotions qu'elle avait ressenties... avaient échauffé son sang », et cette sainte femme expirait peu après, à la suite d'un bain imprudemment réchauffé. Brifaut essaya de consoler son ami dans cette cruelle épreuve ; un peu plus d'un mois après le fatal événement, Lamartine lui manifestait les sentiments qu'il avait éprouvés à la lecture de sa lettre.

Si je ne vous aimais pas d'instinct et de jugement depuis que je vous ai connu, je vous aimerais maintenant où j'éprouve et dans le bien et dans le mal toutes les délicatesses de votre âme sensible et aimante. Rassurez-vous donc sur la nature du sentiment que m'inspirent vos lettres si affectueuses. C'est tout reconnaissance et sensibilité. J'y réponds bien mal parce que je n'ai plus de paroles, je suis triste jusqu'à la mort, et les jours n'y font rien. J'ai trop perdu. Mais j'éprouve cependant en lisant les lettres que vous m'écrivez et celles de quelques vieux amis que c'est un bienfait de la Providence que cette sympathie à nos tristesses entendue dans l'âme des autres! Cela ne console pas, mais cela rappelle que l'on vit, qu'il faut vivre et qu'on ne vit pas encore seul... »

Dans la même lettre (1), LAMARTINE s'enquérait auprès de Brifaut de l'étendue que comportait un discours académique ; s'il fallait être en uniforme de l'Institut, le jour de la réception.

Combien coûte-t-il? Est-il long à faire? Lit-on le discours ou le récite-t-on?... A quelle censure passe-t-il et combien y reste-t-il?

Et afin que son correspondant ne croie pas qu'il attache la moindre importance à ces vétilles, il ajoute qu'il ne se fait aucune illusion sur la gloire littéraire. Sa profession de foi est nette.

L'immortalité est une plaisanterie plus ou moins longue dont nous savons le fin mot. Se plaire à soi-même, voilà tout l'écrivain; si on veut plaire de plus à quelques amis, c'est trop...

Lamartine prit séance le 1er avril 1830. SAINTE-BEUVE loua sa « voix sonore et retentissante, son timbre éclatant et pur, son geste simple ». Brifaut accorda sa lyre en l'honneur du nouvel élu et composa son *Epître à M. de Lamartine*, dont, au dire de M. L. BARTHOU (2), et nous ne pouvons que ratifier la sévérité de son jugement, « les intentions généreuses ne rachètent pas la

(1) M. L. Barthou, qui l'a donnée comme inédite, ignorait, sans aucun doute, qu'elle avait été antérieurement publiée par l'abbé J. Loth, dans le *Précis analytique des travaux de l'Académie... de Rouen*, 1875-1876, pp. 328 et suivantes.

(2) Louis Barthou, l'*Election de Lamartine à l'Académie française* (documents inédits). Extrait de la *Revue de Paris*, du 15 septembre 1916. Paris, imprimerie L. Pochy, 1916.

platitude ». Il reconnaît toutefois la perspicacité, la clairvoyance de Brifaut, invitant le jeune poète à « sortir de la poésie de sentiment pour entrer dans l'action, une action qui l'opposerait à la fois au despotisme et à l'anarchie ». Brifaut prévoyait-il 1848 et l'attitude noble et généreuse que LAMARTINE devait avoir en présence de l'émeute déchaînée? Il vécut assez, en tout cas, pour se rendre ce témoignage, qu'il n'avait pas été trop mauvais prophète.

Le 11 janvier 1836, Lamartine adressait à Brifaut ce simple billet (1) :

Mon cher confrère et ami,

J'ai été en vain deux fois chez vous pour savoir si vous étiez assez généreux (ce dont pour ma part je suis sûr) pour avoir oublié votre petite brouillerie avec HUGO et le recevoir s'il allait chez vous solliciter votre suffrage. Répondez-moi un mot que je lui communiquerai...

Ces bons offices de Lamartine en faveur de son émule en poésie ne sauraient surprendre ceux qui connaissent les liens d'affection qui depuis longtemps unissaient les deux poètes. Déjà en 1825, V. Hugo, à peine âgé de vingt-trois ans, avait cherché à gagner des voix à Lamartine (2) ; celui-ci n'acquittait qu'une dette de gratitude, en

(1) Publié par M. L. Barthou (*op. cit.*, 20).

(2) Albert Rouxel, *Chroniques des Elections à l'Académie française* (1634-1841). Paris, Firmin-Didot, 1886, 260.

faisant à son tour campagne pour le chef de l'école romantique.

La « première rencontre » de V. Hugo avec l'Académie eut lieu en février 1836. Quatorze mois auparavant, le critique attitré de la *Revue des Deux Mondes* (1) l'avait engagé à aller au-devant des suffrages de l'aréopage.

Que M. Hugo se présente, écrivait Gustave Planche, qu'il ne recule pas devant les ennuis d'une candidature officielle; car, si chacun des membres de l'Académie peut aller jusqu'à proclamer individuellement la supériorité de l'auteur des *Orientales*, on ne peut pas exiger d'un corps tout entier la même humilité et la même abnégation. Une société littéraire qui peut nommer comme siens Chateaubriand, Lamartine, Lemercier, Cousin, est en droit de traiter avec le poète le plus illustre et le plus populaire sur le pied d'une égalité parfaite.

Ces arguments n'eurent pas le don de toucher ceux auxquels ils s'adressaient ; ils préférèrent au poète un dramaturge obscur, dont le nom était plus connu que les ouvrages, selon le mot de Royer-Collard. Dupaty était, cependant, un vaudevilliste qui ne manquait pas d'esprit. L'Académie estima que c'était un titre suffisant. Hugo se consola de son échec par une boutade. « Je croyais, s'écria-t-il, qu'on allait à l'Académie par le pont des Arts, je me trompais : on y va, à ce qu'il paraît, par le pont Neuf (2). »

(1) N° du 25 décembre 1834.
(2) Alex. Dumas, *Mémoires*, IV, 53.

Le nouvel élu ripostait aussitôt par ce quatrain :

Avant vous je monte à l'autel,
Mon âge seul peut y prétendre;
Déjà vous êtes immortel
Et vous avez le temps d'attendre.

Une vacance s'étant produite à l'Académie, par suite du décès de RAYNOUARD, l'auteur des *Templiers*, VICTOR HUGO entra de nouveau en ligne, concurremment avec MIGNET, déjà membre de l'Institut, section des sciences morales, et avec le Dr PARISET, qui faisait partie de l'Académie de médecine, où il s'était révélé comme écrivain élégant et orateur disert. C'est l'historien qui fut élu, contre le médecin et le poète. Les amis de ce dernier s'en revanchèrent par cette saillie : « Si l'on pesait les voix, Hugo eût été nommé ; malheureusement, on les compte ! » Sur le nom de Mignet s'étaient ralliés des adversaires politiques, tels que THIERS et GUIZOT, qui se succédaient au pouvoir. Guizot aurait prononcé, à cette occasion, ce jugement sur Victor Hugo : « C'est la fécondité de l'avortement (1). »

En 1839, MICHAUD, l'historiographe des *Croisades*, fut contraint, par la mort, d'abandonner son fauteuil académique ; ce siège, d'après la *Revue* de Buloz, revenait de droit à Victor Hugo,

(1) *Revue de Paris*, novembre 1836.

si les petites intrigues ne l'emportaient pas. On parlait d'une candidature FLOURENS. Pourquoi M. Flourens n'en serait-il pas?

Pour tout homme de sens, la réponse est fort simple : c'est que M. Flourens est, sans nul doute, un très estimable savant dont personne ne conteste le mérite, mais ce n'est pas à l'Académie française qu'on extrait des racines cubiques et Richelieu n'a nullement songé, dans sa création, aux cornues et à tous les appareils de laboratoire (1).

Comme il était aisé de le prévoir, le savant fut élu, grâce à une coalition de littérateurs plus ou moins étrangers à la science, par des faiseurs de petits vers d'opéra-comique, et des royalistes boudeurs (2).

Le soir du vote, le Théâtre-Français représentait une comédie de SCRIBE. Au foyer, on discutait beaucoup moins la pièce nouvelle que l'élection académique du jour. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER était parmi les plus ardents à souligner l'échec du poète. C'est alors qu'ALEXANDRE DUMAS lui aurait adressé ces paroles : « Monsieur Lemercier, vous avez refusé votre voix à Victor Hugo ; mais il y a une chose que vous serez obligé de lui donner un jour où l'autre, c'est votre place. Prenez garde qu'en échange du mal que vous dites ici de lui, il ne soit obligé de dire du

(1) *Revue des Deux Mondes*, chronique du 15 février 1840.
(2) *Revue des Deux Mondes*, chronique du 1er mars 1840.

bien de vous à l'Académie (1). » Cette prédiction ne tardait pas à s'accomplir : l'auteur tragique ayant succombé le 7 juin 1840, le chantre des *Rayons et Ombres* était appelé, par la compagnie qui l'avait plusieurs fois repoussé, à succéder à son détracteur. Il s'en fallut d'une voix pour obliger le poète à faire pour la cinquième fois acte de candidat. Cette injure lui fut épargnée.

Au nombre de ceux qui avaient émis un vote hostile au poète, à côté des noms de CASIMIR DELAVIGNE, de SCRIBE... et de BAOUR-LORMIAN, nous avons le regret de relever celui de Charles Brifaut.

Bien qu'enrôlé sous la bannière des classiques, Brifaut avait, pendant un temps, été en coquetterie avec les romantiques ; il avait collaboré, à la *Muse française*, avec VICTOR HUGO qui, en compagnie de CHARLES NODIER, d'ALFRED DE VIGNY, d'ÉMILE DESCHAMPS, d'ULRIC GUTTINGUER, marchaient aux côtés d'ALEXANDRE SOUMET, de GUIRAUD, enfin de Brifaut, dont les tendances et les idées étaient beaucoup moins révolutionnaires, au point de vue littéraire s'entend.

Il était un principe que tous les collaborateurs de la *Muse* acceptaient sans réserves : ils revendiquaient pour la littérature le droit d'être française et chrétienne (2). Hugo était, à cette époque, un royaliste fervent, et de même qu'il avait chanté

(1) *Mémoires d'Alex. Dumas*, IV, 117.
(2) Cf. la *Muse française*, janvier 1824.

le baptême du duc de Bordeaux, il s'apprètait à accorder sa lyre en l'honneur de CHARLES X.

C'est à l'ombre de la cathédrale de Reims qu'il composa son *Ode sur le sacre*, que le roi avait daigné accueillir « avec bonté », ordonnant qu'elle fût « réimprimée avec tout le luxe typographique par les presses de l'Imprimerie royale (1) ». Le poète avait sollicité du monarque une audience, pour lui présenter lui-même ses vers. Mais il y avait un protocole immuable : nul ne pouvait se présenter au château sans être revêtu de la culotte courte, et HUGO n'en possédait pas dans sa garde-robe. Comment s'en procurer dans le court délai dont il disposait? Heureusement, il se souvint d'un de ses collaborateurs à la *Muse française*, très bien en cour à ce moment, et qui ne pouvait manquer de le tirer d'embarras : c'est ainsi que Victor Hugo fit son entrée aux Tuileries dans la culotte de Charles Brifaut (2) !

Cette plaisante aventure témoigne de l'intimité dans laquelle vivaient les deux personnages ; mais vint le jour où cette bonne harmonie fut définitivement rompue ; l'épisode mérite d'être conté avec quelques détails.

Victor Hugo lut son drame d'*Hernani* le 5 octobre 1829 aux artistes du Théâtre Français ;

(1) *Le Moniteur* (30 juin 1825).

(2) Ed. BIRÉ, *V. Hugo avant* 1830 ; cf. Louis FAVRE, *Etienne Denis Pasquier ; souvenirs de son dernier secrétaire.*

la pièce, accueillie avec enthousiasme, fut distribuée aussitôt.

Les premières répétitions se firent, suivant l'expression même de Th. Gautier, avec entrain. Un des acteurs, Joanny, qui s'était chargé du rôle de don Ruy Gomez, que son âge lui permettait — il avait « les cheveux blancs, les plus beaux du monde », — contrairement à Mlle Mars, qui avait accepté celui de Doña Sol à plus de cinquante ans, Doña Sol, qui de l'aveu du poète, ne doit pas avoir plus de dix-sept ans, — Joanny était un ancien militaire, qui avait perdu deux doigts en se battant sous les ordres du général Hugo. Montrant à l'auteur sa main mutilée, il lui disait avec une certaine emphase, qui lui était naturelle : « Ma gloire sera d'avoir servi jeune sous le père et vieux sous le fils (1). »

Nous passerons sur les caprices, les extraordinaires incartades de Mlle Mars, qui ne cessa ses petites impertinences que devant la froide volonté de Victor Hugo de lui retirer son rôle, et nous arrivons à ce qu'on pourrait appeler l'incident de la Censure.

Mme Victor Hugo a reproduit cette lettre, ou plutôt ce fragment de lettre, qui lui aurait été adressée par un des censeurs et qui donne le ton auquel s'était haussée, dès le début, la polémique dont nous allons suivre les phases :

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

... Que disent vos espions et les journaux qui vous soutiennent? Que j'ai révélé le secret de la comédie? Que j'ai cité vos vers en m'en moquant? Eh bien, quand cela serait, où est mon tort? Si je vous ai loué quand vous étiez louable, ne m'est-il pas permis de vous blâmer quand vous êtes blâmable? Vos ouvrages sont-ils sacrés? Doit-on les admirer ou se taire? Vous ne le pensez pas, vous n'avez pas ce ridicule amour-propre. Vous savez que celui qui a franchement applaudi à vos premières odes est libre de condamner avec la même franchise vos drames nouveaux. J'ai blâmé, c'est vrai, le style d'Hernani...

Bien que Mme Victor Hugo ne nomme pas le signataire de l'épître, il est facile de l'identifier, d'après les indications que l'épouse du poète nous fournit : « Un auteur tragique, académicien et censeur qui avait lu la pièce comme censeur. » Il n'y a que Charles Brifaut qui réponde au signalement. Que lui reprochait-on au surplus? Entendons d'abord le premier son de cloche. C'est l'intéressé lui-même qui expose son plaidoyer au ministre de l'Intérieur de l'époque, M. de la Bourdonnaye.

...Je n'ai aucune faveur à demander au ministère actuel, j'envoyais donc mon drame à la Censure... Or, depuis qu'*Hernani* a été communiqué à la Censure, voici ce qu'il advient. Des vers de ce drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin plus ou moins habilement défigurés et tout barbouillés de parodie, ont été livrés à la circulation. Des portions de l'ouvrage ainsi accommodées ont reçu d'avance cette demi-publicité, tant redoutée à bon droit des auteurs et des théâtres. Les artisans de ces *brutes* manœuvres ont,

du reste, pris à peine le souci de se cacher; ils ont fait ces choses-là en plein jour, et pour leurs discrètes confidences ils ont choisi tout simplement des journaux. Cela ne leur a pas suffi. Cette pièce qu'ils ont prostituée à leurs journaux, les voilà qui la prostituent à leurs salons. Il me revient de toute part (et il s'est formé à cet égard une sorte de notoriété publique) que des copies frauduleuses d'*Hernani* ont été faites, que des lectures totales ou partielles de ce drame ont eu lieu en maint endroit et notamment chez un employé supérieur du ministère de M. de Corbière. Or, tout ceci est grave. Il est inutile de faire ressortir l'influence que de pareilles menées peuvent avoir, dans le calcul de leurs auteurs, sur un ouvrage dramatique dont le sort se décide en deux heures et souvent sans appel...

Recherchant ensuite d'où pouvaient « venir les menées », et se basant sur ce fait que sur les deux manuscrits officiellement remis, l'un au théâtre, l'autre à la censure, il ne pouvait faire doute, pour l'auteur, que celle-ci était la seule coupable de l'indiscrétion, le jeune et fougueux dramaturge terminait sa philippique par ce réquisitoire formel :

La censure a un manuscrit, un manuscrit à sa discrétion, un manuscrit pour son bon plaisir. Elle ne peut faire ce qu'elle veut. La Censure est mon ennemie littéraire, la Censure est mon ennemie politique. La Censure est de droit improbe, malhonnête et déloyale. J'accuse la Censure (1).

Nous avons cherché vainement, tant aux Archives nationales qu'à celles du Théâtre Fran-

(1) *Correspondance de V. Hugo :* extrait cité par M. Gustave Simon, dans l'historique d'*Hernani : Œuvres complètes de V. Hugo: Théâtre*, t. I, 713.

çais, l'original du rapport rédigé par les censeurs, sur la pièce de Victor Hugo ; nous avons dû nous contenter du fragment que nous citons plus loin, et que nous avons emprunté au *Catalogue d'autographes de Lucas de Montigny ;* ce même fragment a été reproduit, ainsi que nous avons pu le vérifier, par la *Gazette anecdotique* (1877, t. II), et par l'*Evénement*, sous la signature de Charles Monselet. Mais pas plus Monselet que G. d'Heylli, l'érudit rédacteur de la *Gazette*, ne paraît avoir eu connaissance du rapport intégral, lequel n'existe dans aucun dépôt public. Le mystère est étrange, et nous comprenons la remarque, parfaitement juste, d'un des historiographes de la censure théâtrale (1) :

Il y a tout lieu de s'étonner de trouver ce dossier administratif dans la collection d'un amateur. Cela prouve à quel pillage on se livre pendant les révolutions et explique la pauvreté et le vide de certaines archives.

Hernani avait été soumis, comme d'usage, à la censure. Charles Brifaut et ses co-censeurs LAYA, CHÉRON et SAUVO avaient été invités à se prononcer sur le drame de Victor Hugo. Leur rapport, dont nous allons reproduire le passage le plus saillant, est particulièrement dur pour le jeune auteur dramatique :

(1) HALLAYS-DABOT. *Histoire de la Censure théâtrale en France.*

Quelque étendue que j'aie donné à cette analyse, énonçait le rapporteur, elle ne peut donner qu'une idée imparfaite de la bizarrerie de cette conception et des vices de son exécution. Elle m'a semblé un tissu d'extravagances, auxquelles l'auteur s'efforce vainement de donner un caractère d'élévation et qui ne sont que triviales et souvent grossières.

Cette pièce abonde en inconvenances de toute nature. Le roi s'exprime souvent comme un bandit; le bandit traite le roi comme un brigand. La fille d'un Grand d'Espagne n'est qu'une dévergondée sans dignité ni pudeur... Toutefois, malgré tant de vices capitaux, je suis d'avis qu'il n'y a aucun inconvénient à autoriser la représentation de cette pièce, mais qu'il est d'une sage politique de n'en pas retrancher un seul mot. Il est bon que le public voie jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance (1).

Malgré l'avis de la Commission, demandant, non sans quelque ironie, qu'on laissât représenter la pièce sans y apporter de modifications, le directeur des Beaux-Arts, le baron TROUVÉ, indiquait celles qui lui paraissaient s'imposer, entre autres : 1° le retranchement du nom de *Jésus*, partout où il se trouve ; 2° aux pages 27 et 28, substituer aux expressions, indécentes et inconvenantes : *Vous êtes un lâche, un insensé (bis)*, adressées au roi, des mots moins durs et moins pénétrants ; 3° à la page 28, dans le même sens, ce vers doit être changé :

Crois-tu donc que les rois à moi me soient sacrés ?

(1) Nous donnons cet extrait du rapport d'après le *Catalogue de la Collection de lettres autographes de feu M. Lucas de Monti-*

4° page 59, supprimer ou changer ce commencement de vers : *Un mauvais roi...* On peut rester, par réticence, sur la fin du vers précédent : *Roi don Carlos, vous êtes...* mais on craindrait d'odieuses allusions à ce passage ; 5° remplacement de ces deux vers (page 71), dont le sens est trop amer et l'expression trop dure en parlant des courtisans :

Basse-cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur.

6° Pages 73 et 74 :

A l'empire du monde et disent : *J'ai mon droit.*
Ils ont force canons, rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre les villes.
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux... et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés ?
Baste ! au grand carrefour de la nature humaine,
Qui mieux encor qu'au trône à l'échafaud nous mène,
A peine ils font trois pas, qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire aux lèvres des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux-mêmes, et dans le doute
Au nécromant du coin vont demander leur route.

« Cette paraphrase du mot du grand Frédéric : *Dieu est du côté des gros bataillons*, semble devoir être retranchée à cause du ton général du couplet, du *Droit* attaqué et de l'*échafaud*. Le sens et le commentaire tolérables de cette pensée se trou-

gny (1860), 275. *La Gazette anecdotique*, publiée par G. d'Heylli, a reproduit le même extrait, avec quelques légères variantes. 2e année, t. II (1877), 301, d'après l'*Evénement* du 22 novembre 1877 (art. de Ch. Monselet).

vent suffisamment dans les vers qui précèdent ceux-ci... »

A la suite de quelques observations présentées par les membres de la Commission du Théâtre-Français, en réponse à la note du baron Trouvé qu'on vient de lire, celui-ci indiquait à nouveau les corrections et suppressions à faire au drame d'*Hernani*. Il donnait, d'autre part, audience à l'auteur de la pièce, qui se bornait à réclamer contre quatre des suppressions exigées par le personnage officiel, les trois premières lui paraissant purement littéraires, « parce que ce sont des mots de situation qui n'ont aucun but politique... »

Quelques jours plus tard (12 février 1830), Brifaut constate, dans son rapport, que « la plupart des changements demandés à l'auteur ont été faits de manière à satisfaire l'autorité ; mais il est resté quelques parties de phrases, quelques expressions condamnées, et auxquelles l'auteur n'a rien substitué... »

Entre temps, il était survenu un incident dont nous avons retrouvé l'écho dans les feuilles de l'époque et auquel il n'a été fait jusqu'à présent que d'assez vagues allusions. En pleines répétitions de la pièce, Victor Hugo apprenait « que des vers de son drame, les uns à demi travestis, les autres ridiculisés tout entiers, quelques-uns cités exactement, mais artistement mêlés à des vers de fabrique, des fragments de scène enfin,

plus ou moins défigurés et tout barbouillés de parodie, avaient été livrés à la circulation, et qu'après avoir couru dans les journaux, les mêmes fragments étaient lus dans les salons classiques, où l'on en faisait des gorges chaudes (1). » Quel était l'artisan de ces manœuvres déloyales ; qui avait pu commettre un pareil abus de confiance? L'indiscrétion ne pouvait provenir que des comédiens ou des censeurs, les seuls qui avaient eu le manuscrit entre les mains. D'une enquête à laquelle il se livra, Victor Hugo acquérait bientôt la certitude que les dépositaires infidèles n'étaient autres que « ces messieurs de la Censure », et dans une lettre au ministre de l'Intérieur (du 5 janvier 1830), il ne craignait pas de les mettre directement en cause. C'est pour répondre à cette accusation que Brifaut envoyait au *Moniteur* la lettre qu'on va lire :

On a singulièrement dénaturé, dans quelques journaux, les circonstances d'un fait qui serait sans importance si le nom de M. Victor Hugo ne s'y trouvait pas attaché. Voici, monsieur, comment les choses se sont passées : vers la fin de l'année dernière, à l'une des séances du Comité de l'Odéon dont je fais partie, on parla du nouveau drame d'*Hernani* et l'on en cita des vers très ridicules. Je dis que je ne connaissais pas la pièce, que je n'y avais point vu ces vers attribués méchamment à l'auteur, mais que, par malheur, elle en renfermait d'autres qui, sans être aussi étranges, n'en

(1) Léon Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme* (1827-1830). — I. — *Victor Hugo et les Poètes* (De *Cromwell* à *Hernani*) ; Paris, 1912, 303.

valaient guère mieux. Alors j'en rapportai trois, les seuls en vérité que ma mémoire ait pu ou voulu retenir. On rit et j'en fis autant. Nous étions quatre ou cinq personnes à cette réunion. Un ami de M. Victor Hugo, membre de ce même comité, arriva un moment après; la séance n'était point encore commencée; quelqu'un lui conta notre conversation, qu'il alla redire à celui qu'elle intéressait, le tout sans mauvaise intention; son nom suffit pour écarter tout soupçon à cet égard mais l'affaire eut des suites. L'auteur d'*Hernani* m'écrivit d'un style un peu amer pour se plaindre de mon indiscrétion. Ma réponse se ressentit de l'impression désagréable que m'avait laissé le ton de sa lettre; cependant, après lui avoir avoué la vérité, que je ne dissimule jamais, dût-elle me nuire, je lui promis de ne plus répéter ses vers, quand ils pourraient prêter à la raillerie, l'assurant que je trouvais beaucoup plus de plaisir à citer les belles strophes ou les brillantes tirades qu'il crée avec une si heureuse facilité. Voilà tout ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on a raconté, voilà tout mon crime. Quant au reste, je ne sais ce que cela veut dire. La copie frauduleuse du manuscrit d'*Hernani*, la falsification du texte, les lectures de l'ouvrage chez des particuliers, les vers livrés à des journalistes sont des infamies dont je n'ai pas à me justifier. Je suis persuadé que M. Victor Hugo, en qui j'ai toujours reconnu autant de loyauté que de talent, est étranger aux imputations calomnieuses auxquelles a donné lieu un fait très insignifiant par lui-même, qu'il me rend la justice que je me plais à lui rendre, et qu'il sera le premier à désavouer des amis imprudents qui me reprochent des bassesses qu'il leur serait aussi impossible de prouver qu'il m'est impossible d'y descendre (1).

Quelques années plus tard, survenait un incident qui mettait encore en cause Brifaut, et le

(1) Cette lettre a paru dans le *Moniteur* du 6 mars 1830.

mettait aux prises avec un champion, et non des moins fougueux, de la nouvelle Ecole.

ALEXANDRE DUMAS venait de présenter sa *Christine de Suède* au Théâtre-Français ; la pièce avait été reçue, mais la censure n'avait pas encore donné son *visa*. Dumas court au ministère, on le renvoie à Brifaut, chargé du rapport sur son drame. Mais ici il convient de passer la plume au prestigieux conteur ; son récit est, comme à l'ordinaire, étourdissant de verve... et de malice.

Après avoir rappelé que Brifaut est l'auteur de *Ninus II*, dont l'Empereur n'a autorisé la représentation qu'à la condition que la scène se passerait à Ninive au lieu de Burgos, et que c'est « pour ce tour de force que, sans doute, M. Brifaut fut nommé académicien », le romancier poursuit (1) :

C'était au reste, un excellent homme que M. Briffaut *(sic)*, pas trop fier de n'avoir rien fait, avantage qui rend tant de confrères insolents. Nous discutâmes longtemps, non pas les défauts littéraires, mais les défauts politiques de la malheureuse *Christine*. Elle en était hérissée, à ce qu'il paraît ; la pauvre censure qui a les doigts si délicats, ne savait vraiment par où la prendre. Il y avait surtout ce vers, que Christine dit à propos de sa couronne :

C'est un hochet royal, trouvé dans mon berceau,

qui semblait à ces messieurs une énormité. Par ce vers j'attaquais la légitimité, le droit divin, la succession ! Il est incroyable la quantité de choses que j'attaquais

(1) *Mém. d'Alex. Dumas*, VI, pp. 1 et suiv.

par ce vers! Un instant, je crus avoir, sans m'en douter, écrit ma pièce dans cette belle langue turque, dont Molière nous donne un échantillon dans le *Bourgeois gentilhomme*, et qui dit tant de choses en si peu de mots. Il y avait encore l'envoi de cette couronne à Cromwell, qui était une chose bien dangereuse pour la monarchie. J'avais beau dire que le fait était vrai, que Christine avait, en réalité, envoyé cette couronne au Protecteur, lequel l'avait fait fondre. Rappeler au genre humain, qui paraissait avoir oublié l'aventure, que cet envoi avait existé, semblait une chose subversive et incendiaire! Il est vrai qu'à la manière dont M. Briffaut avait traité l'histoire dans *Ninus II*, il devait assez peu se préoccuper des questions historiques.

En somme, malgré mes conférences avec M. Briffaut, — conférences que son affabilité rendaient, d'ailleurs, fort tolérables, — rien n'avançait, et comme Harel était pressé, on me décida à faire une démarche vers le chef de la Censure, M. de Lourdoueix.

On avait engagé Dumas à se faire recommander à M. de Lourdoueix « par une dame de ses amies, qui avait tous les ans le prix de vertu », prétendant qu' « il n'y avait que par cette anse-là qu'on pût le prendre ». Faute de s'être muni de ce viatique, le bon gros homme fut plus que fraîchement accueilli. « Je ne sais pas, écrit-il, si M. de Lourdoueix avait fait *Ninus III* ou *Ninus IV* ; s'il était de l'Académie ou simplement du Caveau ; mais M. de Lourdoueix était loin d'être aussi affable que M. Briffaut. »

L'entrevue fut aussi courte que dépourvue de cordialité. « Tant que la branche aînée sera sur le trône, prononça sur un ton hautain le sévère

bureaucrate, et tant que je serai de la censure, votre ouvrage sera suspendu

— C'est bien, monsieur, répliqua Dumas en saluant, j'attendrai.

— Monsieur, reprit ironiquement M. de Lourdoueix, le mot a été dit déjà.

— Alors je le répète, s'écria Dumas, en gagnant la porte de sortie d'un pas calme et mesuré.

Quelques mois après, les répétitions interrompues de *Christine* reprenaient leur cours, le fameux vers sur le *hochet royal*, l'envoi de la couronne au Protecteur, tous les passages subversifs, pour tout dire, avaient été maintenus, malgré la catastrophe qui, au dire du chef de la censure théâtrale, devait infailliblement se produire, si on ne pratiquait pas les suppressions qu'il avait réclamées, au nom de l'ordre et de la paix publique.

A. C.

CHARLES BRIFAUT

ÉPISTOLIER

Que Brifaut ait songé à la publication posthume de ses lettres, nous n'oserions nous en porter garant ; et cependant, s'il n'a pas travaillé délibérément pour la postérité, il est hors de doute qu'il mit tous ses soins à la rédaction du moindre billet, de l'épître la plus familière qu'il adressait à ses correspondantes ou correspondants.

« Quand j'écris, — l'aveu lui en a échappé dans une lettre datée de l'an XIII, — j'ai beau écrire du courant de la plume, sans apprêt, sans prétention, je vois bien que cela prend son temps. » Comme Buffon, Brifaut devait mettre des manchettes avant de saisir la plume ; en tout cas, il paraît avéré qu'il ne sacrifiait pas moins de deux ou trois heures tous les matins à sa correspondance. Quelqu'un, qui est un bon juge en la matière, n'hésite pas à comparer Brifaut à Vol-

TAIRE, comme épistolier. « Autant de lettres, autant de petits chefs-d'œuvre de grâce et de calligraphie... même mélange (que chez Voltaire) de compliments mondains, de jugements littéraires et de doléances de malade (1)... »

La correspondance de cet homme d'esprit, écrit de son côté un de nos hommes d'Etat, qui récemment franchissait le seuil de l'Académie (2), « sentait un peu le petit abbé de l'ancien régime. Elle avait une préciosité enjouée », qui n'en est pas, ajouterons-nous, un des moindres charmes.

Une partie seulement de cette correspondance a été publiée : encore est-il assez malaisé de la retrouver, noyée qu'elle est dans des recueils que nos bibliothèques publiques ne possèdent pas toujours et dont les tirés à part (3) ne se rencontrent que rarement. Nous avons pu, néanmoins, nous les procurer avec le temps et grâce au zèle qu'ont apporté certains libraires de notre connaissance à nous seconder dans nos recherches.

Mais il est d'autres sources auxquelles nous

(1) LEGOUVÉ, *Soixante ans de Souvenirs.*

(2) L. BARTHOU, *op. cit.*, 9.

(3) Nous entendons faire ici allusion aux opuscules dont les lettres suivent : *Lettres inédites de Charles Brifaut à J.-M. Frantin*, auteur des *Annales du Moyen Age*, tirées du cabinet de M. Gabriel Bourée ; à Dijon, chez Darantière, 1885 : il a été donné un Supplément de ces lettres, dans les *Mémoires de la Société Bourguignonne*, 1886, 205-235 ; — *Lettres inédites de Charles Brifaut à son ami Bénigne Toussaint*, publiées par M. Gabriel Dumay ; à Dijon, chez Darantière, 1896 : cf. *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 4e série, t. V (1895-1896), 457-458.

avons puisé et que nous allons, sans tarder plus, indiquer.

De la brochure, précitée, de M. Louis Barthou, nous avons extrait deux lettres de Brifaut, que l'on trouvera plus loin reproduites.

L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, que dirige avec tant d'autorité et d'érudition notre ami G. MONTORGUEIL, nous en a fourni deux autres, dont une présente un tout particulier intérêt. M. COUET, archiviste du Théâtre-Français, a bien voulu nous en communiquer deux, faisant partie du riche fonds auquel il préside avec tant de distinction. Nous avons joint à notre dossier une soixantaine de lettres inédites (1), ou que nous présumons telles : peut-on jamais répondre qu'un document n'a pas été publié?

Beaucoup de ces épîtres ne sont pas datées, ce qui n'est pas pour faciliter leur classement. Nous y avons suppléé de notre mieux, en les « situant » à une date approximative, d'après les indices qu'a pu nous fournir leur lecture ; mais il est arrivé parfois qu'à défaut de ces indices, nous avons dû renoncer à fixer l'époque où elles ont été écrites ; pour ce motif, nous les avons rejetées à la fin de la publication.

(1) Nous en devons la communication à M. NOEL CHARAVAY, l'expert en autographes universellement connu, dont l'obligeance n'a d'égale que la bonne grâce, et qui est si intelligemment secondé par notre excellent ami RAOUL BONNET, dont les avis expérimentés nous ont été un guide précieux.

Ceux ou celles avec lesquels Charles Brifaut a correspondu appartiennent, pour la majeure partie, à la société choisie du premier Empire et de la Restauration ; il nous suffira de nommer ses collègues à l'Institut : Ancelot, Ballanche, Casimir Delavigne, Alexandre Duval, Esménard, Lacretelle, Lamartine, Raynouard, le poète Jules de Rességuier. Les autres destinataires se nomment : Mme de Genlis, Mme Récamier, Saintine ; le poète agenais Jasmin ; le marquis et la marquise de Pastoret ; le comte de Calonne, Alisson de Chazet, Mme Narischkine, le marquis de Chateaugiron, la vicomtesse de Ruolz, la comtesse de Feletz, le baron Taylor, le marquis de Foudras, etc.

Il y a trente-cinq ans environ (en 1885), un magistrat de Dijon, M. Gabriel Bourée, publiait vingt-trois lettres de Brifaut à son parent Frantin (1), que Sainte-Beuve (2) estimait et auquel il a rendu l'hommage que méritait la science de cet historien, qui avait su le captiver autant « par sa conversation spirituelle et variée que par son profond savoir ».

Cette correspondance débute en 1813 ; dans la lettre qui l'ouvre, il y est fait allusion à la représentation, au Théâtre-Français, de la tragédie de *Ninus II*, qui fut jouée pour la première fois le 19 avril 1813.

(1) M. G. Bourée est le neveu par alliance de Frantin.
(2) *Causeries du lundi*, VIII, 157.

Brifaut s'y déclare « trop heureux ; il faudrait mourir à présent ». Il est « transporté de joie d'être délivré d'une montagne et de sentir la bienveillance universelle... pour beaucoup dans son succès ». Pourvu que quelque « revers de médaille » ne vienne pas « tout gâter ! » Il est « excédé de visites, de compliments. Il peut mourir, comme Vert-Vert, sur un tas de dragées ».

Cependant, de gros événements se produisent : l'Empire tombé, le roi fait son entrée dans la capitale, mais escorté des troupes du vainqueur. Brifaut exulte et ne réfrène pas son enthousiasme. « Quel heureux changement !... Il nous en coûte cher, à la vérité, pour être délivrés ; mais enfin, nous le sommes. Nous allons fermer nos plaies et il ne se trouvera plus de bourreau pour nous en faire d'autres. » A Paris, « c'était une ivresse, un délire universel. On s'arrêtait dans les rues, on s'embrassait, on se félicitait. Quel bon caractère déploie cet Alexandre, si supérieur en gloire à l'autre Alexandre, auquel le nom de Grand ne restera plus ! »

Aujourd'hui le poète est tout à la joie, combien demain il déchantera ! Il avait cru, comme un benêt *(sic)*, « que la destruction d'un pouvoir tyrannique, l'établissement d'un système de gouvernement appuyé sur les lois et protégé par les vertus d'un souverain en cheveux blancs, auraient l'assentiment de l'universalité des Fran-

çais, que le retour de l'homme qui nous avait opprimés pendant quinze ans serait marqué par un grand acte de justice nationale »... Il s'est trompé : il n'a plus d'estime pour sa nation, il perd les espérances qu'il avait conçues « d'un avenir de régénération ». Il n'a « plus que de l'égoïsme, de l'irreligion, de la haine pour les institutions sages, du mépris pour la vieillesse, de l'indifférence pour la patrie, une fureur d'intérêt personnel et un dévouement aveugle à sa propre cause, qui annoncent la dissolution de l'état social ; ou bien de la faiblesse, de l'irrésolution, de petits entêtements, des préjugés, un attachement à son bien-aise particulier qui prouvent la décadence d'un Etat. Rome a disparu dans Capoue ou dans le camp d'ATTILA. Qu'espérer d'elle? »

Mais ce n'est qu'un découragement passager; son optimisme de nature reprend bien vite le dessus.

Sa philosophie est égale ou plutôt supérieure à ses peines ; il s'arrange de son lit d'épines et même y dort, « comme un sybarite dormirait sur un lit de duvet ». Comment ne s'accommoderait-il pas de son lot? Il a, depuis longtemps, « appris à vivre de rien ». Il est « dans l'âge où l'on ne dépense plus, ni pour ses plaisirs, ni pour ses fantaisies. La fourmi a eu la sagesse d'amasser au temps chaud et la bise ne la trouve pas entièrement au dépourvu. Quand on ne se soucie ni de

spectacles, ni de jeu, ni de chevaux ; quand on peut garder ses habits deux ou trois hivers ; quand on a un loyer modéré, qu'on ne donne point à dîner, qu'on ne reçoit point le soir ; quand on s'annule enfin, on peut toujours attendre le bout de l'année et même celui de la vie ! A la place de la Fortune, il a trouvé « un ami qui ne manque jamais. Et qui donc? La Philosophie... Elle est un peu raboteuse, un peu ennuyeuse, soit. Mais elle console, elle dédommage, elle apprend à se passer du superflu et presque du nécessaire. C'est une demi-Providence ». Et puis ne reste-t-il pas encore ces ressources : le travail et la lecture?

Encore faut-il posséder la santé, sans laquelle tous les autres biens sont superflus. Maintenant, les infirmités sont venues, le sang s'est refroidi ; il ne se plaint pas d'envoyer devant lui ses bagages, comme le disait FONTENELLE, mais il regrette de se voir précéder par ceux qu'il aime.

En dépit du monstre nommé *Catarrhe*, qui le retient dans ses griffes et qui l'étouffe, Brifaut n'est jamais à court de cette monnaie qu'il sème en prodigue et qu'on appelle l'esprit. Il a toujours le trait et il vient à propos. Un jour, VILLEMAIN ne s'est-il pas avisé, devant son vénérable collègue, de déblatérer contre l'Académie, « contre cette institution qu'il disait inutile et absurde, ajoutant qu'il n'existait point d'Académie anglaise, ce qui n'empêchait pas de parler très

bien la langue du pays à Londres ». — « Prenez garde, riposta Brifaut, scandalisé d'ouïr un tel sacrilège, si vous marchez sur les traces de Chamfort, vous irez où vous ne voulez pas aller. Avez-vous donc oublié qu'à côté de la plume qui lui a servi à signer la proscription de sa compagnie, on trouve le rasoir qui lui a coupé le cou? » Et le collègue, ayant entendu, se tut.

Dans une autre circonstance, Brifaut rappelle cette riposte, dont il pourrait bien être le père, bien qu'il ne s'en reconnaisse que le parrain. Le comte Joseph d'Estourmel avait oublié, un certain soir, son manteau à l'hôtel de Larochefoucauld. La duchesse le lui renvoya le lendemain, avec ce billet : « Quand on s'appelle Joseph, on ne doit jamais laisser son manteau chez une dame. » Si la France est appelée à périr, tenons pour certain que ce ne sera jamais par disette de bons mots.

On peut juger, par cette courte analyse, de l'intérêt qu'offre la lecture de la correspondance publiée par M. G. Bourée. Encouragé par l'accueil qu'il avait reçu de la société académique qui avait entendu sa première communication, l'année suivante, ce même érudit consentait à faire, en faveur de la société bourguignonne, un nouvel emprunt à sa riche collection d'autographes et la gratifiait de treize nouvelles lettres de Brifaut.

Enfin, en 1896, M. Gabriel Dumay, secrétaire

de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, communiquait à cette docte assemblée la correspondance échangée entre Charles Brifaut et son ami Bénigne TOUSSAINT, qui mérite mieux qu'une simple mention.

Cette correspondance comprend douze lettres.

La première porte la date du 3 nivôse an XIII. Brifaut a rendu visite à SAINT-PRIX, « plus fou de moi que jamais », déclare-t-il ingénument. La pièce de M.-J. CHÉNIER, *Cyrus*, tragédie en cinq actes, qui n'eut qu'une représentation, « lui a fait perdre un temps prodigieux ; elle a tout détourné, et cela pour en venir à une chute si lourde qu'il ne s'en relèvera pas ». Il l'avait « condamnée d'avance sur la lecture du rôle de Mlle DUCHESNOIS (1) et de celui de Saint-Prix. De grands vers boursouflés, des images gigantesques, du néolo-

(1) Dans le *Monde illustré*, du 11 août 1860, nous avons découvert une bien curieuse pièce, mise au jour par le chroniqueur Jules LECOMTE, et qui se rapporte à l'actrice dont le nom revient si souvent au cours de notre publication. L'artiste avait annoncé qu'elle se retirait du théâtre, et qu'elle figurerait pour la dernière fois sur une scène dans la représentation d'adieux, donnée le 30 mai 1833, au bénéfice de Mme DORVAL. Aussitôt la plupart des auteurs tragiques envoyaient une supplique au ministre du Commerce et des Travaux publics, qui était alors M. THIERS, lequel venait d'être élu à l'Académie française, pour le prier de s'opposer par tous les moyens en son pouvoir, à la retraite prématurée de « Joséphine Rafin, dite Duchesnois », âgée de cinquante-six ans. Les signataires ne pouvaient voir, sans de vives appréhensions, disparaître celle qui maintenait, pouvait-on dire, le sceptre de la tragédie, et qui allait leur manquer à un moment où la nouvelle école, l'école romantique deve-

gisme, quelques traits heureux à travers champs, voilà tout ce que c'était ».

Le 29 pluviôse, allusion à sa tragédie de *Déjanire*, reçue et non encore représentée. Son ami lui a conseillé de faire une pièce avec JEANNE D'ARC : « Une pucelle au théâtre, lui répond-il

nait de plus en plus menaçante. Voici le texte de cette singulière pétition :

« Monsieur le ministre,

« L'art de la déclamation ne laissant après lui que des exemples et des souvenirs, et ne pouvant se transmettre par aucun précepte écrit, il est de la plus grande importance, pour l'avenir de notre théâtre, de réunir à la Comédie-Française tout ce qui reste de précieux talents qui l'ont illustrée.

« La retraite si prématurée de M[lle] Duchesnois a profondément affligé tous les amis des lettres ; elle possède le secret de ces belles traditions sans lesquelles l'art dramatique descend du haut rang qu'il doit occuper parmi nous, et, en venant vous prier de conserver une actrice célèbre à notre juste admiration, nous croyons entrer dans les vues de Votre Excellence, qui s'occupe avec sollicitude de cette partie de notre gloire nationale.

« Nous avons l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

« Monsieur le ministre, vos très humbles et très obéissants serviteurs,

« PARSEVAL-GRANDMAISON (de l'Institut) ; A. GUIRAUD (de l'Académie française) ; Alexandre SOUMET (de l'Académie française) ; ARNAULT (de l'Académie française,) pour mon fils Lucien et pour moi) ; L. BELMONTET ; Alex. DUVAL (de l'Académie française) ; Émile DESCHAMPS ; DE JOUY (de l'Académie française) ; Léon HALÉVY ; BRIFAUT (de l'Académie française) ; ROGER (d°) ; ÉTIENNE (d°) ; RAYNOUARD (d°) ; LEBRUN (d°) ; PONGERVILLE (d°) ; LEMERCIER (d°) ; BAOUR-LORMIAN (d°) ; LAYA (d°) ; VIENNET (d°). »

Le ministre ne tenta-t-il rien pour faire revenir l'artiste sur sa décision, ou ses efforts restèrent-ils vains en présence d'une volonté arrêtée ? toujours est-il que M[lle] Duchesnois ne rentra pas au Théâtre-Français ; elle mourut deux ans plus tard, le 8 février 1835.

sur un ton grivois, eh ! mon ami, vois donc le ridicule ! Où la prendre, cette pucelle? Est-ce GEORGE, qui est malade pour avoir cessé de l'être? Est-ce Duchesnois, qui n'a l'air ni d'une vierge ni d'une guerrière? Est-ce VOLNAIS, qui n'est ingénue que de physionomie et sa physionomie n'induit personne en erreur? Est-ce BOURGOIN, la grisette? Tu vois bien que le théâtre n'est pas le séjour des pucelles, si pucelles il y a, et que la vraisemblance serait trop choquée dans la pièce ». Il roule en tête des idées moins périlleuses ; il a des fonds meilleurs à défricher.

Dans son épître du 24 septembre 1805, l'infatigable épistolier signale le prodigieux succès du drame des *Templiers* de RAYNOUARD ; la pièce a été admirablement jouée par TALMA et SAINT-PRIX. Il y a versé des larmes et se déclare tout heureux de s'être retrouvé « le cœur tendre comme à quinze ans ». Talma vient de perdre sa femme ; il est, depuis l'événement, « dans ses vapeurs noires... il ne vaut plus rien, il s'annule, il n'est plus capable de travail et d'application : c'est un homme hors de combat ».

L'année suivante (16 février 1806), Brifaut annonce à son correspondant qu'il est « dans les douleurs de l'enfantement » et qu'il ignore encore ce que sera sa progéniture. Quand il aura fait ses couches, il aura soin de lui en donner avis, à moins qu'il ne mette au monde un petit monstre : c'était sa tragédie de *Jane Gray* !

Vingt ans se passent : nous arrivons au 10 mai 1826. Brifaut vient d'être admis à l'Académie ; il s'en déclare ravi ; il se voit « avec plaisir dans le nombre de ces quarante immortels, dont l'un a la pierre, l'autre la pituite, l'autre une fluxion de poitrine, l'autre la goutte : cet Olympe-là ressemble prodigieusement à une infirmerie. Voilà pourquoi on m'y a placé *(sic)* ». On imagine que tout est rose dans le métier d'académicien ; quelle illusion ! « Les visites, les sollicitations, les importunités, les billets d'invitation, la lecture des journaux... tout vient coup sur coup vous enlever à vous-même. »

La dernière missive, datée de 1840 (2 juin), accuse une mélancolie que l'âge ne fera qu'accroître.

. . . .

Il ne nous appartient pas de souligner l'intérêt qu'offrent les lettres que nous avons eu la bonne fortune de colliger, avec tant d'aimables concours. Nos lecteurs sont seuls à même de juger si nous avons été fâcheusement ou heureusement inspiré, en livrant à leur appréciation une correspondance qui, dans la pensée de son auteur, n'était peut-être pas destinée à la publicité, mais qui sent trop l'apprêt, pour qu'il n'ait pas souhaité que tant de frais de coquetterie n'aient pas été faits en vain.

A. C.

24 juin 1919.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BRIFAUT

I

(A Monsieur,
Monsieur Esménard, de l'Institut,
place du Carrousel) (1)

J'ai entendu le *Te Deum*, monsieur, et j'ai brûlé toutes mes pastilles en apprenant que le goût et le talent étaient entrés avec vous dans l'Académie où si peu de vos confrères sont entrés avec la même escorte. Vous ne doutez pas, je l'espère, de toute la joie que j'ai reçue de cette nouvelle. Vous me croyez assez de discernement pour apprécier un génie dont tout le monde fait l'éloge ; et vous savez que d'autres liens m'atta-

(1) Inédite.

chent à vous, ceux de la reconnaissance bien due à tous vos procédés obligeants. Je n'ai jamais su haïr, mais je sais beaucoup aimer et rien de ce qui intéresse les personnes que j'aime ne peut me toucher faiblement. Vous devez juger par là, monsieur, de la vivacité de mes transports, puisque je vous suis doublement dévoué et par le plaisir que me font vos ouvrages et par le bien que m'ont fait vos actions. Je ne sais si vous êtes heureux de votre réception très méritée ; mais je sais bien, en le supposant, que si j'avais une place dans votre cœur, je serais cent fois plus heureux que vous.

Je suis, avec tous les sentiments imaginables du plus vif et du plus durable attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Rue de l'Odéon, n° 32.

Le mercredi, 14 novembre (1812).

Je voudrais bien avoir au juste votre adresse. Je suis allé vous chercher, mais le moyen de vous trouver sans numéro ! S'il y avait une rue de la gloire, je ne serais pas si embarrassé.

II

(A Madame Esménard).

Il faut que je revienne sur la joie que m'inspirent vos bontés. Vous ne concevez pas combien l'intérêt que vous prenez à moi me rend heureux : je ne puis trop vous remercier ni vous faire sentir ce que j'éprouve. Vous savez que je suis naturellement indolent sur mes affaires et qu'il y a surtout des démarches qui me répugnent au dernier point. C'est un orgueil d'homme qui étouffe en moi la vanité de poète. Vous voulez faire pour moi ce que je ne ferai jamais moi-même. Je sens l'utilité de certaines sollicitations : je conçois à merveille qu'on n'arrive pas tout seul, encore moins quand on est appuyé sur un si mince talent. Je me suis dit vingt vois *(sic)* : va donc, et je ne suis jamais allé. L'amitié n'est pas si façonnière. La vôtre songe à tout, arrange tout. Je vous aimerais d'aujourd'hui, si je ne vous aimais depuis longtemps et vraiment sans intérêt, à moins qu'on ne soit intéressé quand on tient à son plaisir. Voilà ce que je voulais vous dire. Mon cœur est soulagé de sa dette. Je suis si enchanté de vous et cela me rend content de moi. Il n'y a pas de vanité dans ce mot-là.

Mille tendres respects.

BRIFAUT.

(1) Inédite.

III

(A Madame Esménard) (1).

Il faut, madame, que j'aie renoncé à la bonne société, puisque j'ai laissé tomber notre correspondance. Je vous avouerai que jusqu'à présent je me suis senti indigne de vous écrire. Qu'il y a de différence entre un homme accoutumé à vous voir, à jouir du charme de votre conversation, et un pauvre exilé privé de tous ces avantages ! La même qu'entre les bienheureux et les damnés ; excepté que les premiers bâillent quelquefois dans leur béatitude et qu'auprès de vous on emploie trop agréablement son temps pour avoir de ces distractions-là. Je prends pourtant le parti de vous ennuyer, car je n'y tiens plus. Je ne peux me passer plus longtemps du plaisir de vous entretenir. Je n'ai pas besoin de vous prévenir que je suis bien maussade et bien lourd : vous le verrez du reste ; mais vous êtes très indulgente, et vous savez d'ailleurs que j'ai des jours de bonheur, ceux où je cause avec vous. Vous écrire, c'est autre chose. On est seul, dans un cabinet, une plume à la main, un triste bureau devant soi ; on n'a pas pour être animé le feu de votre conversation, vos regards spirituels, votre sourire

(1) Inédite.

engageant ; on n'est pas possédé de ce démon qui se glisse toujours chez un homme causant avec une femme aimable, et qu'on appelle, je crois, le démon de la coquetterie. Je ne trouve pas d'autre nom pour désigner cette envie de plaire commune à votre sexe et au nôtre, qui est aussi coquet que le vôtre peut l'être. Enfin, madame, je sens parfaitement combien l'esprit gagne à être influencé par le vôtre ; et vous êtes une des personnes avec qui le mien, tout petit et tout capricieux qu'il est, va toujours en cadence, mais c'est quand il s'est mis à votre diapason. Et comment s'y mettre de si loin? Aussi savez-vous une petite chose, c'est que j'ai pris mon parti. Je me suis dit : Ecris toujours, écris comme tu pourras ; et même tout en écrivant sottement, ne t'humilie pas trop, de peur de faire croire que tu te donnes les airs de la fausse modestie. On n'est guère la dupe de ces messieurs qui ont mis à leur porte une enseigne d'esprit et qui se disent des bêtes, comme ces femmes qui se prétendent laides à faire peur pour obliger les gens à leur faire un compliment. Tant y a que, pour en venir au fait, ceci est tout bonnement pour m'attirer de vous une réponse. Je vous agace un peu gauchement, mais enfin, je vous agace et je sais que vous êtes trop bienveillante pour que mes frais tels quels soient perdus. D'ailleurs, madame, souvenez-vous de vos promesses. Vous me devez bien des nouvelles : celles que je mets avant tout

vous les devinez : votre santé, vos affaires, tout ce qui vous concerne ainsi que mesdemoiselles vos filles : voilà de quoi il faut, s'il vous plaît, me parler pour me faire plaisir. Et puis, si vous avez du tems de reste, mettez-moi au courant des sottises de Paris. Cela amuse, cela fait passer le tems en province. Ici nous n'avons rien, absolument rien. Quand je suis arrivé on parlait encore des querelles de la cour impériale, mais par malheur la paix est faite : je suis arrivé pour la voir signer. On est maintenant dans un état de stagnation qui désole. En vérité, madame, sans vous je ne sais ce que je deviendrai. On ne m'écrit de Paris que des fariboles, et puis qui est-ce qui écrit comme vous?

Je voudrais bien, quand vous verrez M. Lebreton et M. de Rosselles, que dans les momens où la conversation languit, si elle peut languir avec vous, vous jettassiez en avant quelques petits mots obligeans en mon nom : ils feront fortune étant sortis de vous. Ce serait pour moi une chose bien douce de savoir que je ne suis pas oublié de ces messieurs que j'aime et considère beaucoup, et de sentir que c'est vous, madame, qui les entretenez dans l'habitude de penser quelquefois à moi qui pense bien souvent à eux.

Est-il vrai que les lettres venant de l'étranger sont arrêtées au passage? J'ai besoin de recevoir la confirmation de ce bruit : cela me rassurerait sur le compte de Christin. Autrement je ne

saurais à quoi attribuer son silence, et je ne pourrais pas me dispenser de m'inquiéter, j'ai bien assez d'ouvrage sans cela.

Puis-je espérer, madame, que mon effrayant griffonnage ne vous rebutera pas? Non, je vous en prie ; je mérite que vous m'aimiez un peu ; et pour les gens qu'on aime un peu on a toujours des indulgences plénières, comme on a des grâces pour ceux qu'on aime beaucoup. Je ne mérite pas d'être au rang de ces derniers, je me rends justice ; mais je me trouverai encore fort heureux si vous me traitez comme les premiers.

Pour moi, madame, je vous mets au rang des personnes que j'aime et j'apprécie le plus et pour lesquelles je suis en disposition de tout faire, excepté de les amuser quand je suis à cent lieues d'elles. C'est cela qui est pour moi la chose impossible, et je n'ai pas besoin d'en dire la raison.

Je suis, avec un respect profond et un dévouement absolu,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

BRIFAUT.

Lyon, le 20 juin 1812.

A Madame Ve Esménard, place Vendôme, n° 8. Hôtel Lepelletier.

IV

(A Messieurs les Sociétaires du Théâtre-Français) (1).

Messieurs,

En accordant un tour de faveur à la belle tragédie de M. Arnault, vous n'avez pas entendu sans doute préjudicier aux droits de la mienne, bonne ou mauvaise. Vous n'ignorez pas que les répétitions de *Jane Gray* ont commencé il y a dix ans, c'est-à-dire bien longtemps avant l'existence de la pièce de M. Arnault ; que ces répétitions, suspendues par l'effet d'une force majeure, doivent reprendre leur cours, cette force n'existant plus ; que ma possession est sacrée, que nul ne peut la troubler ; et qu'il y aurait trop d'injustice à prétexter mon malheur pour me ravir mon droit. Vos règlemens sur ce point sont d'ailleurs si positifs et vous avez si peu songé à les violer, que j'ai reçu de vous-mêmes, messieurs, l'invitation de rendre les rôles aux acteurs dont nous attendions la réunion pour rentrer en lice. Ce serait vous offenser que de vous croire capables de désavouer mes titres après les avoir reconnus. Ces contradictions vous sont étrangères ; et vous ne renoncerez point à l'esprit d'équité qui vous dirige pour nuire à un homme

(1) Inédite.

que vous avez toujours honoré de votre bienveillance et à l'estime duquel vous daignez attacher quelque prix. J'attends, monsieur, avec confiance la confirmation de votre décision.

J'ai l'honneur d'être dans les sentiments de la considération la plus haute, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Ce vendredi 28 octobre 1814.

(Archives de la Comédie Française).

(Inédite).

V

(A Monsieur, Monsieur Raynouard, de l'Académie française, à Passy)

Mon cher maître (1),

Enfin, j'ai lu et lu avec beaucoup d'attention, comme vous pensez bien ; et voici mon opinion.

Très peu de vers à supprimer si on la porte au ministère.

Un effet médiocre si on la joue au théâtre.

Dans le moment où les deux littératures sont en guerre, je crois qu'un ouvrage fortement tracé, plein de situations dramatiques, comme

(1) Inédite. Communiquée par M. Noël Charavay.

les *Templiers*, déterminerait le succès du classique ; mais les *Etats de Blois*, pièce régulière et froide, n'obtiendraient, malgré les beaux vers et les scènes remarquables qui tirent cette production de la foule, que l'estime des connaisseurs et l'approbation des sages. Plus tôt ou plus tard, j'en demanderais la représentation avec instance. Aujourd'hui je ne la souhaite pas ; non que je craigne un revers, mais seulement parce que je n'attends pas un triomphe.

Voilà mon avis, sauf erreur. C'est celui de l'amitié et [vous] connaissez trop mes sen-[timents] pour vous tromper sur mes motifs.

Toujours à vous bien tendrement, mon cher maître.

BRIFAUT.

Dimanche matin.

VI

(A Monsieur, Monsieur Volfius, ancien évêque, à Dijon) (1).

Monsieur l'Evêque,

Je ne suis point misanthrope, je vous l'assure : demandez plutôt à tout Paris. Je vais dans tous les salons : je suis de toutes les parties. Personne

(1) Inédite.

n'est plus livré que moi à la vie sociale. Pour la vie politique, c'est autre chose ; j'y renonce. Comme je n'y ai fait que des sottises, à l'instar de tant d'autres, je l'ai prise en dégoût ; mais cela ne m'empêche pas de tenir à l'estime des honnêtes gens, à la tête desquels votre âge et vos vertus vous placent ; et c'est pour cette raison que j'entre avec vous dans l'explication de certains faits dont je dédaignerais de rendre compte à tels et tels que je ne nomme pas.

Vous savez, monsieur l'Évêque, ma profonde vénération pour vous : elle est établie sur trop de titres pour que j'aie besoin d'en démontrer la solidité. Vous savez aussi quelle horreur m'inspirent les mauvaises opinions et les actions affreuses des révolutionnaires. Je ne changerai jamais sur ce point ; je ne transigerai jamais avec cette abominable faction qui a précipité la France dans un chaos d'où elle sortira Dieu sait quand et comment. Au premier retour du Roi, cette secte de méchants a poussé un cri infernal : elle a aidé à le repousser du trône, à le chasser de la France ; elle a formé des associations odieuses pour détruire parmi nous jusqu'aux dernières traces de la civilisation ; elle a voué Dieu lui-même au néant ; elle a ameuté les passions les plus basses contre les partisans de l'ordre, de la monarchie, des idées raisonnables ; elle a consacré le régicide comme la plus belle mesure que la politique ait pu prendre ; elle n'a plus voulu

d'hommes d'honneur, ni de citoyens purs à la tête du gouvernement ; et voilà pourquoi un ministère composé de Fouché et de Carnot, assassin de Louis XVI, de Caulincour *(sic)*, assassin du duc d'Enghien, ayant pour chef l'assassin de l'Europe entière, a fait sortir des rugissements de joie de toutes les bouches de ces enfans du mal. A ce spectacle, à ces clameurs, je me suis indigné ; j'ai frémi avec tout ce qui restait de bons Français. Je n'ai pu voir sans consternation ma patrie livrée de nouveau au monstre de l'anarchie et à celui du despotisme réunis pour la dévorer. Vous avez connu ma douleur, mon désespoir, le délire même où me plongeait la perspective du funeste avenir réservé à la France. Un épouvantable désastre, qui m'a fait pleurer, nous a délivrés de Bonaparte et de son gouvernement. Le Roi est revenu, et par malheur les étrangers sont revenus en même temps. De prétendus amis du Roi, au lieu de chercher à réconcilier les esprits divisés, à calmer les haines, à dissiper les préventions, ont aggravé les maux de la guerre par des actes d'oppression et des représailles que j'ai été le premier à condamner hautement et sans ménagement timide. Par la raison que je haïssais les fureurs des anarchistes, par la même raison je haïssais les voies de fait des *ultra*. J'ai applaudi à l'ordonnance du 5 septembre qui réprimait la tyrannie de ces derniers. Je me suis fait parmi

eux des ennemis que j'accepte ; car il est glorieux d'avoir les exagérés pour ennemis. N'était-ce pas assez, monsieur l'Evêque? Fallait-il répudier une passion pour en épouser une autre? Devais-je sortir du cercle constitutionnel où est la bonne, la saine, la véritable France, pour entrer dans le labyrinthe qui renferme les partisans de la Révolution, les minotaures prêts à ressaisir leur proie si on ne l'éloigne de leurs griffes encore sanglantes? Devais-je désirer, demander qu'on appelât dans les rangs de nos législateurs un ambassadeur de Louis XVI qui a renié Louis XVI, qui s'est affublé du bonnet du crime? Devais-je même m'intéresser à l'élection d'un autre homme que de récentes injures avaient aigri et qui ne pouvait apporter dans ses éminentes fonctions le calme, l'impartialité, l'impassibilité nécessaires? Non, certes ; je ne devais rien faire de tout cela. J'ose vous le demander à vous-même, monsieur l'Evêque. Dites, la main sur la conscience, si vous jugez que pour pacifier la France, il faille remplir la chambre des députés d'hommes de parti. Je ne suis point l'ennemi de M. Bernoux que je ne connais pas, qui passe pour avoir des qualités essentielles, qui a même rendu des services aux royalistes pendant l'interrègne. Pendant sa détention je me suis intéressé à son sort comme à celui du général Vaux : j'ai élevé pour lui ma faible voix et j'ai fait parler en sa faveur des hommes plus en crédit que moi ; mais, après

sa délivrance, je ne souhaitais pas son exaltation. Il faut être fou pour confier le salut de la France à des passions au lieu de le mettre entre les mains de la raison. Quant à M. de Chauvelin, c'est un homme perdu dans l'opinion. Je n'ai jamais eu de relation avec lui et je n'ai jamais voulu en avoir. S'il est à Cîteaux l'an prochain, Cîteaux ne me verra pas. Ce n'est point chez lui que j'ai l'intention d'aller ; Dieu m'en préserve. Je crains la rencontre de tous ceux que je n'estime pas ; et si, par malheur, il n'y avait plus à Dijon que de ces gens-là, ma ville natale serait perdue pour moi. Vous me dites, monsieur l'Évêque, que j'y suis devenu suspect. A qui, je vous prie? Ce n'est pas assurément à vous, qui connaissez le fond de mon cœur, à vous qui n'avez rien vu de méprisable en moi ; ce n'est pas non plus à mes amis que l'estime et la considération publiques environnent. Ce ne peut être qu'aux personnes plus que suspectes elles-mêmes. Ah! qu'elles me haïssent, qu'elles me décrient ; je leur en saurai gré. Je ne redoute rien autant que leurs faveurs.

Voilà ma profession de foi, monsieur l'Évêque. Il y a bien du monde sur la terre, mais pour un honnête homme, il n'y a qu'un monde, c'est celui des gens d'honneur. Il peut n'être pas considérable ; mais s'il me suffit, si je m'y trouve à merveille, que m'importe le reste? C'est dans ce monde-là que vous êtes fait pour vivre. Vos vertus, vos qualités, vos nobles sentimens ne

peuvent appartenir au parti révolutionnaire. Vous me diriez vous-même le contraire que je ne vous croirais pas, et je vous respecte trop pour adopter des idées qui sans vous faire déchoir dans mon cœur tendraient à vous compromettre dans mon opinion. Votre vieillesse est honorée. Seriez-vous homme à l'avilir en adoptant le parti de ceux qui n'ont ni foi, ni loi, ni Dieu, ni souverain, ni patrie? Non, non. La probité, la piété et la modération n'ont rien de commun avec eux.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse douleur, monsieur l'Evêque, votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Mardi, 18 novembre 1817.

VII

(A l'évêque Volfius)

Monsieur l'Évêque (1),

Vous me donnez rarement de vos nouvelles et je n'ose vous prier de me mettre plus souvent au fait sur cet article dans la peur de vous fatiguer. Cependant vous avez toujours eu tant de bonté pour moi que je m'étonne quelquefois de

(1) Lettre publiée par M. Louis BARTHOU, dans la *Revue de Paris*, 1916.

recevoir si peu de marques de votre souvenir. Un mot, un seul mot : je me porte bien, est sitôt écrit ! Monsieur l'Evêque, ce mot-là ne vous coûterait guère et il me rendrait bien heureux. Oserai-je vous le demander ? Voudrez-vous me l'accorder? Si vous ne me l'accordiez pas, ce serait le seul bienfait que vous m'auriez refusé. Votre main est-elle fatiguée d'écrire? Je suis persuadé que M. Silvestre vous prêterait volontiers la sienne pour une bonne action. Voilà du moins comme j'agirais à sa place, et il me vaut bien.

Quoique vous ne me demandiez jamais de comptes, je me plais à vous en rendre. Ma situation est assez douce : je n'ai ni ambition ni cupidité : je vis de ce que j'ai, en homme qui sait le prix de l'indépendance et qui ne se fera jamais esclave pour avoir un valet. Je travaille : j'ai sur le métier une tragédie dont le sujet est tiré de notre histoire ; je compte qu'elle sera faite et jouée dans l'année. Après le succès ou la chute, il est possible que j'aille faire une promenade en Suisse où j'ai promis d'aller au-devant de la princesse Kourakin, une femme de mes amies partie dernièrement pour la Russie et qui doit revenir cet automne à Paris. Si mon voyage a lieu, j'aurai le bonheur de vous embrasser en passant par Dijon, et je n'éprouverai qu'un regret, celui de n'y pouvoir rester quelques jours.

Je viens de perdre un bon ami dans l'abbé

Morellet qui était le contemporain du siècle dernier presque tout entier et dont l'esprit s'est maintenu ferme et lucide jusqu'au dernier moment. Il s'était singulièrement attaché à moi ; il disait : « Je ne croyais pas que mon vieux cœur pût encore s'attendrir et voilà que j'aime ce jeune homme avec toute la sensibilité d'un père. » Il avait quatre-vingt-douze ans quand il est mort ; j'espère que vous irez plus loin et que vous serez plus heureux que lui, car il ne marchait plus.

Le marquis de Marialva a passé par Dijon il y a déjà du temps et il a demandé comment vous vous portiez ; vous traversiez la rue dans le moment ; on vous a montré à lui et il m'a dit qu'il avait eu une grande envie d'aller à vous, mais il n'a pas osé. Il y a des ambassadeurs qui parlent aux rois et qui craignent d'aborder les hommes de mérite, mais celui-ci n'est pas du nombre ; il estime les talents ; il honore la vertu ; et s'il n'est pas allé chez vous, c'est qu'il a craint de vous embarrasser. J'imagine qu'il aurait été peu importun en vous parlant de moi. Je l'ai grondé de sa réserve ; une autre fois il fera mieux.

Adieu, monsieur l'Evêque. Je pense souvent à vous, à votre santé, à vos occupations, et malgré les beaux salons où je vis et les plaisirs brillants qui m'entourent, je regrette le coin du feu de votre cuisine et nos bonnes conversations. Je ne dirai pas comme mademoiselle Arnould :

« Ah ! le bon temps où j'étais si malheureuse ! » Je dirai : Oh ! le bon temps où j'étais si content de vivre auprès de la vertu et de l'éloquence !

Recevez les hommages tendres et respectueux de celui qui fut toujours, monsieur l'Evêque, votre plus dévoué serviteur

BRIFAUT.

VIII

(A Monsieur, Monsieur Sainline, rue de Paris, n° 78, *à Belleville)* (1).

Monsieur,

Je regrette vivement de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous m'avez fait l'honneur d'y venir. Je vois qu'on n'est pas heureux toutes les semaines. Pour me consoler de ce désagrément, vous m'offrez un moyen de vous servir et je le saisis avec empressement. Ne doutez pas, monsieur, de mon zèle à faire placer votre pièce dans le rang le plus favorable pour une prochaine lecture. Je reconnais l'homme de talent à la complaisance que vous avez eue de corriger quelques passages de votre tragédie, et je suis persuadé du succès que l'ouvrage aura dans le

(1) Inédite.

comité dont je fais partie. Je vous répondrais d'une réception aussi prompte qu'honorable si vous teniez moins à votre dénouement qui ne sera pas du goût de mes confrères. Vous voulez tenter l'aventure et c'est une hardiesse que je n'ose blâmer. Quand on porte avec soi comme Enée le feu sacré, on brave les naufrages. Cependant réfléchissez encore, je vous y engage, et je vous prie de regarder mes instances comme une preuve de l'estime que j'ai pour vos talents et du désir que j'éprouve de les voir paraître dans tout leur jour.

Souffrez que je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en me chargeant de vos intérêts littéraires. Je suis d'autant plus disposé à vous rendre le petit service en question que c'est un moyen d'accorder mes plaisirs avec ceux du public.

Tout à vous de cœur et sans cérémonie.

BRIFAUT.

Paris, le mardi 3 août 1819.

IX

(A Monsieur,
Monsieur Casimir Delavigne
rue de l'Échiquier, n° 29) (1).

Je n'ai pu, malheureusement pour moi, assister au nouveau triomphe de M. Casimir Delavigne, ni mêler mes applaudissements à ceux du public. La perte récente d'un ami m'interdit le plaisir et m'éloigne, au moins pour quelque temps, du théâtre. Mais en apprenant l'éclatant succès de l'école des vieillards, j'ai senti que mon cœur était encore susceptible de joie. Ce succès, je n'en doutais pourtant pas, je connaissais le nom de l'auteur. Le billet qu'il a eu la bonté de m'envoyer n'était pas pour moi; voilà pourquoi j'en demandais un autre à M. Casimir Delavigne, et de ceux qu'on paie, sitôt que la foule sera un peu dispersée, j'irai gronder, remercier et féliciter celui dont j'ai depuis longtems prédit la gloire et qui s'est chargé de prouver que je n'étais pas un faux prophète.

Tout à lui.

BRIFAUT.

(1) Inédite.

X

(A Monsieur
Monsieur Charles de Lacretelle,
de l'Académie française, à Mâcon) (1).

Vous ne concevez pas, mon cher maître, tout le plaisir que me font et vos lettres et les jolis mots dont Mme Lacretelle les embellit encore. Il me semble qu'elles sont datées de l'éden. Je crois voir le paradis ouvert ; je respire une odeur de vertu ; je me sens pénétré de je ne sais quelle douce paix que le monde ne donne point ; j'éprouve tous les ravissements que le ciel a mis dans votre cœur et dans celui de votre compagne : tant le tableau d'un bonheur pur et innocent influe puissamment sur les dispositions d'un esprit que la société n'a point corrompu ! Votre dernière missive est venue me consoler de bien des souffrances : je sortais des accès d'une fièvre abominable qui m'avait fait prendre la vie en horreur. En vous lisant, j'ai oublié mes maux, je me suis senti charmé par la peinture de vos jouissances vraies, j'ai retrouvé du goût pour l'existence, et c'est, en grande partie, à vous que je le dois. Je vous remercie de ce service ou plutôt

(1) Original communiqué par M. Noël CHARAVAY et publié par M. Louis BARTHOU, *op. cit.*

de ce bienfait. Vos deux volumes qu'on m'a remis à mon retour, ont charmé ma convalescence, malgré la triste horreur du sujet. Vous avez eu l'art de m'intéresser, même à des monstruosités. C'est bien de vous, mon cher maître, qu'on peut dire comme de l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus.* Il y a dans tout ce que vous écrivez une fleur de probité qui parfume votre éloquence et la rend plus exquise. On partage tous vos sentiments, on entre dans toutes vos pensées. Vous vous indignez, on s'indigne ; vous admirez, on admire. Tel est l'ascendant du talent et de la vertu réunis. Je ne finirais pas si je vous disais tout ce qui m'a frappé dans ces deux derniers volumes, tant la narration est rapide et entraînante, tant chaque partie est bien traitée. Que de vigoureux coups de pinceau ! Quelle énergie dans la peinture de cette immense variété de crimes que vous condamnez à subir, sous votre plume, une horrible et inévitable immortalité ! Quelle suavité, au contraire, dans la description des derniers moments de la Reine, de Mme Elisabeth et de tant de victimes, dignes de partager la fin de celles dont elles avaient partagé les malheurs ! Vous savez attendrir l'âme après l'avoir consternée. Toutes les couleurs sont sur votre palette. Tous les moyens d'émouvoir sont dans votre talent. Grâce à vous, nous avons une histoire de la révolution qu'on pourra lire avec un vif intérêt, et c'est un tour de force que vous pourrez vous

vanter d'avoir fait. Vous seul en étiez capable.

N'est-il pas vrai, madame, qu'il n'y avait que lui pour se tirer si bien d'un pas si difficile, comme il n'y a que vous pour le récompenser, par une félicité sans borne, d'avoir employé à cette louable entreprise un talent sans égal? Je vous trouve tous les deux bien faits l'un pour l'autre. Vos âmes sont jumelles ; elles ne pouvaient manquer de s'associer. Votre existence si douce, si heureuse, si tranquille est un phénomène dans le siècle ; mais êtes-vous du siècle? Non, vous êtes tous les deux de l'âge d'or, et vous ne faites que vous promener, par hasard, dans l'âge de boue, mais sans vous y crotter. Pour moi, qui ai le malheur de barbotter un peu, à mon grand regret, je ne m'en console qu'en vous aimant l'un et l'autre, comme il faut aimer la vertu et comme je sais aimer la gloire.

Mille tendres hommages d'un cœur qui vous est tout dévoué.

BRIFAUT.

XI

(A Monsieur
Monsieur Alexandre Duval
de l'Académie française) (1).

Mon cher Duval,

Je suis chargé auprès de vous d'une grande négociation par plusieurs femmes aimables et spirituelles qui meurent d'envie de connaître votre Ourika. Elles sont toutes bien liées avec Mme la duchesse de Duras dont le roman les a charmées. La réputation que vous avez si justement acquise leur a persuadé qu'en mettant le roman en comédie, vous avez fait un ouvrage délicieux. Elles savent que vous avez de l'amitié pour moi et je n'ai plus de repos. Tirez-moi d'affaire, je vous en prie, en acceptant l'invitation de Mme la comtesse de Chastenay, l'une d'elles, chez laquelle elles ont toutes promis de se réunir si vous vouliez leur donner un soir. Mme de Chastenay vous attendrait à dîner, je vous mènerais, vous seriez reçu, comme on vous reçoit, avec empressement, avec enthousiasme ; vous auriez des convives dignes de vous et des *auditrices*

(1) Inédite.)

dignes de votre ouvrage ; on serait reconnaissant au dernier point de votre complaisance ; et voilà quarante cœurs féminins, sans compter les masculins, que vous acquérez. Voyez : êtes-vous tenté de faire des heureuses? Porterai-je une bonne réponse à mes commettantes? Si je dis non, je serai battu, et qui plus est, honni. Personne ne croira à votre bienveillance pour moi ni à votre respect pour les femmes. Sauvez-moi d'un affront, conservez votre réputation d'homme obligeant que vous soutenez aussi bien que celle d'excellent auteur. Je vous assure que je ne vous engage pas dans une mauvaise affaire. Vous verrez ; et si vous acceptez, je compte sur vos remerciements autant que sur ceux des personnes qui vous auront entendu.

Mille tendres souvenirs.

Brifaut

Rue du Bac, n° 27.

Je porte moi-même ce billet à votre porte (1).

(1) Cette lettre, bien que ne portant pas de date, doit être reportée entre l'année 1824 et l'année 1828 ; le roman de Mme de Duras a, en effet, paru en 1824 ; sa mort est survenue quatre années plus tard, et l'adaptation théâtrale de Duval a été faite du vivant de la romancière mondaine.

XII

(Au baron Taylor) (1).

Tout est déjà fait, monsieur, comme vous le désiriez. J'ai réduit mon édifice à trois étages, mais j'ai bien peur d'avoir fini par une plate-forme. Maintenant il n'y a plus qu'à mettre l'écriteau sur la porte pour attirer les curieux. Vous serez le premier à essuyer les plâtres ; c'est-à-dire que vous connaîtrez avant tout le monde mon ouvrage réparé et diminué. Je vous plains et cependant je vous prépare une nouvelle épreuve : voyez si vous voulez la subir. J'ai réfléchi ; j'ai pensé qu'après tant d'années de silence, rentrer dans la carrière par une pièce en trois actes, cela n'en valait guère la peine, à moins de faire suivre cette esquisse par une composition plus importante. J'ai dans mon portefeuille une tragédie qui n'est ni dans le goût moderne, ni dans le goût ancien, mais qui

(1) Inédite. Le baron TAYLOR a été commissaire du Théâtre-Français de 1824 à 1831 ; d'autre part, comme on le verra plus loin, Brifaut a eu une pièce reçue à ce théâtre en 1826 : nous supposons donc, avec assez de vraisemblance, que la lettre ci-dessus doit être placée à cette dernière date.

pourtant ne s'éloigne pas des vieilles règles du théâtre ; je dois faire cet aveu. L'ouvrage offre des situations que je crois nouvelles à la scène. Du reste, je ne sais que penser de son mérite et j'aurais besoin de vos lumières pour m'éclairer sur le jugement que j'en dois porter. Me les refuserez-vous? Si vous consentiez à entendre cette tragédie *in petto*, vous me donneriez votre jour : nous dînerions ensemble chez moi — je vous lirais mon œuvre *de démon*. Vous l'exorciserez au cas qu'il vous repousse et il ne reparaîtra plus. Point de complaisance ni de politesse. Je vous demande la vérité : elle est une preuve d'estime et j'attends de vous cette preuve-là, monsieur. Dans la situation où je suis, je ne tiens pas à échanger la tranquillité et le bonheur de ma vie contre les dangers et les catastrophes de la vie d'auteur. Je suis parvenu à l'âge où l'on sait ce que vaut la gloire. Pour tenter de nouveau ses faveurs, il faut que je m'entende dire par une voix habile : va sans crainte, tu réussiras. Soyez cette voix, je vous en prie, et ne craignez de ma part ni cette humeur ni cette rancune d'amour-propre qui paient souvent la franchise. Je n'aurai que de la reconnaissance pour votre procédé, comme je n'ai que de l'estime pour votre caractère.

Je finis sans formule et sans complimens ; il me semble que vous me le défendez, mais vous ne me défendez pas de vous aimer de tout mon

cœur, et c'est ce que je fais. Plût au ciel que je fisse le reste aussi bien que cela !

BRIFAUT.

Je serai à vos ordres tous les jours, excepté jeudi.

Lundi matin.

A Monsieur, Monsieur le baron Taylor, rue de Bondi, n° 46.

XIII

(A Monsieur Ancelot) (1)

Vous parlez la langue des honnêtes gens, monsieur. J'entends celle-là : ma réponse va vous le prouver.

Vous êtes étranger à Dijon, et moi j'y suis né, monsieur. Si le maire de cette ville est de vos amis, tous ceux qui l'habitent sont mes compatriotes. Ce qu'il vous a proposé il y a trois ans me fut offert par eux il y en a quinze. Vous l'ignoriez, monsieur, rien de plus simple. J'aurais grand tort de m'en plaindre ; c'est ce que je n'ai

(1) Inédite.

pas fait. Quand on m'a dit que vous aviez été choisi à ma place, je me suis étonné, mais je me suis tu. Quelque regret que je dusse éprouver, j'aurais paru ridicule en vous accusant, et je l'aurais été à mes propres yeux comme aux yeux de tout le monde. Mais un arrêté pris par le conseil municipal de Dijon, et pris à l'unanimité, une lettre de l'adjoint au maire qui m'annonce cette décision solennelle m'ont fait voir que je n'étais point oublié dans ma patrie, comme je le craignais. J'ai répondu avec transport au vœu du conseil. Pouvais-je autrement agir sans ingratitude? Vous, monsieur, la tâche dont vous avés bien voulu vous charger n'était rien pour vous qu'un plaisir et un délassement ; elle était pour moi un devoir et un honneur. Dans toute autre occasion et pour tout autre objet je ne vous aurais rien disputé ; je n'aime à me trouver sur le chemin de personne. Ici, monsieur, je n'ai qu'un titre à la faveur que j'ai reçue : c'est mon nom de Dijonnais. Ce nom vous dit tout, voilà pourquoi je ne vous rends point aujourd'hui procédé pour procédé en vous cédant un avantage qu'il m'est défendu de céder à qui que ce soit. C'est un malheur de ma position de ne pouvoir me montrer aussi désintéressé que vous dans cette affaire, et je vous crois assez juste pour m'en tenir compte.

Recevez, avec ces franches explications, monsieur, la nouvelle assurance des sentiments

que je vous dois et auxquels, si vous l'eussiez voulu, j'en aurais ajouté beaucoup d'autres.

Votre (1), etc.

(Lettre d'Ancelot à Brifaut) (2).

Paris, 15 septembre 1827.

A mon retour de la campagne, j'ai appris, monsieur, qu'une correspondance s'étoit établie entre vous et Mme Ancelot, à l'occasion de l'inauguration de la salle de Dijon ; la lettre, que vous avez écrite hier à ma femme, m'a été communiquée, elle exige une explication de ma part. Cette explication sera franche et nette, car je ne me pique pas de finesse, et souvent même je ne comprends rien aux finesses des autres.

Il y a trois ans, monsieur, pendant un voyage que je fis à Dijon, monsieur le marquis de Courtivron, maire de la ville, voulut bien me prier de me charger de composer soit un discours, soit une pièce d'ouverture pour le théâtre de cette ville : j'acceptai avec reconnaissance cette honorable mission, que je n'avois point sollicitée, ni fait solliciter. Depuis cette époque, M. de Courtivron a fait un voyage à Paris ; et il est venu

(1) Cette lettre à Ancelot, dont Brifaut avait conservé la minute, répondait à celle qui suit, de l'auteur de *Louis IX*.

(2) Inédite.

chez moi renouveler sa prière. Mme Pinau, qui se trouvoit alors à Paris, le rencontra chez moi ; je n'y étois point, mais je sus, quelques heures après, qu'elle avoit exprimé le désir de vous voir chargé de cette mission ; je priai bientôt M. de Courtivron de s'expliquer et de me dire si c'étoit vous, ou moi, qu'on employoit à ce travail. M. le maire me répondit qu'il comptoit toujours sur ma promesse ; et dès lors je songeai à remplir au mieux qu'il me seroit possible les engagemens que j'avois contractés. J'appris bien, il est vrai, à cette époque, que cette affaire avoit occupé le salon de je ne sais quelle femme que je ne connois pas ; mais je n'attachai aucune importance aux propos qui me furent répétés, parce que l'opinion de quelques caillettes m'est fort indifférente.

J'en étois donc là, monsieur, quand (dimanche dernier) Mme Chardon annonça à ma femme que vous vous occupiez de ce travail, dont je devois me croire chargé, d'après la demande officielle et répétée de M. le marquis de Courtivron : elle reçoit cette nouvelle de M. Grasset, que je n'ai jamais vu. Dès lors, en mon absence, Mme Ancelot dut renoncer pour moi à la mission qui m'avoit été confiée ; et je renouvelle ici ma renonciation. J'ai instruit aujourd'hui même M. le maire de Dijon, en lui faisant connoître que je suis étonné de n'avoir reçu de lui aucune communication officielle qui me dégage. Je

n'avois point recherché l'honneur qu'on étoit venu m'offrir et j'avois peut-être le droit d'exiger qu'on m'avertît d'un changement de dispositions.

Vous voyez donc, monsieur, qu'il n'y a point eu de ma part *quatre mois de réflexion* : depuis trois ans, je suis chargé par la première autorité de la ville de Dijon d'un travail qui effrayoit ma faiblesse, et pour lequel je n'avois que du zèle à offrir. C'est spontanément que je l'abandonne à des mains plus dignes, heureux de penser que la solennité dont il est ici question, sera célébrée par un interprète dont les talens honorent la ville qui l'a vu naître.

Veuillez agréer, monsieur, le nouvel hommage de ma considération la plus distinguée.

Votre humble serviteur,

ANCELOT.

A M. Brifaut, rue du Bac, n° 27, Paris.

XIV

(A Messieurs les Sociétaires du Théâtre-Français).

Paris, le 4 avril 1828.

Vous avez reçu, il y a deux ans, une comédie de ma façon, intitulée : *L'Amour et l'Opinion* (1). Cette pièce, au moment d'être jouée, fut arrêtée

(1) Reçue en avril 1826.

de la façon des censeurs, qui arrêtaient tout. Aujourd'hui qu'ils relâchent tout, mon ouvrage m'est rendu, et je viens réclamer près de vous, messieurs, le tour qui m'est dû ; certain que je trouverai dans votre justice et dans votre bienveillance un prompt dédommagement de la persécution qu'a essuyée ma comédie et du tort qui en est résulté pour son auteur.

Je suis, avec la plus haute estime, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT (1).

XV

(A Madame la marquise de Foudras à Nevers, Nièvre) (2).

Paris, le 25 mars 1830.

Si vous m'avez bien fait peur, vous m'avez bien fait plaisir aussi, madame : il y a compensation. Votre lettre est venue à tems pour me remettre l'esprit. Je vous avoue qu'il battait la campagne. Enfin vous voilà mieux, mais vous voilà privée de votre mari qui fait comme mon esprit, il bat la campagne à son tour. C'est une triste position que celle des pauvres humains ;

(1) Inédite *(Archives de la Comédie-Française).*
(2) Collection LA CAILLE (Communiquée par M. Noël CHARAVAY).

il faut qu'ils passent une partie de leurs jours dans les absences et les privations. J'en sais des nouvelles et j'en puis donner. Je vous avoue que je ne puis m'accoutumer à ces arrangemens ou plutôt à ces dérangemens du sort qui jettent un cœur au Midi et un autre au Nord, puis les rapprochent, puis les séparent de nouveau, comme par caprice et pour les empêcher de s'habituer au bonheur ; à ce bonheur déjà si mélangé, grâce aux contrariétés, aux maladies, aux cent mille je ne sais quoi qui gâtent les plus belles existences et qui troublent les unions les plus douces. Me voilà maintenant dans ma solitude, pensant à vous, à Théodore, à vos parens, à vos enfans, et répétant sans cesse comme le pigeon qui ne voyage pas : ont-ils tout ce qu'ils veulent? Hélas ! je sais que non, et pourtant parmi les heureux de la terre, si heureux il y a, vous êtes privilégiés. Qu'est-ce donc que le bonheur des autres? Mais de quoi vais-je m'occuper? Est-ce à des réflexions si tristes qu'il faut me livrer au moment où vous me donnez de si bonnes nouvelles? En vérité, je n'ai pas le sens commun. Mais que voulez-vous, voici un tems qui jette du sombre sur les idées. On s'inquiète, on se tourmente ; on voit l'avenir à travers un voile noir, et on a tort. Il n'y a pas d'avenir ; l'avenir est un rêve, une chimère, un mensonge : il n'y a qu'un présent, et il se fait tous les jours. Il faut l'attendre pour le juger, et non pas le juger avant

qu'il soit fait. Par exemple, notre présent à nous est tranquile *(sic)*, il peut l'être encore longtems. Pourquoi donc ces terreurs paniques qui nous saisissent? Je me dis cela et bien d'autres choses tout aussi raisonnables, et puis je retombe dans mes alarmes comme si je ne m'étais rien dit. Que pensez-vous de ma forte tête?

Point de nouvelles de Théodore. J'en suis étonné. Il est arrivé sans doute et depuis quelques jours. Il est très exact, il me répond tout de suite. Savez-vous, madame, qu'il ne tiendrait encore qu'à moi de me tourmenter de son silence? Mais je veux être sage, au moins sur ce point-là. J'attends, j'attendrai et je verrai venir.

On se porte bien dans mon quartier, on suit votre exemple et l'on ne peut mieux faire. Mme la duchesse d'Uzès, qui me parle de vous à chaque instant, est dans les extases sur l'ouvrage d'Isaurette qu'elle fait admirer à tout le monde : je parle de l'ouvrage, puisque l'ouvrière est absente. Rien n'est si joli que ce coussin depuis qu'il est monté. Il devient l'ornement du boudoir féodal et ducal. La pauvre madame de Bellecroix a de graves inquiétudes sur un fils malade. La princesse Kourakin sort d'une rage de dents bien horrible et pendant laquelle nous ne savions que faire. Il n'y a plus de force et de santé que chez moi. Je suis l'hercule du faubourg Saint-Germain. Que ne puis-je passer mon rôle à M. de Polignac?

J'ai eu l'autre jour une scène avec Mme de

Chastenay, à propos de ce ministre, qu'elle déteste : à la bonne heure, comme elle voudra ; mais cela lui fait tenir de si étranges propos sur le Roi que je lui ai crié : *Halte là.* Motus, je vous prie, sur ce chapitre, que j'allongerais bien, si j'y ajoutais les noms et les sottises des gens qui veulent, dans notre parti, renverser le Roi par haine du ministère. Cela me rejette dans mes tristesses. Tournons court.

Il ne faut pas que j'oublie de vous transmettre les amitiés de la bonne Princesse qui me répète souvent qu'elle vous regrette comme l'amie qu'elle avait rêvée. Quand elle me parle ainsi et qu'elle me fait votre éloge, je la remercie comme si elle me complimentait. Je lui trouve un sens de plus. Il me semble qu'elle veut me dire : ah, que vous avez eu de tact et d'esprit quand vous vous êtes mis à les aimer de tout votre cœur. Et je suis tenté de lui répondre : non, je n'ai eu que du bonheur et j'en ai encore, et il durera. N'est-ce pas, madame, qu'il durera?

Voici un billet de Mme de Villeneuve, qui me demande de la faire entrer à l'Académie le jour de la réception de La Martine. Je vais lui répondre mais ce n'est pas avant de vous avoir fait de tendres adieux, de m'être jetté *(sic)* sur vos deux mains pour les baiser mille fois, d'avoir traité de même les quatre joues d'Isaurette et de Théodoret, de m'être recommandé au souvenir de votre aimable père et d'avoir dit tout ce que le

cœur peut dire et à madame votre sœur et à monsieur son mari.

XVI

(A sa sœur)

Paris, le 19 avril (1832).

Tout ce que je puis vous dire c'est que je vis encore et que je reste intrépidement sous le feu de l'ennemi. Vous n'avez aucune idée de la consternation qui règne dans la plus belle et la plus frivole des villes. Plus de fêtes, de spectacles, de réunions. Les cercueils remplacent les calèches dans les rues. On ne voit que deuil sur les habits et larmes dans les yeux. On va de cadavre en cadavre. Le bruit court que la mortalité diminue, et cependant à chaque minute on apprend une nouvelle perte, à chaque porte on découvre un catafalque. Mon Dieu, quel printems ! Je fais tout ce qu'il faut pour n'être pas atteint ; je redouble de sobriété et de précautions ; mais de quoi peut-on répondre? Adieu, je vous remercie, ma chère sœur, d'avoir pensé à moi. Je vous engage à vous garantir de l'invasion, qui peut aussi vous atteindre. On craint que le fléau ne ravage toute la France pendant qu'il y est. Qu'il vous épargne, vous et les vôtres :

voilà mon vœu. Dieu l'exaucera ; il veut qu'il reste de bonnes âmes sur la terre.

Mille tendresses.

BRIFAUT (1).

XVII

(A Jasmin) (2).

Quand j'ai vu ce grand papier coquet, quand j'ai lu ces vers charmants, quand le nom et la figure de Jasmin m'ont apparu, j'ai deviné l'auteur de la plus aimable traduction du plus aimable poète. Qu'il soit mille fois remercié ce nouveau Delille. Je lui dois un plaisir bien vif. Il y a longtemps que je n'avais été à pareille fête. Si j'avais des jambes, j'irais le remercier avec empressement, mais je n'ai qu'une plume et par malheur ce n'est pas la sienne : je la charge d'exprimer mon plaisir, ma reconnaissance, tous mes sentimens. Elle s'en acquittera mal. J'en suis bien fâché. Je voudrais posséder tout le talent de monsieur l'anonyme pour lui rendre en prose tout le plaisir qu'il m'a procuré en vers.

Hommages et remerciemens d'un homme qui sait l'apprécier et l'aimer.

BRIFAUT.

(1) Inédite.

(2) Inédite. Bien que non datée, cette lettre doit être de 1835, date de l'apparition du principal ouvrage du coiffeur-poète : *Los Papillotos.*

XVIII

(A Madame de Pastoret)

Paris, le 8 août 1837 (1).

Comment me présenter devant vous, madame la Marquise? Voilà huit jours que la cour d'assises me possède et que j'y exerce des fonctions incompatibles avec celles de votre convive. Je ne serai libre que la semaine prochaine, mais voudrez-vous alors de moi? Ne me trouverez-vous pas infecté de l'odeur du crime? N'aurai-je pas l'air d'un échappé du bagne? Je me fais scrupule d'aller poser sur vos fleurs mes pieds tout empreints du fumier qui me sert de tapis. J'ai peur de continuer mes conversations criminelles et de vous parler comme ici de réquisitoires, d'interrogatoires, de résumés, de délibérations, de condamnations. Je n'ai plus d'autre langage depuis une semaine. Cela ne vous fait-il pas reculer, madame la Marquise? Quant à M. de Feletz, ne comptez pas sur lui ; c'est un volage ; il part, il va dîner avec les périgourdins au lieu de s'emparer bien vite de la place que vous avez la bonté de lui offrir à votre table ; il préfère le pays des pâtés aux jardins d'Armide et aux

(1) Inédite.

vôtres même. Laissons-lui ses goûts grossiers et qu'il aille prendre son plaisir où il voudra. Je sais où est le mien, je n'attends qu'un encouragement et ma liberté pour aller le chercher à vos pieds.

Mille et mille hommages à madame la Marquise et à monsieur le Chancelier.

BRIFAUT.

XIX

(A la même) (1).

Quelle bonne compagnie vous me promettez, madame la Marquise ! Puisque vous ne dédaignez pas ce libéré, qui va être bientôt le jalousé, je partirai lundi prochain pour la plus aimable des retraites, j'irai me faire ermite à Fleury. C'est là qu'est le salut et le bonheur. C'est là que sont tous mes saints. A mesure que vous me les nommiez, je disais : Bon ! rien ne me manquera de mon paradis. Mille grâces soient rendues à votre charmante famille, qui joint ses bontés aux vôtres, et que je serai si heureux de retrouver autour de vous.

Qu'elle devine ainsi que vous, madame la Marquise, ainsi que monsieur le Chancelier, toute

(1) Inédite.

ma reconnaissance ; car je n'ai point de termes pour l'exprimer. Ah, que je regrette de ne pas posséder comme vous la langue du ciel ! Je pourrais tout dire et je dirais tout si bien !

Hommages tendres et respectueux.

BRIFAUT.

Le souvenir de mon illustre et vénérable confrère m'a rendu tout fier. En voyant qu'il pensait à moi, je me suis cru quelque chose. Ce quelque chose-là est du moins entièrement à lui.

Paris, le 17 août 1837.

XX

(A la même) (1).

Plus je vous vois, madame, moins je comprends qu'on puisse vous quitter de gaieté de cœur : aussi n'est-ce pas de la sorte que je me suis séparé de vous et de votre charmante famille. Le peu de tems que j'ai passé avec vous m'a donné un siècle de bonheur, mais il me laissera une éternité de regrets. Comment ne pas en éprouver, des regrets en pensant à cette heure si douce de trois jours, à ces conversations si

(1) Inédite.

attrayantes et si instructives, à cette politesse exquise, à ces attentions du cœur qui ont fait pour moi du séjour de Fleury un séjour de prédestiné? Entre vous, madame, et monsieur le Chancelier, j'éprouvais une émotion presque sainte : je me croyais en présence du génie et de la vertu. N'y étais-je pas en effet? Vos bontés, celles de Mme la comtesse de Pastoret, les aimables prévenances de Mme la marquise Du Plessis-Bellière et de son excellent mari, tout est vivant dans ma pensée ; tout m'inspire un de ces sentiments que dans la langue insuffisante des hommes on appelle reconnaissance, mais qui prend sans doute un plus beau nom dans la langue du ciel, que je voudrais apprendre de vous pour vous répéter plus dignement ce que j'éprouve. Croyez, madame, à la durée de ce sentiment. Vous n'en pouvez inspirer d'éphémères. Je suis payé pour l'attester, et quiconque a le bonheur de vous connaître fera *chorus* avec moi.

Mille et mille respectueux hommages, madame.

BRIFAUT.

Paris, le 24 août 1837.

XXI

(A la même) (1).

Je suis bien ridicule, madame la Marquise : je vais vous parler de la pluie et du beau tems ; mais que voulez-vous, c'est la conversation à la mode et surtout à ma mode... Il faut bien en venir là pour expliquer une conduite comme la mienne. Je voulais aller à Fleury vous faire ma cour ; je le voulais avec l'ardeur que je porte dans tous mes plans de campagne quand ils me rapprochent de vous et de monsieur le Chancelier ; et cependant je reste ici et je ne sais quand je pourrai faire ce que je désire le plus. Cette révolution opérée dans la température en a produit une dans ma santé ; ce qui fait, non pas que votre fille est muette, mais que votre serviteur est hors de combat. Il m'est survenu mille maux auxquels je suis obligé d'appliquer autant de remèdes. Cette pauvre ruine, que j'appelle mon corps, a besoin d'être étayée de tous les côtés. Les ouvriers sont à l'œuvre. Quand auront-ils fini? Je ne sais ; j'ai peur d'être obligé de partir dans quelques jours pour Wicleville sans avoir pu trouver un moment pour vous porter mes hom-

(1) Inédite.

mages, pour m'assurer du bon état de monsieur le Chancelier, pour mettre mes souvenirs poétiques et autres à la disposition de monsieur votre fils que j'aime tant à voir et à entendre. Je ressemble à ces misérables qui sont condamnés à ne jamais voir la lumière qu'à de longs intervalles, et qui ne l'ont vue que pour la regretter. Est-ce que vous ne me permettez pas d'espérer du moins un sort plus doux dans le commencement du mois prochain? Je suis audacieux, je demande, mais je sais à qui. La charité tombe toujours de votre main ou de votre cœur. Le mien est un impuissant ; il n'a pas de mots pour s'exprimer, mais il a des facultés pour sentir.

Tendres et respectueux hommages, madame la Marquise.

BRIFAUT.

Je m'incline devant tous les Dieux de mon capitole.

Paris, le 5 septembre 1837.

XXII

(A la même) (1).

Je ne suis pas surpris, madame la Marquise, du tems que vous avez mis à lire cet ouvrage. Au milieu de vos fleurs, en présence de cette belle

(1) Inédite.

nature, sous ce magnifique ciel qui donnent tant d'idées nobles ou riantes, comment fixer sa pensée sur des pages où la dégradation de l'ange, de l'homme, de la créature née du souffle de Dieu, est si tristement empreinte? Il faut un effort de curiosité pour aller jusqu'au bout du poème, malgré les lacunes de talent qui y brillent encore. Mais quel siècle que le nôtre! Nous assistons à tous les suicides. Celui du génie me semble le plus déplorable. On dit que M. de La Martine s'est effrayé lui-même de ce qu'il a fait. On dit qu'il veut changer, corriger, effacer. Je le désire, mais j'ai peur que sa louable intention ne fasse long feu. Quand on a déserté le ciel, retrouve-t-on des chemins pour y retourner? Cependant il y a des êtres si puissamment doués que tout leur est facile. Attendons et espérons. J'ai été bien triste, madame, en apprenant l'indisposition de Mme du Plessis-Bellière. J'ai reçu hier matin, par bonheur, des nouvelles fort rassurantes. Je vais encore envoyer à sa porte, et je me flate *(sic)* que le bulletin d'aujourd'hui dissipera le reste de mes inquiétudes. Si je pouvais en avoir pour ma propre personne, il ne tiendrait qu'à moi. Depuis plus de trois mois j'éprouve des accidents assez graves mais dont je m'occuperais peu s'ils n'ajournaient mes espérances de vous faire ma cour à Fleury. Je ne puis plus marcher sans souffrances. Je ne suis pas longtemps en voiture avec impunité. Comment faire? Rester en place. Mais cela désole

quand on voit le ciel ouvert, qu'on y est appelé et qu'on ne peut y entrer. J'ai commencé une neuvaine pour obtenir ce que je souhaite avec le plus d'ardeur, après la continuation de vos bontés, madame la Marquise.

Hommages tendres et respectueux.

BRIFAUT.

Je suis aux pieds de monsieur le Chancelier qui ne cesse pas d'être l'objet de mon culte et de ma vénération.

Paris, le 18 juillet 1838.

XXIII

(A Monsieur Moirot, ancien officier forestier, rue du Vieux-Marché, n° 12, Dijon) (1).

Vous êtes infatigable d'obligeance, monsieur, mais je le suis de reconnaissance, croyez-le. Il faut croire toutes les vérités ; il y en a si peu par le tems qui court ! Le placement nouveau que vous m'annoncez, j'en attends toujours des nouvelles ; j'espère qu'elles ne tarderont pas. Quoi qu'il en soit, je me trouve en si bonnes mains que je reste sans inquiétudes. Beaucoup de gens

(1) Inédite.

n'ont qu'une providence ; et moi, plus favorisé, j'en ai deux. Aussi doublement heureux, je remercie deux fois le ciel et vous et M. Joliet. Vous saurez que M[me] de Rougé fait comme moi ; elle vous rend grâces, monsieur ; elle vous trouve ce que vous êtes, c'est-à-dire le plus utile et le plus habile des hommes. On attend ici M. Rives, qui est du même avis que nous sur votre mérite, mais avec lequel nous chicanons sur l'époque de son retour. Il diffère tant qu'il peut ; de là le procès. Nous le gagnerons enfin, ce procès, à la sueur de notre front et au contentement de notre cœur. Voici juillet qui arrive et il faut faire son métier de vieux magistrat après s'être donné des distractions de nouvel époux. Le dernier quartier de la lune de miel expire pour faire place à ce triste soleil de juillet, qui nous ramènera le fugitif. Je voudrais bien qu'il vous rendît aussi à nous. En attendant, gardez votre santé et ne perdez pas vos bonnes dispositions.

Vous connaissez les miennes, monsieur. Elles ne changeront pas plus que votre âme et votre caractère dont je suis le très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Paris, le 16 juin 1838.

XXIV

(Destinataire inconnu) (1).

Vendredi 1er février 1839.

Job l'ancien à Job le jeune,
Salut !

Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien. Oui, mon ami. Vous criez : ouf, la cuisse ! moi, je crie : aye, les nerfs ! Et voilà la vie. Elle est délicieuse : Qu'en dites-vous? Si je n'étais pas hypothéqué, si mes membres avaient leur libre arbitre, j'irais vous voir, mais je ne pourrais vous adresser, comme le Sauveur, cette consolante parole : Levez-vous et marchez. C'est à M. Vuiton qu'est réservé l'honneur du miracle et je le lui laisse en le priant de ne pas le faire trop attendre. *Bis dat qui cito dat.* Pour moi je m'étends sur ma chaise longue en bâillant et en souffrant jusqu'à des tems meilleurs. Et pendant que je me mets sous clef, il me pleut des invitations comme à un vivant. Personne ne me croit momie, parce que mon tombeau n'est pas une pyramide. Il me faut répondre à chacun : Je n'y suis pas, repassez. Cela m'ennuie. Ce qui ne m'ennuie pas, c'est la poësie de M. de Rouchaux, non que je la trouve

(1) Inédite. Communiquée par M. Noël Charavay.

complette : au contraire ; je l'aime parce qu'elle ne l'est pas, parce qu'elle promet plus qu'elle ne donne, parce qu'elle révèle plus de qualités qu'elle n'en montre, parce qu'enfin c'est le génie qui brise ses premiers langes sans déployer encore toutes ses ailes. Ses essais, ses tâtonnemens dans l'espace sont un objet de curiosité pour moi. Ce génie-là se cherche, se trouve, se manque, se ressaisit alternativement. Il a des vagissements qui dénoncent l'enfance et des cris de virilité. Il vole au ciel et il tombe. Il a des élans sublimes et des écarts puérils. Il fait baisser les yeux et hocher la tête. On sent qu'il sera roi et qu'on l'adorera, mais on craint qu'il ne s'arrête dans sa carrière et qu'il n'atteigne pas à son septième ciel. Pourquoi? c'est qu'il imite, c'est qu'il ne se livre pas assez à lui-même, c'est qu'il cherche des appuis extérieurs au lieu de croire en lui et de faire appel à toutes ses forces. Cette tendance que vous lui reprochez, je l'ai remarquée comme vous ; elle peut lui être nuisible. S'il n'a pas la foi, qu'aura-t-il ? A quelle source puisera-t-il ses inspirations? Dans quel monde doré son imagination fera-t-elle des conquêtes? Notez que de toutes ses pièces, la plus pure, la plus parfaite, je ne dis pas la plus forte, c'est la première. Sa dédicace à sa mère respire l'odeur des cieux ; elle a je ne sais quoi de grave et de virginal comme une pensée d'ange. Hé bien, à quoi cette poésie délicieuse répond-elle? A un sentiment. Il est fils, il aime, il le dit,

et il le dit avec une expression qui remue tout le cœur. Ah, qu'il frape *(sic)* souvent au sien. Qu'il entre dans cette mine d'or, il en tirera des trésors immenses. Voilà ce que je lui conseille et ce que doit lui dicter son Démon familier. Si vous l'êtes, parlez. Si vous ne l'êtes pas, faites parler. Mais qu'il sache par quelqu'un la véritable voie du beau, du bon et du vrai. Sans cela, il perdra à la chercher un tems que son génie pourrait employer à la parcourir.

C'est lui qui m'interrompt. Je viens de lui lire l'article de mon billet qui le concerne. Il a fort bien reçu mes compliments et mes insolences. Il écoute ; c'est beaucoup. S'il profite, ce sera tout.

Adieu. Hommage à la mère, tendresse à la fille.

Je gèle au coin de mon feu.

XXV

(A Madame de Pastoret) (1).

Vous faites si bien, madame, que vous rendez tout ennuyeux, excepté votre habitation et vos entretiens. Me revoici à Paris où je reprends ma tristesse et ma maussaderie, quoique les journées

(1) Inédite.

de l'émeute soient passées et que je me retrouve dans la plus agréable ville du monde, du moins à ce qu'on dit. Agréable, cela peut être, mais vous n'y êtes pas, et Fleury vaut mieux : voilà ma façon de penser et de parler. Quels bons momens vous avez procurés à ma pauvre âme malade et à mon plus pauvre esprit tout désorienté ! Près de vous, madame, on revit de cette vie de l'intelligence, la première, la seule qui convienne à une créature née pour penser et pour sentir ! Je vous remercie de m'avoir rendu à moi-même, d'avoir rouvert en moi des sources fermées, de vous être emparée de ce champ défleuri, pour y reporter des germes de fécondité. Vous avez été placée dans le monde pour y faire du bien et vous remplissez dignement votre vocation. Je ne tarirais pas sur ce chapitre si je le traitais avec tout autre, mais je vous épargne, madame. Tenez-moi compte de ma discrétion qui me coûte et qui me coûterait bien plus sans les dédommagemens que je me permets ailleurs. Ajouterez-vous, madame, à vos mille bontés celle de porter mes hommages aux pieds de monsieur le Chancelier, auquel je désire autant de jours qu'il a rendu de services, et à madame votre belle-fille dont l'accueil toujours bienveillant m'inspire une reconnaissance toujours nouvelle? Je me réserve de faire dimanche prochain mes affaires de cœur avec monsieur votre fils que je reverrai ce jour-là et que je ne saurais revoir trop

souvent pour la satisfaction de mon esprit et pour le perfectionnement de ma raison.

Mille et mille tendres respects, madame.

BRIFAUT.

Paris, le vendredi 31 juillet 1840.

XXVI

(A Monsieur de Chazel) (1).

Ah ! je vous y prends. Voilà la première fois que l'esprit d'à-propos vous manque. C'est un phénomène. Savez-vous bien qu'il y a six mois que mes billets sont promis, et six jours qu'ils sont donnés? La Province vient trop tard, la Capitale a tout envahi. Je n'ai que des regrets à vous offrir ; ils sont aussi vifs que mes sentimens.

Tibi per sæcula.

BRIFAUT.

Respectueux hommages à Mme de Chazel.

Paris, samedi 26 décembre 1840.

A M. le chevalier Alisson de Chazel, aux bains de Tivoli, rue Saint-Lazare.

(1) Inédite.

XXVII

(A M. Théodore de Foudras?) (1).

Non, non, l'apôtre Turpin ne laissera pas à terre la promesse de l'ange Foudras. Il sait que vous tenez en main la trompette du jugement : le moyen de vous négliger, mon cher Théodore ! Quant à moi, je suis abandonné de Dieu, des hommes et surtout de la santé. Donnez-moi une place dans votre infirmerie ; je la mérite. Mais quel temps ! Quelle fin d'année ! Qu'allons-nous devenir entre le courroux du ciel et les extravagances de la terre? Sauve qui peut ! Je n'irai point chez Mme d'Arbouville le jeudi ; j'ai juré à l'Académie fidélité pour ce jour-là ; je lui tiendrai parole en dépit de toutes les agaceries des Syrènes. Un Ulysse de soixante ans est à l'épreuve ; on le charme encore, mais on ne l'entraîne plus. Suicide est de quatre syllabes : tous les dictionnaires de versification vous le diront. Je ne vous vois plus guères; c'est votre *léthargie*. Je m'attriste beaucoup ; c'est ma *solitude*. Tout a une cause. Je n'en suis pourtant pas encore au même point que ce pauvre M. de Chateaubriand qui fait envie de loin et pitié de près.

(1) Inédite : communiquée par M. Noël Charavay. Brifaut ayant soixante ans, au moment où il écrivait cette lettre, celle-ci est donc de 1841.

Le génie de la mélancolie l'a cédé à la Fée Grognon. Je l'ai vu l'autre jour. Ah ! quel ennui que le sien !

XXVIII

(Destinataire inconnu) (1).

Je bâille en te contant la chose seulement. Mme de Girardin vient de lire dans un tout petit comité de trois cents personnes sa tragédie hébraïque. J'ignore ce qu'on en pense dans ce 'cercle d'amis intimes. On fait beaucoup d'histoires sur cette anecdote. On assure qu'Israël est en deuil. Comme je ne suis pas de la *paroisse*, j'attends avec tranquillité les événemens ; mais je voudrais que les comédiens laissassent au public le droit et la faculté de juger l'ouvrage. Mme Gay soutient que cet ouvrage est sublime ; il y a des gens qui disent que ce n'est pas parole d'évangile. Adieu. Mille tendres hommages à notre charmante malade et à son aimable fille qui ne devrait l'imiter que dans ses qualités et qui prend aussi ses souffrances. Pour vous, je vous embrasse en vous souhaitant un prompt rétablissement comme à elles et des voyages plus fréquents à ce Paris qui devient plus maussade de jour en jour.

Mardi, 7 décembre 1841.

(1) Inédite ; communiquée par M. Noël CHARAVAY.

XXIX

(A Mademoiselle Caroline) (1).

Vous écrivez des billets tout gracieux, ma chère Caroline, et je n'en suis pas surpris. Les inspirations du ciel vous arrivent en ligne directe. Vous vivez avec un ange, et si vous l'imitez, comme je le crois, vous en deviendrez un autre. Je ne forme point de vœux pour vous, qui habitez le séjour de la perfection. J'en fais seulement pour obtenir la continuation de votre amitié, qui doit porter bonheur. Vous m'avez rappelé le souvenir d'un être que j'ai vu occupé de vous jusqu'à son dernier soupir. Cet être qui veillait sur mes jours et qui bénissait les vôtres, il a disparu, mais il n'est point absent. Je sens encore l'influence de sa protection puisqu'il m'attache de plus en plus des cœurs tendres et bons comme le vôtre. Je suis destiné à lui devoir jusqu'à la fin de ma carrière les plus douces jouissances, et je lui rends grâces encore de tout le bien qui m'arrive. Il m'est doux de penser que nous nous entendons pour lui vouer des tributs de regret et d'affection, avec la certitude qu'il les recueille dans le ciel en souriant à ma vieillesse et à votre adolescence,

(1) Inédite ; collection Noël CHARAVAY.

en priant Dieu qu'il vous rende heureuse pour que j'aie encore du bonheur.

Je baise paternellement votre jolie main.

BRIFAUT.

Mercredi, 6 janvier 1841.

XXX

(Destinataire inconnu) (1).

Je vous ai cherché sans vous trouver ; je suis parti en vous regrettant et je veux vous dire mes regrets. Si je ne vous en parlais pas, les devineriez-vous? Je crois que non. Vous ne savez pas encore bien ce qui se passe dans mon cœur. Vous ne déchiffrez pas comme je le voudrais les pages de ce livre, qui n'est pourtant pas un grimoire. Hé bien, monsieur, vous voyez où j'en suis. Faute de pouvoir courir après vous, je vous envoie des estafettes. J'ai besoin de savoir ce que vous faites, ce que vous pensez, ce que vous projetez. Pour moi, qui me livre aux quatre vents avec ma fortune, je suis aujourd'hui dans un vieux château de Picardie entouré d'un grand parc, devisant avec un petit nombre d'amis et laissant tomber mes journées comme des fleurs

(1) Inédite.

sans grand plaisir mais sans orages : demain, c'est-à-dire dans un mois je retournerai à ma Féerie de Saint-James, où vous n'êtes pas venu et que votre présence aurait rendue plus Féerie. Je vous y donne rendez-vous en juillet. Je tiens à vous montrer notre palais, nos jardins, nos eaux, nos rochers, nos perspectives, et vous verrez si je ne suis pas dans le pays des enchantemens. Une fois là, vous ne voudrez plus partir, et c'est où je vous attends. J'ai pourtant déserté ce lieu de délices, mais vous n'y étiez pas ; voilà une excuse. Je ferai encore le transfuge en août, à moins que vous ne plantiez votre pavillon sur notre territoire. J'ai bien d'autres plans de campagne, mais je n'ai qu'un rêve de bonheur. C'est de vous revoir entre ceux avec qui j'aime le plus à vivre.

A vous, monsieur, comme toujours.

Je suis d'une fidélité effrayante.

Brifaut.

Au château de Sorel, par Ressous, Compiègne, département de l'Oise.

Ce mardi, 14 juin 1842.

XXXI

(*A Madame de Pastoret*) (1).

Château de Belleface, le 14 septembre 1842.

Quand je suis avec vous, madame la Marquise, je parle très couramment la langue du bonheur ; loin de votre présence, c'est la langue des regrets que je mâchonne, avec assez d'humeur, j'en conviens. Mais comment s'habituer à votre absence? Comment vivre privé de votre conversation? Si je n'en ai pas joui, je me suis du moins arrangé pour parler de votre personne et j'ai trouvé une bonne âme qui m'a bien secondé dans mes vues : c'est Mme la duchesse de Rauzan, la souveraine des Etats que j'habite et que je vais quitter pour d'autres. Elle a gardé de vous, madame, un souvenir aussi vif que je pouvais le souhaiter ; elle a fait admirablement ma partie et si admirablement qu'il n'a tenu qu'à moi de la croire presque à mon diapason. Je lui ai su un gré infini d'avoir du goût, de l'âme, du discernement et de vous comprendre ; tout le monde n'est pas digne de cet honneur, en vérité. Nous avons donc passé notre tems le mieux du monde, en dépit de la pluie qui est venue tout gâter dans nos parcs

(1) Inédite.

et nous emprisonner dans nos châteaux. La maussaderie naturelle que nous inspirait la venue de cet hiver de contrebande n'a pas résisté au charme dont votre nom s'entoure. Et que nous en avons dit sur vous ! Que notre mémoire nous a fourni de traits enchanteurs sortis de votre esprit et recueillis dans le nôtre ! Que de belles actions de votre façon nous avons passées en revue ! Vous étiez là tout entière, et on n'était pas gêné à Belleface comme à Paris ou à Fleury par votre présence réelle. On se laissait aller à vous louer autant que vous méritez de l'être. Ah ! le beau texte que nous avions choisi ! Mais l'avions-nous choisi? Non, madame, il s'est présenté lui-même, nous l'avons accepté parce qu'il nous charmait, et Dieu seul peut dire le parti que nous en avons tiré dans notre simplicité champêtre ! Je n'attends pas qu'il soit épuisé, s'il peut l'être, pour abandonner ce manoir où l'on fête si bien votre souvenir. Demain, je pars, et M. de Lostange me verra arriver avec armes et bagage ; c'est-à-dire avec votre mémoire et encore avec mes hymnes de louanges. Qu'il me tarde de me retrouver en face de madame votre petite-fille et de l'entretenir à mon gré de madame sa grand'mère ! Je me flatte que nos cœurs s'entendront sur ce chapitre, que je n'ouvre jamais sans m'attendrir, car vous êtes si bonne et je vous aime tant ! De là-bas je vous écrirai, puisque vous me l'avez permis. Qu'est-ce que je vous

écrirai? Tout ! je ne vous cache rien, comme vous savez, madame la Marquise ; et comment vous cacher les moindres replis de mon âme, de cette âme que vous avez tant de fois éclairée et qui reste toujours à découvert devant vous comme devant Dieu? Voici, en attendant, mon tribut d'outre-Rhin. J'ai, à propos de cela, des nouvelles de l'homme d'outre-tombe, qui se dispose toujours à partir. Terrible et utile voyage! Qu'en résultera-t-il? Nous verrons. Je crains et j'espère. Je ne sais si monsieur votre fils et madame sa femme sont auprès de vous. Ce temps-ci disperse les familles. Quelque part que soit la vôtre, que mes hommages et mes témoignages d'attachement l'y suivent. Je suis accoutumé à ses bontés ; c'est bien le moins que je lui dise combien j'y suis sensible. Pour vous, madame la Marquise, je répète ce lieu commun, tout lieu commun qu'il est ; mais il y a des refrains dont on ne se lasse pas.

A vos pieds avec mes sentimens, éternels comme vos vertus, madame la Marquise.

BRIFAUT.

XXXII

(A Monsieur de Chazel) (1).

Que vous dire? Si vous n'avez pas réussi, vous ami de cinquante ans, de quel poids seront mes paroles? Je vois que c'est un homme régulier qui n'entend que ce qu'il veut entendre, et ne fait que ce qu'il a coutume de faire. Le moyen de le tirer du cercle où il s'est enfermé ! La plupart des gens que je connais sont taillés sur le même patron ; j'en ai fait l'épreuve et je m'y tiens. Autrefois je sollicitais, je quêtais, je disais : un petit service, s'il vous plaît. Que trouvais-je? Des cœurs froids, des bouches pincées, des bourses cadenassées. Et à qui m'adressais-je? A des êtres qui m'avaient cent fois pressuré et qui l'oubliaient de leur mieux. Aujourd'hui je ne demande rien, mais je donne moins aux demandeurs et surtout aux demanderesses. Je me contente de payer une dette particulière aux nécessiteux de ma connaissance ; et en remontant plus haut, je sers ceux que je puis servir, et voilà tout. Ici, ce n'est point une faveur, c'est un arrangement ; troc pour troc. J'y tope pour ma part. Si on veut m'envoyer vingt bouteilles de vin d'aï mousseux,

(1) Inédite.

je les prends, quoique je n'en aie guères besoin, moi qui ne bois plus. Du reste, comme je suis entouré de riches dont les intendants ou les maîtres d'hôtel ont leurs cliens, rien à faire avec eux ; je sais cela d'avance. Ainsi, à mon grand regret, je ne puis être utile pour les placemens en question. Ah ! qu'il est dur de ne se trouver bon à rien quand on voudrait toujours obliger ! Je commence à croire que, pour les bonnes gens, leur enfer c'est leur impuissance. Adieu, adieu. Mille respects à celle qui les mérite tous. Portez-vous donc mieux. Moi, j'essaie de sortir, mais en voiture, et je ne vais pas loin.

D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien.

Il n'y manquera rien quand je pourrai pousser jusqu'à vous.

Paris, le 11 février 1844.

XXXIII

(A Monsieur le marquis de Foudras) (1).

J'attendais, j'attendais, et rien, toujours rien. La peur commençait à me gagner. Je ne suis pas de ceux qui disent : point de nouvelles, bonnes nouvelles. J'appartiens à la secte con-

(1) Inédite (Collection *La Caille*) ; communiquée par M. Noël Charavay.

traire, qui n'est pas celle des indifférens et des égoïstes. Enfin votre lettre vient me rassurer, malgré les restrictions qu'elle contient. Nous avons obtenu sur l'ennemi un faible avantage, mais c'est un avantage. L'étoile du salut commence à se lever. Il était temps. Conduisez bien doucement la pauvre malade : point d'imprudences, point de fausses mesures : qu'elle ne se hâte pas de quitter le lit, ni même l'appartement pour aller dans ce joli logement que vous avez découvert aux Champs-Elysées, où je ne découvre, moi, que de la poussière, du bruit, des voitures qui se heurtent, et des cavaliers qui tombent. Mme de Rauzan est presque aussi charmée que moi ; elle m'ordonne de vous le dire, et je vous dirai sans qu'elle me l'ordonne qu'à propos de cet accident elle a parlé de vous, de vos ouvrages, de votre esprit en très bons termes et de très bonne grâce. Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle n'est pas seulement une beauté, elle est une âme.

Quand elle échape *(sic)* au Dieu colifichet pour revenir à elle-même, on s'étonne de toute la raison qui sort de ses paroles, on est émerveillé des sources de sensibilité qu'elle cachait sous les glaces de la représentation. Je lui passe ses pompons et ses falbalas en faveur de sa charité pour les pauvres. Je lui passe aussi ses petites médisances et ses petites moqueries quand je la vois prendre tant d'intérêt au malheur. Elle me té-

moigne à moi une affection qui me touche d'autant plus que j'en deviens de jour en jour moins digne, tant mes infirmités me rendent maussade et bête ! Voilà que je souffre comme un damné dans le Paradis où elle m'a reçu. Ce matin surtout j'éprouve de vives douleurs par le séjour d'une pierre qui s'est placée si malencontreusement aux barrières que vous savez qu'elle intercepte tous les passages. Patience, patience ! Cela ne durera pas. Je bois tant que je peux. Mais à quel propos tant parler de moi? Le beau sujet de conversation ! Votre charmante femme est hors de crise ou à peu près : voilà tout ce qu'il faut. Dieu soit loué ! Quand la fauvette retrouve son chant, qu'importe que le vieux corbeau crie misère? Adieu. Je suis encore ici pour huit jours au moins. Si vous voulez que j'y vive aussi agréablement qu'il m'est possible dans l'état où je suis, continuez de m'envoyer de bons bulletins, en attendant que je puisse lire vos jolis feuilletons. Adieu. La Signora Bellissima vous fait mille complimens que vous toucherez en échange de vos mille hommages.

Je ne quitte pas prise sans avoir baisé la main de l'aimable mère et le front de l'aimable fille.

Château du Thil, le 18 septembre 1844.

XXXIV

(A M. de Chazet) (1)

Vous savez les nouvelles tribulations de la famille, la maladie de l'oncle, les alarmes du neveu et les menacent *(sic)* qui pèsent sur le lit royal. Dans des circonstances si critiques, comment faire entendre la voix des sollicitations? On pense qu'il faut attendre et vous le penserez de même. Tout semble conspirer contre vous, c'est une fatalité. Je suis bien triste et du malheur qui nous attend et des contrariétés que vous éprouvez. Si du moins nous étions fiers d'un bon résultat ! Courage et espoir !

Je reçois un mot de Mme de Parseval qui me demande ce qu'elle doit faire? Rien de plus que d'envoyer son recueil au secrétaire perpétuel en envoyant ses titres. Du reste ni démarches, ni visites, ni recommandations ne sont permises. Telle est la nouvelle loi. Nous devenons sévères autant que nous avons été complaisants. J'aurai peu de crédit ; je ne suis pas de la Commission d'examen. Cependant lors de la discussion générale, je parlerai, sinon éloquemment, du moins favorablement. J'ai un si beau texte ! Adieu.

Mes regrets à la plus sainte.

BRIFAUT.

Paris, le 4 mars 1844.

(1) Inédite.

XXXV

(A une dame) (1).

Non, je ne pardonne pas à mes maudites douleurs d'être venues paralyser ma main lorsque je voulais vous répondre. En relisant vos nouvelles attestations d'amitié, je me sentais si fier et si heureux, que je me disais : mais qu'ai-je donc fait pour mériter tant d'affection de la part d'une femme douée de tant d'esprit? Oh, assurément, je suis né coîfé. Hélas, à peine avais-je parlé que le diable est venu me crier : Je te décoife. Et il l'a fait comme il l'a crié. J'ai passé ma journée dans l'état le plus ridicule, souffrant, geignant, étouffant, me jetant sur mon fauteuil pour respirer, me relevant pour ouvrir ma fenêtre et chercher de l'air, faisant tous les métiers des damnés, et les yeux vers votre ciel sans pouvoir sortir de mon enfer. C'est au milieu des cercles de feu, d'eau, etc., chantés par le Dante, que j'ai reçu Mme de Bellecroix, à qui je n'ai rien pu dire que des aye, aye, oh, là, là ; Mme de Ville dont la santé ne vaut pas mieux que la mienne et qui faisait avec moi assaut de lamentations ; la duchesse de Narbonne, heureuse de n'être

(1) Inédite ; communiquée par M. Noël Charavay.

plus sourde et qui m'a heureusement prouvé qu'elle n'était pas muette ; enfin Mme Récamier, toujours l'ange gardien, toujours la consolatrice des affligés, toujours elle-même. Ma nuit a été remplie de cauchemares. Je m'étais couché sur une colique néphrétique, je me trouve maintenant assis sur un rhumatisme. Vous voyez que mes trônes ne sont pas plus doux que le lit de Guatimozin et le gril de Saint Laurent. Malgré mes maux, mes haut-le-corps, mes grincements de dents, j'ai voulu causer avec vous un petit moment, parce que j'en ai la force, quoique je n'en aie pas le droit. Pour avoir ce droit-là, il faudrait faire des frais d'esprit, déployer de la grâce, montrer qu'on ne manque ni de finesse, ni de délicatesse, ni d'enjouement au milieu des plus grands maux. Il faudrait être comme vous ; c'est-à-dire posséder de grandes propriétés dans tous les domaines de l'intelligence, et par malheur je n'y ai pas un pouce de terre. Vous avez affaire à un pauvre, mais ce n'est pas à un pauvre honteux. Je ne doute de rien ; j'étale ma misère comme vous vos richesses. Et d'où me vient tant d'audace? De la connaissance de votre bonté. Que cette bonté vous engage à m'envoyer encore quelques-uns de ces aimables gages d'amitié qui ne vous coûtent rien et qui soutiennent ma vie. Mon cœur vous en saura tant de gré ! Il tient note de tout, mon cœur ; il a son *album* et son *nigrum*. Comptez sur sa reconnaissance. C'est

la monnaie de ceux qui n'en ont pas d'autre ; mais que vous importe la monnaie dont on vous paie, pourvu que vous soyez payée? Et vous le serez.

A vos pieds, belle marquise des Iles fortunées.

Toutes mes bénédictions se répandent sur vous et les vôtres.

Samedi, 19 octobre 1844.

XXXVI

(A Ballanche) (1).

Que d'actions de grâces ne vous dois-je pas, très cher et très obligeant confrère? Sans vous je n'aurais point de nouvelles de la patrie, et je ne saurais où en sont les êtres qui m'intéressent le plus, ceux par qui et pour qui je vis et j'aime à vivre. Vous me sauvez des tourmens de l'absence ! Comment ne pas vous remercier? Cette absence se prolonge plus que je ne pensais. Vous en dirai-je les causes? Il y en a de tristes, il y en a de gaies. Si je suis trop souffrant pour me remettre tout de suite en route, je suis trop bien traité ici pour ne pas désirer d'y prolonger mon séjour. Tout m'y rit, excepté la santé. Du reste, je mène la vie d'un bienheureux, supposé qu'on

(1) Inédite; communiquée par M. Noël Charavay.

soit bien heureux dans une chaudière de damné. Mais je ne sais comment cela se fait, ma charmante hôtesse a trouvé le moyen de me faire croire à toutes les joies du paradis au milieu de mes supplices d'enfer. Il faut, pour accueillir cette illusion, que l'âme ait bien de l'empire sur le corps. Je l'éprouve, j'en suis émerveillé et je jouis du prodige sans pouvoir encore le comprendre.

Que faites-vous cependant, vous et les vôtres? Où en est la colonie de l'Abbaye-aux-Bois? Vous m'avez parlé de tous ses fortunés habitans, mais pas un mot du duc de Noailles. J'espère que vous réparerez cet oubli. J'espère aussi qu'il n'aura pas fait de nouvelles lectures en l'absence du juge par excellence, dont les journaux m'annoncent la prochaine arrivée à Venise. On dit qu'il a merveilleusement supporté les fatigues du voyage. Dieu soit béni ! On dit aussi, mais non pas dans les journaux, qu'il doit assister à deux grands mariages.

Puisse-t-il porter bonheur aux époux ! Quant à moi, qui ne suis pas à la noce, je forme mille vœux pour ceux que le grand homme va couvrir de sa bénédiction. J'aime à voir la vertu et le malheur se placer sous l'égide du génie. C'est la plus belle et la plus sainte des alliances. A propos d'alliance, je divorce avec M. de Barante. Il m'a gâté le bon Louis XVI ; il lui ôte jusqu'à sa couronne de martyr, il en fait un jocrisse royal.

Quant à la Reine, ce n'est plus elle qui se montre sublime au 6 octobre ; c'est M. de La Fayette qui la sauve en faisant le galant. Les deux touchantes figures des victimes de la révolte deviennent deux caricatures sous le pinceau du nouveau peintre.

Je ne m'étonne pas si tout le monde en est mécontent, même la famille de Saint-Priest. Ne dites pas cela, mais c'est la vérité. Est-il possible qu'un homme de la portée de M. de Barante soit tellement déchu de lui-même? Quelle fatalité pèse donc sur les talens et sur les probités du siècle? Pourquoi sacrifie-t-on au besoin de je ne sais quelle popularité la gloire de son nom et les éloges de l'avenir? Aujourd'hui on ne fait plus que des enfans rachitiques ; ils ne vivront pas ; leurs auteurs ne veulent et n'obtiennent qu'une célébrité de passage. Pourquoi n'écrivez-vous plus, cher confrère? Nous aurions des ouvrages consciencieux, et jamais ils ne furent plus nécessaires à la pauvre France, qui n'a pour nourriture spirituelle que des poisons au lieu de la manne céleste. Soyons juste pourtant. M. Lenormand parle encore, écrit encore, et je me plains ! J'ai tort. Il suffit d'un Juste pour sauver Israël.

Adieu, très parfait ami. N'oubliez pas d'offrir mes tendres hommages à celle qui les mérite tous, que je porte sans cesse dans mon cœur, dont le nom est toujours sur mes lèvres, dont l'image est la première vers laquelle je me tourne quand je

demande du bonheur, de la consolation, ou seulement de la résignation dans mes maux. Distribuez à ceux que j'aime en commun avec vous les témoignages de ma fidèle affection, et prenez pour vous ce qu'il y a de meilleur dans les sentimens que je vous envoie en lingot pour les mettre en monnaie. Adieu vous dis. Quand pourrai-je vous dire bonjour?

M. Ampère est-il revenu?

Brifaut.

Château de Bonnelles, par Limours (Seine-et-Oise), le 13 juin 1845.

XXXVII

(A sa sœur) (1).

Mais quelle étrange nouvelle me donnez-vous là, ma chère sœur ! Vous, attaquée du spleen ! Vous si vive, si gaie, si animée ! Est-il possible? Comment cela vous est-il donc venu? Dois-je vous croire? En vérité, votre lettre dément votre déclaration : elle est toute spirituelle cette lettre ; elle ne contient rien de lugubre, excepté le mot inexplicable, auquel je ne voudrais pas attacher d'importance et qui me semble écrit pour m'effrayer beaucoup plus que pour me convaincre.

(1) Inédite.

Vous me parlez avec tant de raison et de grâce sur vous, sur vos affaires, sur votre vie intérieure, vous me paraissez si au-dessus des maux corporels qu'il y a là de quoi me rassurer au lieu de me mettre martel en tête. Je veux encore me persuader que vous m'avez écrit un mot pour un autre et qu'il n'existe chez vous qu'un de ces états transitoires qui n'affectent point le fonds de la santé. Laissez-moi cette opinion ; elle vaut mieux qu'une autre ; elle est peut-être plus vraie qu'une autre. Avec de l'imagination, et vous en avez, on s'exagère sa situation, on se donne des maladies qu'on n'a pas, on se rend incurable en supposant qu'on l'est. N'allez pas faire une telle maladresse. Prenez des bains, courez les champs, dégagez votre pensée de tout souci, regardez la vie en philosophe, j'entends en philosophe chrétienne ; dites-vous à propos de mille choses qui ne méritent pas qu'on s'en inquiète : que m'importe? Mangez peu, dormez bien, et vous verrez se dissiper ces nuages où vous croyez la tempête renfermée et vous vous retrouverez assise dans la vie comme autrefois, et vous rirez de vous-même autant qu'on peut rire à ses propres dépens. J'ai de temps en temps été saisi par un de ces accès d'humeur noire, mais je les ai secoués et me voilà. Je vous assure que me voilà tel que vous m'avez vu, non pas jouant encore avec l'existence, mais calme au milieu de mes maux, content de tout ou du moins m'ar-

rangeant de tout, demandant à Dieu de me laisser mon caractère après m'avoir ravi la santé, ne craignant ni la vie ni la mort, au-dessus de mes souffrances jusqu'à nouvel ordre et confiant dans mon avenir quel qu'il soit. Ah, que je voudrais vous envoyer ma recette ! Ecrivez-moi où vous en êtes, envoyez vos bulletins. Je tiens à les connaître, et j'espère y trouver bientôt des motifs de me consoler des alarmes involontaires que m'a causées celui-ci.

Toujours à vous et aux vôtres.

BRIFAUT.

Paris, le 1 juin 1846.

XXXVIII

(A Madame Récamier ?) (1)

Quel crime ai-je donc commis, madame, et pourquoi suis-je oublié si cruellement dans la patrie, dans cette patrie que j'adore toujours, malgré ses mépris? Savez-vous ce que c'est pour un pauvre exilé que de vivre sans nouvelles des êtres qui lui sont le plus chers? Savez-vous avec quelle tristesse on passe les heures, avec quelle inquiétude on les compte, comme on trouve le temps long, comme l'imagination brode en noir, comme on a faim et soif d'une ligne, d'un mot,

(1) Inédite.

d'une signature? Il y a de la vie et de la consolation dans le moindre petit papier qui renferme une écriture connue et aimée ; il y en a tant que je suis étonné qu'on me laisse languir faute de ce double aliment de mon pauvre cœur. Est-ce que M. Ballanche est malade? M. Ampère court-il les champs? N'avez-vous plus de secrétaires? Je ne sais que penser. Un autre demanderait si vous n'avez plus de bonté pour moi ; mais je ne veux pas aborder cette idée-là ; j'aime mieux croire à tout qu'à votre abandon. Je vous connais trop pour craindre que vous me retranchiez de la liste de vos pauvres. Si je n'avais plus à espérer vos charités, que deviendrais-je? Je suis encore ici pour huit jours ; j'y suis à mon corps défendant, quoique je m'y plaise beaucoup plus que je n'y plais sans doute. J'y goûte tous les plaisirs du cœur, de l'esprit, de la raison ; mais comme il en est un qui me manque absolument et que je ne puis absolument m'en passer, jugez du vide de mes journées, madame. Nous attendons pour le dîner M. Roy et Mme de Talhouet, qui partiront après avoir pris leur café sous les orangers en fleurs. Mon Dieu, que j'aurais envie de leur dire : emmenez-moi ! Hé bien, madame, je résiste à cette tentation. Est-ce beau? Ne mérité-je pas d'être canonisé pour cet acte d'héroïsme? Je me fais martyr moi-même, je suis mon propre bourreau ; jamais on n'a poussé plus loin l'esprit d'abnégation. Me tiendrez-vous compte de mon

sacrifice? Je n'en sais rien, je ne suis plus ce que vous pensez, ce que vous êtes. Je nage dans les ténèbres ; j'attends la lumière, et me viendra-t-elle? Quel besoin j'ai pourtant de ces nouvelles sans lesquelles je tombe dans le découragement ! hélas ! hélas ! qui m'apprendra donc où en sont vos yeux, quel *(sic)* est votre perspective, ce que vous espérez, ce que vous n'espérez pas? N'y aura-t-il donc aucune bonne âme qui consente à me tirer de mes anxiétés? Je n'ai pas la force de vous en écrire davantage. Je suis accablé sous le poids de la chaleur et de votre silence. J'ai à me plaindre du baromètre et de vous. Vous me tuez l'un et l'autre à frais communs. Ah! de grâce, une goutte d'eau dans mon désert, un flambeau dans ma nuit, et je suis sauvé.

A vos pieds, madame, avec tous les sentiments que vous me connaissez.

BRIFAUT.

Quoique toute la colonie m'ait oublié, je ne l'oublie pas. Jamais je ne ferai subir la peine du talion aux êtres que j'aime, eussé-je à leur reprocher des millions de torts. Suis-je bon chrétien?

Château de Bonnelles, par Limours (Seine-et-Oise), le dimanche 5 juillet 1846.

XXXIX

(A Monsieur, Monsieur Ozaneaux, homme de lettres, rue Sainte-Catherine-d'Enfer, n° 4) (1).

Monsieur,

Vous me désolez. Je suis pris ce matin. Une femme de mes amies arrive justement aujourd'hui à une heure dans une maison où elle m'a donné rendez-vous ; elle ne fait que traverser Paris et j'ai promis de me trouver à son passage. Le moyen de lui manquer de parole ! Sans cet engagement, monsieur, j'aurais été à vous avec un empressement d'égoïste ; car aller entendre un de vos ouvrages c'est courir au-devant d'un plaisir. Mettez-vous bien dans l'esprit, je vous en conjure, que la contrariété qui m'empêche d'assister à votre lecture me cause un vrai chagrin. Faut-il que ce soit un jour et une heure si malheureux pour moi qu'on ait pris? En tout autre moment, j'aurais été à vous, je vous le répète, monsieur ; et vous le croirez ou vous ne rendrez justice ni à votre mérite, ni à mon goût. Mon Dieu, que j'ai de regrets !

Pardonnez-moi, de grâce, et offrez-moi d'autres occasions de vous prouver avec quelle estime je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

Mardi matin (1849).

(1) Inédite; communiquée par M. Noël CHARAVAY.

XL

(A l'historien Lacretelle) (1).

Il est vrai, mon cher confrère, que je gagne beaucoup à votre commerce. Vous me métamorphosez, vous me rendez presque aimable comme vous. Quand je vous ai lu, je ne me reconnais plus du tout : il me semble que le génie de la grâce a soufflé sur moi, et je ne me trompe pas. Gardez-vous de m'abandonner à moi-même et surtout à ce monde-ci. A quelques exceptions près on y est devenu si brutal que j'éprouve tous les jours des démangeaisons terribles de rompre en visière à ces jeunes hommes, impolis à l'excès, à ces jeunes femmes qui les imitent ou les encouragent.

Dernièrement, je me suis permis une horreur, mais le moyen d'y tenir ? La scène se passait chez moi. On parlait du bon M. Droz, dont le caractère, le mérite et la vertu demandent tant d'égards et les obtiennent chez les gens sensés, c'est-à-dire chez fort peu de personnes. On parlait donc de lui, et voilà qu'une grande dame, se changeant en petite étourdie, se met à nous

(1) Publiée dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 octobre 1913.

débiter sur notre vénérable confrère une anecdote des plus choquantes.

« M. Droz, ah ! M. Droz, s'écrie-t-elle, vous ne savez pas la drôle d'aventure qui lui est arrivée à Genève. Ecoutez, écoutez ; rien de plus original. Il arrive dans la ville des pédants et des horlogers. Là, il s'établit dans un hôtel habité par Mme Sand. Enchanté d'un tel voisinage, notre bonhomme fait demander à la dame la permission de la saluer. Réponse favorable. Il est aux anges ; il court au rendez-vous indiqué. Que trouve-t-il? Une javotte au ton commun, au langage trivial, qui le fait asseoir d'un air délibéré, qui lui parle de la pluie et du beau temps, et dont toutes les réponses aux compliments du savant économiste sont marquées au coin de l'ignorance et de la sottise. Figurez-vous la stupéfaction de celui-ci. Mme Sand, cet écrivain-poète, ce génie humanitaire, ce penseur ou cette penseuse d'un ordre si élevé, descendant au langage d'une marchande de chansons ou d'une danseuse des boulevards ! Le vieux amateur restait confondu. Lui qui s'attendait à des éclairs et à des foudres, il ne recueille que cendre et que boue.

« M. Desmazures n'était pas plus déconcerté devant la fausse Agnès. Enfin, notre curieux eut le mot de l'énigme, quand il entendit une voix féminine qui sortait de l'antichambre en demandant avec de grands éclats de rire si la vieille

perruque avait quitté la ville. Quelle était cette voix? Celle de Mme Sand elle-même. Oui, de Mme Sand, qui venait de lui jouer un tour en faisant prendre sa place par sa femme de chambre, peu accoutumée à pindariser, de façon qu la coiffeuse de madame l'avait assez mal doublée. »

A ce scandaleux récit, on applaudit, on est en joie, on tombe sur le barbon mystifié. C'est alors que je prends la parole et que je tonne à la Bourdaloue, mais si fièrement, mais avec tant de véhémence, que je vois ma brillante causeuse déconcertée, rougir jusqu'au blanc des yeux, s'excuser avec embarras et se tourner elle-même vers les ricaneurs pour leur déclarer qu'elle était une étourdie, eux des évaporés, moi seul un homme raisonnable, et qu'elle se souviendrait assez de la mercuriale pour ne plus égayer le prochain aux dépens des sexagénaires. Moyennant cette confession publique je lui donnai l'absolution sans attendre qu'elle fût *in articulo mortis*, si bien qu'elle est allée en paix et je crois qu'elle ne péchera plus. Mais pour une repentie, que d'impénitentes ! Ah ! mon ami, c'en est fait de la bonne compagnie. Les dieux sont partis. Non, vous restez encore.

Que vous dirai-je de ce qui se passe ici maintenant? Nous sommes dans le prologue ; nous attendons la pièce. M. de Persigny, l'un des auteurs et l'un des acteurs, a rencontré il y a

quelques jours un personnage, muet comme moi, et il lui a crié de toute sa force : Ah ! ah ! vous ne voulez pas vous joindre à nous. Hé bien, nous sauterons, mais vous sauterez aussi.

Le beau dénouement ! On croit pourtant à une péripétie moins fâcheuse. Espérons. Dieu est Dieu, mais Persigny n'est pas son prophète.

M. Pasquier est venu me voir avant-hier. Nous avons beaucoup parlé de vous ; il vous regrette et moi aussi, mais il n'a pas, comme moi, la compensation de votre absence, vous ne lui écrivez pas. Nous allons être dans l'accouchement de deux immortels (1). Vous n'y serez pour rien ; je vous en félicite. Les douleurs de l'enfantement sont insupportables.

Adieu, très cher et très aimable. Parlez donc de moi à Mme de Lacretelle, que je me permets d'aimer comme si mon cœur n'avait pas d'autres choses à faire.

Mille tendres embrassements.

BRIFAUT.

Paris, le 4 novembre 1851 (2).

(1) Le 12 février suivant, l'Académie française nommait Alfred de Musset, pour remplacer Dupaty, et Berryer en remplacement de Saint-Priest.

(2) L'original de cette lettre fait partie du fonds de M. Noël CHARAVAY.

XLI

(Destinataire inconnu) (1).

J'ai lu, j'ai admiré, j'ai pleuré ; je bénis l'héroïne et je remercie l'historien.

BRIFAUT.

Paris, le 25 décembre 1851.

XLII

(Au comte de Calonne) (2).

Monsieur le Comte,

Je serais trop heureux de répondre à votre obligeant appel ; mais, en parcourant mes rapsodies, je vois que j'ai tant fait folie de ma plume qu'il n'est pas possible d'en publier les divagations sans attirer sur moi et sur vous l'excommunication majeure. C'est un malheur auquel je ne veux pas vous exposer ; aussi voilà pourquoi, bien à regret, *votre fille est muette.* Sans cela vous auriez de mes nouvelles peut-être plus qu'il ne vous plairait.

Veuillez agréer avec mes regrets l'hommage

(1) Inédite.
(2) Inédite.

des sentimens qui vous sont dus à tant de titres par le plus zélé de vos admirateurs et serviteurs,

Monsieur le Comte,

BRIFAUT.

Paris, le 13 août 1854.

A M. le comte de Calonne, rue d'Aumale, 26, Paris.

XLIII

(A Monsieur de Chazet) (1).

Paris, le 29 avril.

Malgré mes maux et ma faiblesse, je me suis traîné ou plutôt fait traîner à l'Institut, mais je n'ai pu avoir le moindre renseignement sur l'objet dont vous me parlez. On a lu un des numéros réservés, on a ensuite accordé à un livre nouveau de Mennechet le droit de concourir pour le prix Monthion, et voilà tout. J'étais anéanti, je suis parti avant la fin de la séance; j'ai toujours de la fièvre, de la toux, des expectorations épouvantables ; je ne dors pas, je suis hors d'état de voir, d'être vu et surtout d'aller dîner, moi qui n'ai accepté aucune invitation depuis un an. Je fais une seule exception pour l'hôtel d'Uzès, mais

(1) Les lettres qui vont suivre n'ont pu être datées, faute d'indices permettant de fixer la date où elles ont été écrites. Elles sont inédites, sauf indication contraire.

c'est tout près de moi, mais je suis là comme chez moi, et si j'y ai dîné hier, je ne m'en suis pas mieux trouvé. Aussi aujourd'hui, demain, jours et mois suivans je rentre et reste dans mon régime, il faut de l'ordre en tout : vivre d'abord et ensuite donner sa vie à ses amis. Quand je pourrai en être là, je répondrai bien vite à vos aimables propositions, dont je vous remercie ainsi que Mme de Chazet, qui est toujours la plus gracieuse des femmes comme vous êtes un des hommes les plus spirituels.

Mille bonjours.

BRIFAUT.

XLIV

(A Monsieur de Chazet).

Jeudi matin.

Enfin j'ai des nouvelles, mais quelles nouvelles ! Jugez-en. On a donné votre lettre, on a parlé en votre faveur ; on a insisté sur le mérite de vos anciens services, sur le charme de vos talents, sur l'embarras de votre position ; rien n'a été négligé pour exciter l'intérêt. La réponse a été toute favorable ; il paraît qu'on s'occupera d'embellir votre sort ; seulement comme l'argent manque et qu'on est aux expédiens, il ne faut pas vous attendre à voir affluer sur-le-champ

les eaux du Pactole dans votre prairie desséchée. Voilà ce que je suis chargé de vous dire et ce qu'on aurait bien pu vous apprendre plus tôt. J'aurais voulu mieux. Ce silence ne me disait rien *qui vaille*. Du courage, de la patience ! Hélas ! ce n'est pas cela qu'il vous faut, je le sais *bien*. Ah, ce qu'il vous faut, si je pouvais vous le donner ! Bonjour, bonjour.

Mille hommages à votre consolatrice. Sans elle que je vous plaindrais ! Avec elle, je vous envie.

XLV

(A Monsieur de Chazet).

Vous savez trop qu'il faut ajourner vos espérances et que M. de Chateaubriand n'a que des regrets à vous offrir. Je ne reviendrai pas sur ce triste sujet ; mais je veux vous parler de votre parente, Mme de Parseval, qui est venue me rappeler des promesses dont je lui dois l'exécution. Tout éclopé que je sois, je la servirai. Si je n'ai pas le pied ferme, j'ai le bras long et ce bras saisira bien trois membres de l'Institut. Dites-lui, je vous prie, que ce n'est pas à elle de faire la présentation de son journal ou de sa feuille. L'initiative n'appartient qu'à nous autres. Il faut, pour que l'Académie s'occupe d'un ouvrage,

la recommandation d'un académicien appuyé de deux autres confrères. Voilà la loi et les prophètes. Toute démarche inusitée n'aboutirait à rien. Je suis triste de votre mauvaise santé et de votre mauvaise fortune ; je le suis aussi de ma réclusion. Quand pourrez-vous sortir de votre situation et moi de la mienne? Dieu nous soit en aide ! Pour les hommes, je ne compte pas sur eux. N'y comptez guère non plus. Adieu. Il nous est trop prouvé que notre royaume n'est pas de ce monde.

BRIFAUT.

Hommage à votre ange.

Mme Récamier est bien affligée du mécompte qui vous arrive. Oh ! qui ne le serait pas?

Mercredi, 24 janvier.

XLVI

(A Madame de Pastoret).

Il est vrai, madame la Marquise, je possède le secret infaillible de changer les mauvais jours en bonnes journées, et ce secret c'est de les passer avec vous. Aussi comme je suis reconnaissant de votre invitation ! Comme je serai heureux de me trouver à cette réunion de famille dans laquelle vous avez la bonté de m'appeler ! J'ai

plus que jamais besoin d'entendre le langage de l'honneur et de respirer l'air de la vertu. C'est vous dire que j'ai plus que jamais besoin de me rapprocher de vous.

Mille et mille respectueux hommages, madame la Marquise.

BRIFAUT.

Lundi matin.

XLVII

(A Madame de Pastoret)

Vous êtes destinée, madame, à faire toujours du bien à mon cœur. Ah, que j'avais besoin de ces trois mots! J'étouffais. Quelles horribles nouvelles nous avaient apportées ces horribles gens! Enfin, enfin, j'en suis quitte pour la peur. Encore un cri de reconnaissance qui monte de mon âme vers la vôtre. Vous pensez bien que je ne répondrai pas à votre troisième question, madame. Vous oublier n'est possible à personne; et comment voudrais-je faire l'impossible? J'ai vu plusieurs fois ces jours-ci, madame, votre belle-fille qui m'a instruit de tout ce qui m'intéresse le plus au monde : votre santé. Sans cela serais-je resté muet? Mais je ne sais plus ce que je dis, ni où j'en suis, ni où j'en serai. Monsieur le duc de Bordeaux, monsieur le duc de Bordeaux, il est

sauvé, Dieu nous le garde. Que Dieu soit loué ! Figurez-vous, madame, qu'une femme de cette cour me disait de sang-froid : il boitera le reste de sa vie, ou bien il portera des béquilles. Ah, lui ai-je répondu, j'espère bien que ce seront celles de Sixte-Quint. Merci, merci, madame, on voit bien que vous êtes d'une autre cour. Ces êtres-là ne donnent que les bulletins de l'enfer : vous envoyez ceux du ciel.

A vos pieds avec un million d'actions de grâces, madame.

BRIFAUT.

Que n'ai-je ma voiture! Je serais bien vite auprès de vous.

12 août.

XLVIII

(A. M. de Pastoret).

Je ne remercie pas M. le comte de Pastoret de dire les choses les plus aimables et de les dire avec infiniment de grâce : c'est son habitude, c'est sa nature : je le défierais bien de faire autrement. Mais je le remercie de s'être donné la fatigue de lire ma dissertation philosophico-poétique, dans laquelle je n'ai fait qu'effleurer un admirable sujet, que des esprits supérieurs ont approfondi avant moi. Je sais que M. le marquis de Pastoret s'est exercé sur cette matière si grave et si importante.

Je meurs d'envie de connaître son ouvrage, qui doit être rempli d'idées fortes et de sentimens élevés. N'y aurait-il pas moyen de me procurer cette satisfaction? Je suis bien hardi de demander, mais ma reconnaissance sera bien grande si on m'accorde.

M. le comte de Pastoret veut-il bien agréer la nouvelle assurance des sentimens que je lui ai voués depuis longtems et avec laquelle je suis

Son très humble et très obéissant serviteur.

BRIFAUT.

XLIX

(A Monsieur le marquis de Pastoret).

Puisque M. le marquis de Pastoret me juge en état de grâce, et personne ne connaît mieux que lui cet état-là, j'irai à une heure recevoir de sa main tous les sacremens. Ce sera un des beaux momens de ma vie que celui où je verrai le signe de l'honneur attaché sur ma poitrine par un homme dont la vie est aussi honorable que son caractère est généreux. Je n'oublierai jamais, en regardant cette décoration, que je la dois à M. le marquis de Pastoret, et ce souvenir en doublera le prix à mes yeux.

Je ne puis assez l'assurer de ma reconnaissance, de mon dévouement, de tous mes sentimens, qui le toucheront je l'espère, quoiqu'ils soient bien faiblement exprimés ; mais que ne comprend pas une âme comme la sienne?

Mille très humbles respects.

BRIFAUT.

Mardi matin.

L

(A Monsieur le comte Amédée de Pastoret).

Vos vers sont d'un poète et d'un penseur. Ils sont aussi d'un amant. Vous avez pris tous les tons, exprimé tous les sentimens, célébré toutes les gloires. Rien n'est si varié que vos sujets, et votre stile monte et descend comme eux. Vous m'avez fait penser, rêver, sentir. Je ne vous en dirai pas davantage. Je ne connais pas de plus grand éloge. Beaucoup de vos vers sont déjà dans ma mémoire ; il y a longtemps que leur auteur est dans mon cœur.

Mille remerciements de mon plaisir.

BRIFAUT.

LI

(A Monsieur de Pastoret).

Monsieur le Marquis,

C'est vous qui avez sollicité la grâce, c est à vous qu'il appartient de me décorer de l'ordre que je ne porterais pas sans vous. Le ministre, en m'envoyant mon brevet, m'annonce que je dois indiquer au grand Chancelier de la Légion d'honneur la personne par qui j'ai le désir d'être reçu. Pouvais-je nommer un autre que vous? Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, d'avoir prononcé votre nom. Il me semble que ma reconnaissance et ma vanité étaient d'accord pour le choisir. J'aurais dû attendre votre autorisation, mais je vous connais. Je sais que vous ne commencez jamais les bonnes œuvres pour les laisser imparfaites.

Agréez, monsieur le Marquis, l'expression des sentiments tendres et respectueux avec lesquels je suis *per sæcula*

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Brifaut.

Paris.

LII

(A Madame
Madame la vicomtesse de Ruolz).

Et pour quelle raison, je vous prie, avez-vous peur du bûcher pour vos billets? Vous savez bien qu'on ne brûle que les infidèles ou les sots, et on ne reprochera jamais à vos épîtres d'être cela ; on ne leur reprochera que d'être rares. Je voudrais les voir se multiplier dans le joli serre-papier que vous m'envoyez, il deviendrait plus joli encore. M'entendez-vous?

Mille grâces et mille hommages de l'homme qui vous est le plus attaché et qui sait le mieux pourquoi.

BRIFAUT.

Jeudi matin, 1er janvier.

LIII

(Destinataire inconnu).

J'ai couru après vous, monsieur, mais inutilement. J'espérais vous voir et parvenir par votre moyen jusqu'à M. de Senonnes : j'ai été trompé dans tous mes vœux, ce qui est bien dur pour un homme tout occupé du soin de recon-

naître la bienveillance qu'on lui témoigne. Vous étiez sorti, de même que M. le vicomte de Senonnes. Je vous laisse à juger de mes regrets. Recevez-en l'expression, monsieur, et veuillez, avec votre complaisance accoutumée, remettre aux mains de votre aimable chef le billet ci-joint. J'abuse de vous, mais aussi je vous suis bien attaché. Croyez-le, et gardez-moi toujours votre amitié si vous tenez à mon bonheur.

Mille très humbles civilités.

BRIFAUT.

LIV

(A Monsieur le marquis de Châteaugiron, rue de Castiglione, nº 4 ou 6).

Eh mais, pourquoi non? Je n'ai refusé de ma vie une aussi galante partie, et je vous assure que la tentation ne m'en prend pas aujourd'hui. Je suis au désespoir des courses inutiles que vous avez faites pour me trouver. Je suis devenu le Juif errant, mais vous me fixerez. Personne ne sait mieux ce secret que vous.

Mille et mille amitiés.

BRIFAUT.

Samedi matin.

LV

(A Madame Narischkine).

Vous voudrez bien, madame, pardonner à un ignorant, qui sait du moins ce que sait tout le monde : c'est que, sous tous les titres, vous êtes fort aimable, fort digne d'estime et d'intérêt. Voilà ce qu'il peut vous dire et ce qu'on vous dira partout. Je vous dois, madame, d'excellentes nouvelles, dont je vous remercie de mon mieux. J'irai très certainement demain déposer mes hommages aux pieds de la charmante convalescente, mais j'arriverai un peu tard, ayant promis une partie de ma soirée à Mme la duchesse de Laval. Il n'est pas si facile qu'on le croit de concilier la Savoie et la Russie ; mais avec de la bonne volonté, de quoi ne vient-on pas à bout? Et la bonne volonté ne me manque pas, non plus que tous les sentimens respectueux que je dois à Mme Nariskin, et dont je lui offre le nouvel hommage. Voilà bien des hommages. Il est vrai qu'ici le trop n'est pas encore assez.

Mille et mille compliments, madame.

BRIFAUT.

Mardi.

LVI

(A Monsieur, Monsieur Chéron, à Auvers, par Pontoise).

Vous voilà bien heureux, monsieur, et je comprends votre joie. Rien n'est si joli qu'une petite fille qui débute par apporter dans la famille la grâce et la gentillesse. Je suis persuadé que tout le monde va raffoler de celle-ci. Elle ne pourra manquer d'être charmante avec trois modèles comme ceux qu'elle a sous les yeux. Ensuite, il vous viendra un fils qui mettra le comble à votre félicité. Voilà une progression toute naturelle et que le sort a bien fait de suivre. Quoique je ne sois ni époux ni père, j'ai pourtant assez de cœur pour sentir ce qu'il y a de doux dans votre situation. Je n'ai point l'égoïsme du vieux célibataire, dont je grossis tristement la secte. Faites agréer, je vous prie, tous mes complimens à l'aimable colonie qui vous entoure. J'ai reconnu l'écriture de madame votre mère sur la suscription du billet de part, et j'ai dit : Elle ne manque à rien, et rien ne lui manque, encore moins mon cœur et mes hommages que tout le reste.

Ai-je besoin de vous rappeler mes sentimens, monsieur? Non vraiment. Ce sont pour

vous de vieilles connaissances, je devrais dire de vieux amis.

A vous, à vous et partout et toujours.

BRIFAUT.

Vendredi, 23 mars.

LVII (1)

J'étais hier à l'espérance, je suis ce matin au regret. De violentes douleurs d'estomach, causées par cet affreux dégel, ne me permettent pas d'aller dîner avec M. le comte Roy et Mme la marquise de Talhouet : elles ne me permettent rien, et j'attendais tout. Adieu le plaisir, la souffrance est venue : mais du moins la reconnaissance reste, et j'offre la mienne aux très aimables hôtes dont je ne puis être le convive heureux et dont je serai toujours le dévoué serviteur.

BRIFAUT.

Lundi matin.

(1) Les destinataires de cette lettre. et des quatre qui lui font suite, nous sont inconnus.

LVIII

Permettez, mon cher confrère, que je vous recommande le jeune Loys Bruyère, qui doit bientôt passer devant vous pour subir son examen. Il est intelligent, instruit, mais timide au dernier point. Grâce à cette bienveillance encourageante que vous montrez en toute occasion et qui est devenue proverbiale, j'espère qu'il se tirera d'affaire et que ses heureuses dispositions ne seront point étouffées par la peur.

Mes cruelles souffrances m'empêchent d'aller vous voir et c'est une douleur de plus.

Tout à vous *per sæcula.*

BRIFAUT.

Paris, le 28 décembre.

LIX

Ne m'en crois pas : Tiens, lis. Voyez, madame, si ce plan peut vous convenir. Je serais enchanté de vous avoir fait un escalier de bois pour mener à un château de marbre que vous ne manquerez pas de construire. Ayez seulement plus de confiance en vos forces, ne vous découragez pas. Quand le dégoût vous prendra, restez quelque tems sans rien faire. Attendez le moment de

l'inspiration qui ne tardera pas à venir, votre esprit m'en répond. Je serai bien fier de vous avoir décidée à entrer dans une carrière où vous marcherez en triomphe. Soyez persuadée que parmi vos amis, il y en a peu qui pensent à votre sort avec plus d'intérêt et qui désirent plus vivement de le voir aussi brillant que vous êtes aimable. Voilà, madame, une profession de foi dont vous ne suspecterez pas la sincérité. Je pars demain : je me flate *(sic)* d'obtenir quelquefois des marques de votre souvenir qui me seront bien précieuses. Vos lettres sont si séduisantes! Adieu, madame : vous savez quelle horreur j'ai pour les adieux, mais vous m'avez promis de m'écrire.

Mille respects.

BRIFAUT.

LX

Voilà un billet qui devrait me charmer et qui me désole. Il arrive au moment où je viens de m'engager avec le prince Paul de Wurtemberg, ce qui me met dans la triste nécessité de répondre à mesdames W... par un vilain mot, auquel elles ne sont pas habituées. Qu'elles me pardonnent ! je suis puni comme un coupable et pourtant je ne suis qu'un malheureux. — J'espère bien ne pas l'être toujours, et aller reprendre mes

plaisirs ajournés, en leur portant mes hommages et mes regrets.

Brifaut (1).

LXI

Je n'ai pu vous répondre hier. On m'assaillait de toutes parts ; visites sur visites : c'était à ne pas respirer. Il m'a fallu fuir ma grande ruche, pour échaper (*sic*) aux frelons, et une fois sorti je ne rentre qu'à l'heure où je mange mon miel. Je ne l'ai pourtant pas mangé chez moi, mais chez la voisine fourmi, où j'ai trouvé des Circourt, des Flavigny, des Melun, etc. Le soir à la Chaussée d'Antin, chez le pluvier doré M. Roy. Cependant, il fallait vous écrire, il le fallait sous peine d'être et de passer pour un ingrat. Voilà que je n'écris pas français. Allons toujours : une phrase incorrecte est bagatelle depuis que la grammaire est traitée comme la charte : on les viole toutes deux et personne ne réclame. Puisqu'on ne réclame pas, je continue en vous disant que la soirée d'avant-hier m'a ravi, que je me suis cru dans un bois, mais dans un bois habité par des rossignols, que ma nuit a été délicieuse presque autant que ma soirée et qu'il n'y a pas un être plus sensible que moi au plaisir de l'harmonie. Dans ma jeunesse la musique de Grétry m'a

(1) Publié dans l'*Intermédiaire*, n° du 25 mars 1870, col. 192.

guéri des plus horribles crampes d'estomach qui puissent torturer un mortel. Dans ma vieillesse, il me vient une mademoiselle Veyrat pour me faire oublier mes trois vautours qui me rongent à frais communs. Ne suis-je pas l'obligé de la musique? Et quelle musique que celle où elle chante, où notre jeune Allemand joue du piano, où M. Trois Etoiles joue du violon ! J'étais aux anges et j'y suis encore. A propos d'anges, je suis aux pieds des vôtres. J'ai vu Mme d'Agoult, je ne lui ai parlé que d'elle et elle n'a point eu l'envie de me dire : changeons de sujet de conversation. Son livre est admirable de stile ; plein de choses sublimes, d'autres impraticables, mais tout brille, éblouit, enchante : c'est un kaléïdoscope religieux, moral, politique. J'ai encore les yeux malades à force d'en avoir observé les mouvements prestigieux. Quelle femme étonnante ! Puisse-t-elle regagner par son génie ce qu'elle a perdu par ses faiblesses ! Elle a perdu la palme conjugale, mais il lui reste la couronne poétique. Je dis poétique, car il y a plus de poésie que d'autre chose dans son livre. A qui la faute? Au genre humain qui relègue parmi les chimères tout ce qui est grand, noble, élevé. Mon Dieu, comme je bavarde ! Je ressemble à caquet bon bec, la poule à ma tante, et je parle d'une aiglone ! Taisons-nous. Je me tais. Adieu.

Mardi matin (1).

(1) Communiquée par M. Noël CHARAVAY.

LXII

(A Monsieur Jules de Rességuier) (1).

Je n'ai jamais été, monsieur, si charmé et si désolé qu'en recevant votre billet aimable comme vos vers et séduisant comme votre caractère.

La bonté que vous avez de penser à moi pour me faire partager le plaisir de vos auditeurs me pénètre de reconnaissance ; mais l'impossibilité où je me trouve d'en profiter fait mon désespoir. Je dîne demain chez la princesse Charlotte de Rohan où la soirée est toute arrangée. Il n'y a pas moyen de me dégager et je ne sais plus que devenir. Crillon se serait pendu pour une victoire manquée. Je me pendrais bien plus volontiers pour un plaisir perdu, s'il devait l'être tout à fait ; mais je ne le crois que différé. Il n'y a personne qui ne veuille vous entendre, monsieur. Vous allez être accablé de demandes de lecture ; vous serez obligé d'y accéder ; alors, comme vous êtes charmant, vous m'écrirez un mot.

J'irai, je me glisserai dans la première réunion où vous paraîtrez, votre pièce à la main. Je serai heureux, dédommagé, reconnaissant et j'oublierai presque mon cruel désappointement d'aujourd'hui.

(1) P. Lafond, *L'aube romantique*, 125-126.

Mettez-moi, je vous prie, monsieur, sur la liste de vos auditeurs très prochains, il y a longtemps que je me suis placé moi-même sur celle de vos admirateurs.

BRIFAUT.

LXIII

(Destinataire inconnue) (1).

Taisez-vous, taisez-vous, charmante Tentatrice. Je n'ai pas la sagesse d'Ulysse et vous avez plus d'éloquence que Circé. Je ne veux pas vous écouter de peur de me perdre. Vous ignorez votre empire, mais je le connais ; je dois m'y soustraire, je dois fuir le danger. Une partie de plaisir comme celle que vous me proposez serait ma mort. Il est vrai que cette mort-là serait délicieuse. N'importe. Mieux vaut mal vivre que bien mourir : voilà ma maxime. Ne revenez point à la charge. Je suis trop faible et vous êtes trop séduisante pour que je ne succombe pas à votre seconde sommation. C'est vous que je prie de me garder de vous et qui plus est de moi-même. J'irai vous voir, assurément, mais le matin. Point de concert, point de veille. Onze heures ! Y pensez-vous? Je suis fini à dix.

Tendre hommage.

Jeudi 11 décembre.

(1) Communiquée par M. Noël CHARAVAY.

LXIV

(Au chancelier de l'Académie française).

Monsieur et cher Confrère,

Je ne veux pas manquer à un devoir sacré pour moi. Hier je vous attendais à l'Institut pour vous porter des remerciements, mais vous êtes sorti avant l'heure du départ, et quand j'ai voulu aller à vous, je ne vous ai plus trouvé. Souffrez que j'acquitte ma dette autant que je puis l'acquitter. Jamais directeur de l'Académie n'eut un chancelier plus aimable, plus gracieux, plus spirituel ; et pour vous louer comme vous le méritez, je ne trouve rien de mieux que de *vous prier de vous dire le reste.*

Croyez que je suis à vous pour la vie avec un dévouement sans borne.

Le moins digne de vos confrères, mais le plus dévoué.

BRIFAUT.

Paris, le 2 avril (1).

(1) Communiquée par M. Noël Charavay.

LXV

(Destinataire inconnu) (1).

Au château de Champlâtreux. Vendredi matin.

Quitter Paris sans vous écrire, et s'arranger de manière à perdre votre trace pour six mois, non, non, cela n'est pas possible, mon cher Gustave. Il faut que je vous retrouve, au moins de tems en tems, ou bien que je m'attriste. Vous avez été si aimable et si complaisant pour moi dans la dernière journée passée entre nous, que, malgré l'inhumanité d'un certain refus, votre cœur a laissé le mien rempli de reconnaissance. J'ai du plaisir à vous le dire. Je suis bien touché réellement de vos soins pour moi. J'aurais voulu faire avec vous le pèlerinage au tombeau de ce Jean-Jacques Rousseau que je n'aime point parce qu'il a médit du genre humain que j'aime, mais qui m'aurait réconcilié avec lui s'il avait été un sauvage comme vous.

A propos de votre sauvagerie, me permettez-vous de vous dire un rien? Vous n'avez pas de cela, mon cher Gustave, mais vous avez de l'ennui. Je crois que vous vous êtes jeté de bonne heure sur la vie comme sur quelque chose de solide ; et, ne trouvant que des illusions où vous espériez trouver des réalités, n'éprouvant que du

(1) Inédite.

dégoût à la place des plaisirs dont votre imagination se flattait, vous en êtes déjà au découragement. A votre âge, on passe vite d'un sentiment extrême à un sentiment extrême. Ce qui nous a paru ravissant hier, nous devient odieux aujourd'hui. Plus on a d'esprit, plus on sait penser, comme vous, et plus on tourne ses facultés contre soi-même. Le bonheur n'était pas où nous l'avons cherché ; donc le bonheur n'existe pas. Après cette belle conclusion, il n'y faut plus songer, il faut tromper son ennui, se fuir, s'échaper *(sic)* à travers les voyages, les lectures, les occupations les plus étrangères à notre cœur. Voilà ce que vous voulez faire. Je vous devine. Ah, mon cher, permettez-moi ce mot, que vous manque-t-il pour rentrer dans le vrai — pour n'être pas à plaindre? Un malheur, un véritable malheur. Je vous le souhaite. Il y a là-dedans la raison de l'homme tout entière. J'ai passé par l'état où vous êtes ; j'éprouve ce que vous éprouvez, pour moi la jeunesse n'avait plus d'enchantemens, ni la vie de prestiges, ni le monde de charmes. Je me défiais des vertus, je ne croyais plus au bonheur. J'allais jusqu'à oser calomnier l'amitié qui trouve du moins grâce à vos yeux. Les malheurs sont venus ; je suis rentré dans la sphère du positif, et mon esprit forcé à une activité qui lui était devenue étrangère, s'est replié vers la raison dont il a reçu des leçons utiles et à laquelle il doit de voir les choses comme elles

sont, c'est-à-dire mélangées de bien et de mal. Je me suis arrangé de l'existence, parce qu'en l'approfondissant j'y ai découvert tout ce qu'il faut à l'homme non pour être heureux, mais pour être raisonnable. L'étude de mes semblables m'a procuré une philosophie tolérante qui s'est portée sur moi-même. Je demandais la perfection dans mes rêves de supériorité ; mes prétentions superbes se sont abaissées et quand je n'ai plus voulu être qu'un bon homme, je suis devenu un bon homme. La destinée dont j'exige peu, m'accorde plus que je n'attends d'elle. J'aime, je suis aimé ; j'ai des goûts qui me rendent le temps agréable ; je cultive les arts et ils charment ma vie. J'étais né avec un caractère impérieux que le malheur a rendu complaisant ; tel qu'il est maintenant il me procure toutes les jouissances qu'on doit au commerce de ses semblables quand on les trouve favorablement disposés et qu'on obtient d'eux plus qu'on n'avait le droit d'attendre.

N'allez pas croire au moins que je me propose à vous pour modèle ; je ne suis pas si impertinent ni si fat. Je veux seulement vous rendre le courage et l'espérance en vous contant ce que j'ai été et ce que je suis. Vous, qui avez en vous-même tant de ressources ; vous qui valez infiniment mieux que moi, jusqu'où n'irez-vous pas si vous reprenez courage, si vous résistez à vos dégoûts, si vous vous reprenez à la vie au lieu de

la dédaigner et de la repousser, comme vous le faites? Vous avez une belle carrière à parcourir. Vous êtes né aimable, spirituel ; vous possédez des connaissances et des goûts. Si vous laissiez périr tout cela, vous seriez bien coupable envers vous, et vous auriez manqué à votre destinée. Pardon de vous entretenir si longuement et si maussadement. Voilà que je suis obligé de prendre une seconde feuille ; j'en reste tout étonné. Mais vous ne comprenez pas à quel point votre sort m'intéresse. Je vous désire du bonheur, du plaisir, de la gloire ; je vous désire tout ; mais je frémis de vous voir errer dans le vague de l'existence comme un voyageur dans le désert. Il prend les sables arides et le ciel brûlant pour l'univers, et il se trompe. Vous vous trompez aussi quand vous ne voyez dans la vie que ce que vous y avez vu jusqu'à présent. Allez, continuez, sortez du désert et vous trouverez des sources d'eaux vives, des fruits, des fleurs, un ciel bienfaisant et des ombrages frais. Vous me direz que je fais de la poésie : non, je fais de la vérité. Croyez-en un barbon qui vous aime et qui voit à regret la tristesse s'emparer de vous. Hélas ! je prêche contre votre ennui. Ne l'aurais-je pas augmenté? Bonjour, bonjour ; écrivez-moi, aimez-moi, et comptez sur l'amitié d'un homme qui a su vous distinguer non seulement dans la foule, mais même parmi les élus.

BRIFAUT.

LXVI (1)

Je suis trop heureux, mon cher ami : il faudrait mourir à présent. J'ai passé par les plus vives émotions d'inquiétude et de plaisir qu'un homme puisse éprouver, je ne retrouverai plus ces sensations-là (2). Je vous avouerai pourtant qu'il m'est assez doux de vivre, surtout quand je pense au mois prochain. C'est dans ce mois que nous nous reverrons, mon cher Frantin ; c'est alors que je vous conterai en détail tout ce que je donne en gros à M. Volfius. Vous verrez que cet abominable péché de la vanité n'est pas le mien et que j'ai échappé à la tentation même dans la plus inévitable occasion de le commettre. Je n'ai été réellement que transporté de joie d'être délivré d'une montagne et de sentir la bienveillance universelle qui m'avait adopté d'avance. Je ne me dissimule pas qu'elle est pour beaucoup dans mon succès. On m'aime, on était disposé à m'applaudir ; mais que ce triomphe a été complet ! Il y avait des moments où l'on voyait partir toutes les mains. C'est ce qu'on m'a

(1) Les lettres qui vont suivre (de la LVIe à la LXXXVIIIe inclus) ont été recueillies par M. G. Bourée, en 1885, dans un opuscule, tiré à petit nombre, et publié chez Darantière, imprimeur à Dijon. Elles sont, toutes, adressées à un ami de Brifaut, J.-M. Frantin.

(2) L'auteur fait allusion à la représentation, au Théâtre-Français, de sa tragédie de *Ninus II*, jouée, pour la première ois, le 19 avril 1813.

dit, car, pour moi, je ne voyais rien. A chaque acte, j'avais des raisons pour être rassuré, et je l'étais, mais cela ne me soulageait pas. Quel moment ! Non, je ne pouvais comprendre que la fortune pût changer si brusquement et si glorieusement pour moi : j'en suis encore à me demander si ce n'est pas une illusion. Je me confie en tremblant à ma nouvelle destinée ; il me semble qu'il y a quelque revers de médaille qui va tout me gâter. Mon cher Frantin, ce qui m'a le plus flatté dans mon succès, c'est la conviction d'être aimé. On s'embrassait dans les loges, on se félicitait de cet événement comme s'il eût été un bonheur général. Enfin, rien n'a manqué à ma jouissance que M. Volfius et le trio (1).

Je suis excédé de visites, de compliments : j'ai peur de mourir, comme Vert-Vert, sur un tas de dragées. Je suis changé à faire peur. Faites une neuvaine pour moi. Je vous embrasse, mes amis, je vous embrasse. Ah ! que je suis heureux ! Ah ! que vous devez l'être !

BRIFAUT.

LXVII

Je ne sais où vous en êtes maintenant, mon cher Frantin. J'ignore si cette lettre vous parviendra ; mais si vous la recevez, je vous en prie,

(1) Nault, Frantin et Riambourg.

mon ami, exécutez tout ce qu'elle contient de demandes. Voyez M. Volfius (1), quittez-le le moins que vous pourrez. Donnez-lui du courage. Inspirez-lui de la résignation. L'état de crise dans lequel vous êtes sans doute à présent doit cruellement vous tourmenter tous ; mais c'est lui plus qu'un autre qui doit en être inquiété. Je connais son caractère. Je le vois d'ici se figurer tous les malheurs. Il faut pour lui remettre l'esprit quelque homme sensé qui ne lui dissimule rien, qui n'exagère rien : je m'en rapporte à vous. Je vous le confie ainsi qu'à Nault. C'est un service inappréciable que vous me rendrez l'un et l'autre. Songez que je vous rends responsables de sa vie, et que la mienne serait empoisonnée si quelque malheur lui arrivait. Ah ! que je suis troublé ! Que d'amertume j'ai dans le cœur ! Mon ami, voilà donc ces jouissances que me promettaient mes succès ! Le moyen d'y songer maintenant ! Je ne suis occupé que de vous ; je ne vois que vous ; je suis au milieu de ma pauvre ville, je pleure sur elle, et pourtant je me persuade qu'elle sera ménagée. Mais comment empêcher mon imagination de voyager à travers les idées les plus sinistres? Mon cher ami, si les lettres ne sont pas interceptées, tâchez de me mettre au courant. Je ne dors pas, je m'agite,

(1) Evêque constitutionnel de Dijon, qui, après la mort de l'abbé Rousselot, le premier précepteur de Brifaut, l'avait recueilli, instruit et élevé.

je cours, je ne puis tenir en place. Où en êtes-vous? Quel changement ! Et voilà ce que nous valent nos conquêtes. Ah ! que la gloire appuyée sur des baïonnettes est une pauvre gloire.

Adieu, mon ami, si vous m'écrivez, donnez-moi des nouvelles de tout le monde. Je m'intéresse au dernier des marmitons de Dijon. Adieu. Quand nous reverrons-nous? Ah ! quel temps ! quel temps !

Brifaut.

Le 2 janvier.

LXVIII

Quel heureux changement, mon cher ami ! Que vous devez être satisfait ! Il nous en coûte cher, à la vérité, pour être délivrés ; mais enfin nous le sommes. Nous allons fermer nos plaies et il ne se trouvera plus de bourreau pour nous en faire d'autres. Si vous aviez vu Paris ces jours derniers, c'était une ivresse, un délire universels. On s'arrêtiat dans les rues, on s'embrassait, on se félicitait. Quel beau caractère déploie cet Alexandre si supérieur en gloire à l'autre Alexandre, auquel le nom de Grand ne restera plus ! Quelle magnanimité dans ses vues ! Quelle bonté dans sa conduite ! Il y a dans la vertu un si grand charme qu'elle force même les louanges d'un ennemi. J'ai vu tous les Polonais vaincus par tant de grandeur d'âme : j'ai vu la princesse

Jablonwska me répéter, les larmes de l'admiration dans les yeux, ces mots que lui adressait le prince Constantin : « *Avouez que mon frère est un bien grand et un bien bon Empereur.* » Elle en convenait avec transport, et nous ferons tous avec elle un *chorus*.

Je ne vous en dis pas plus : je ne peux tenir en place. Bonjour à Nault et à Riambourg.

Brifaut.

LXIX

Que devenez-vous donc, mon cher Frantin? Est-ce que vous m'oubliez? Est-ce que vous m'avez pris en haine comme si j'étais un Autrichien ou un jacobin? Je ne suis rien de tout cela, je suis un bon Français, bien dolent, bien malheureux des malheurs de son pays, et dont l'âme est sans doute modelée sur la vôtre. Qui nous empêche donc de nous communiquer nos chagrins et de nous dire de temps en temps pour nous fortifier : *Io amo?* Ne connaissez-vous plus, mon cher ami d'enfance, la valeur de ce simple petit mot? Pour moi il me fait toujours battre le cœur. Voyez où j'en suis : je ne sais plus où vous prendre ; je ne connais plus aucune de vos occupations. Croyez-vous que je m'arrange de n'avoir rien de commun avec vous? Je voudrais, au contraire,

être au courant de vos habitudes, vous trouver dans votre chambre aux heures où vous y êtes, vous suivre dans vos promenades, entrer avec vous chez Mme de la Marche et chez nos autres amis. Je ne parle pas des lieux plus secrets où je vous laisserais à la porte, mais je vous y reprendrais, « passé les choses du mystère », comme dit M. de Chateaubriand. Ayez donc pitié de moi : mettez votre ami au fait. Ne vous inquiétez pas s'il tarde à vous répondre. Figurez-vous qu'il souffre ; qu'une lettre le fatigue ; qu'une visite lui est insupportable. Imaginez tout enfin, excepté que son attachement pour vous s'est affaibli, et qu'il ne se soucie plus de votre entretien.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette fois-ci. J'ai des millions de choses à vous dire ; mais j'ai déjà écrit des montagnes de lettres ce matin. Je suis tué. Je veux me conserver, tout tué que je suis. Parlez, parlez-moi donc et longuement, je vous en prie. Payez-moi le temps perdu avec intérêts. Je suis usurier.

BRIFAUT.

Dimanche, 8 octobre 1815.

LXX

Mon cher Frantin, vous m'avez fait damner, avec vos malheureux livres que tout le monde cherche et que personne ne trouve. J'étais si en

colère de l'inutilité de mes perquisitions, que je me suis dit dans un de mes accès : Je l'en punirai ; et pour cela j'ai fait une ode que je vous envoie, que vous lirez et puis je ne vous en voudrai plus : je serai assez vengé.

Il me semble, mon ami, que nous sommes deux grands paresseux. Quoi, une lettre dans un an ! Qui nous croirait amis sur de pareilles preuves? Nous faisons si bien que ni vous ni moi ne sommes au courant de nos affaires réciproques. Si je n'avais vu Mme Delamarche qui m'a dit que vous étiez au monde, j'aurais pu prendre votre silence pour une chose sinistre et votre dernière lettre pour votre billet d'enterrement. Vous ne concevez pas, mon très cher Frantin, comme je brûle du désir de me retrouver avec vous et nos amis communs, ne fût-ce qu'un petit mois, seulement pour me retremper, pour savoir si l'on m'aime encore, si l'absence n'a pas fait son vilain rôle. Eh ! mon Dieu, que d'horribles soupçons elle fait naître cette cruelle absence. Je tombais l'autre jour sur des lettres de ce pauvre Vaudrémont l'aîné que nous ne verrons plus. Elles m'ont déchiré le cœur. C'est celui-là qui est absent, mais du moins on le regrette. Et qui le méritait mieux que lui? Quelle perte ! et comment la réparer? Ne pesons pas sur cette idée. Elle s'enfonce trop dans le cœur. Mon ami, votre santé est meilleure, à ce qu'on dit. Mitonnez-la, ne rougissez pas de vous occuper

de votre guenille. La mienne est bien flasque et bien en loques, mais il est écrit dessus : *Franlin a bien des droits sur ce que je cache sous mon enveloppe.* Ayez un peu de foi, mon cher ami, et vous croirez à ces paroles.

Brifaut.

LXXI

Vous souvenez-vous, mon cher Frantin, du temps où je vous reprochais votre humeur d'ours? Vous aviez tort alors en apparence : aujourd'hui je vous absous ; car que peut-on faire de mieux que d'être ours au milieu des tigres? Je suis en outre fort disposé à vous imiter et à m'envelopper, s'il se peut, dans la même peau que vous. Ce sera vous donner entièrement gain de cause ; mais si vous gagnez votre procès, mon pays perd le sien. Je vous l'avouerai, mon cher ami : j'ai cru comme un benêt que la destruction d'un pouvoir tyrannique, l'établissement d'un système de gouvernement appuyé sur les lois et protégé par les vertus d'un souverain en cheveux blancs, auraient l'assentiment de l'universalité des Français ; j'ai cru que le retour de l'homme qui nous avait opprimés pendant quinze ans serait marqué par un grand acte de justice nationale ; j'ai cru que le rappel du père de famille, après la seconde catastrophe de l'ennemi du genre humain, qui

n'a pas été puni par nous à notre honte éternelle, j'ai cru que cet appel serait le cri de tous les cœurs, sortirait à la fois de toutes les bouches. Je me suis trompé. Je n'ai plus d'estime pour ma nation ; je perds les espérances que j'avais conçues d'un avenir de régénération. Je ne vois plus qu'un peuple divisé, dont la moitié est féroce et l'autre timide. Je ne vois plus que des scélérats déterminés au crime et des justes qui craignent d'être martyrs et ne deviendront jamais *militants*. Je ne vois plus que de l'égoïsme, de l'irréligion, de la haine pour les institutions sages, du mépris pour la vieillesse, de l'indifférence pour la patrie, une fureur d'intérêt personnel et un dévouement aveugle à sa propre cause qui annoncent la dissolution de l'état social, ou bien de la faiblesse, de l'irrésolution, de petits entêtements, des préjugés, un attachement à son bien-aise particulier qui prouvent la décadence d'un Etat. Rome a disparu dans Capoue ou dans le camp d'Attila. Qu'espérer d'elle, mon cher ami?

D'un autre côté, comment se délivrer de cette inondation de peuples que la colère de l'Europe a poussés sur nous? Nous avons les sept plaies d'Egypte. Mais quel sera le Moïse qui se mettra à la tête de la nation fidèle, lui fera passer la mer Rouge et la conduira dans la région du salut, dans cette terre promise où elle doit être dédommagée de tous ses malheurs, récompensée de toutes ses souffrances? Hélas ! mon

pauvre garçon, ce Moïse, nous pensions le posséder, nous le pensons encore. Que peut-il? lever les mains au ciel et prier, comme l'autre, pendant le combat? Est-ce assez? Nous voilà bientôt dans le désert. La manne tombera-t-elle du ciel, à sa voix, pour nous nourrir? Quelle situation ! Que d'incertitudes ! J'aime, je vénère le roi ; je le regarde comme le seul homme qui puisse nous sauver : je plains ce prince si bon, si généreux, témoin de nos plaies qu'il ne peut fermer, de nos larmes qu'il ne peut essuyer, de notre ruine qu'il essaie d'arrêter ; sans lui, sans sa médiation, nous serions sans doute plus malheureux. Que d'actions de grâce il mérite ! et pourtant d'indignes Français le calomnient lorsqu'ils ne vivent que par lui ! On les entend lui reprocher leurs maux comme s'il en était l'auteur. On en voit de plus méprisables encore qui se jettent aux genoux de l'étranger pour lui demander de les séparer de la mère-patrie. Ils renoncent au titre qu'ont porté les Sully et les Turenne pour prendre celui des Coriolan et des Julien. Ils abandonnent la qualité de citoyens fidèles pour prendre le nom de traîtres qu'ils méritent. Un homme m'a dit : « Le plus beau jour de ma vie sera celui où je deviendrai Autrichien. » Et pourquoi? parce qu'il y a un roi vertueux sur le trône de France.

Gémissons, mon cher ami, mais ne perdons pas courage. Ramons contre le flot. Quelquefois

je me sens si abattu qu'il me semble qu'il ne me reste qu'un parti, celui d'une résignation stupide : mais quelque chose me dit au fond du cœur qu'un Français doit à son pays jusqu'à la fin le secours petit ou grand de son zèle, de ses soucis, de ses services, que ce n'est qu'en mourant qu'il acquitte sa dette proportionnelle, et que, dans les jours de malheur, se réfugier à l'écart est une lâcheté digne de mépris. Pour peu qu'on puisse faire, on sert toujours. Nous pouvons convertir quelques infidèles par nos exhortations et nos exemples. Manquer à ce devoir, n'est-ce pas une trahison? Voilà ce qui me fait rester en France, car sans cela je l'aurais déjà quittée.

Adieu, mon cher Frantin, mandez-moi ce que vous pensez. Tâchez d'entretenir mon courage défaillant. Nous avons besoin que nos âmes se fortifient et que nos bras s'appuient pour opposer une vigoureuse résistance au malheur.

Je croise mes pattes d'ours avec les vôtres, et je vous embrasse d'un cœur bien malade, mais bien tendrement attaché à ses amis.

BRIFAUT.

LXXII

Votre lettre, mon cher Frantin, m'a fait presque autant de plaisir que votre apparition. J'aime à voir nos vieux liens se renouer : il n'y a

que ceux-là qui tiennent. Eh bien, mon ami, vous avez donc revu tout notre monde comme vous l'aviez laissé. Je conçois les illusions de Nault : il a conservé, outre son innocence baptismale, deux yeux qui ne veulent voir les objets que sous des couleurs riantes. Tant mieux, qu'il garde ses erreurs ; qu'il suppose que la Chambre des députés est l'école d'Athènes. Pour moi qui l'ai observée de près sans y entrer, j'attends le Messie qui doit chasser les marchands de ce Temple. Ce Messie serait dans la tête du roi, s'il le voulait. Minerve était bien dans celle de Jupiter ! Comment et pourquoi en sortit-elle? Vous le savez. On prétend qu'elle a éclairé le monde : je suis bien fâché que la France n'ait pas même obtenu un reflet de sa lumière. Où irons-nous en tâtonnant? Voilà une obscurité qui ne m'annonce rien de bon. Aussi, de peur des accidents et des bourrasques, je ne manque pas de dire comme Sosie : « Messieurs, ami de tout le monde. » Il n'y a que les Jacobins pour lesquels je ne puis répéter mon refrain. Leur nom me serre la gorge, et les paroles ne passent plus.

Vous croyez, mon cher ami, que M. Volfius m'aime encore ; vous vous figurez que trois mots polis sur mon compte sont des preuves du retour de sa tendresse : détrompez-vous. Son cœur m'est fermé ; il a été de glace pour moi dans mon dernier séjour. J'ai du tact et je démêle tout. Je n'ai pu me refuser à la plus triste conviction ;

mon cher Frantin, c'est la politique et non l'amitié qui m'a reçu. Je ne veux pas rechercher les causes d'un malheur qui m'afflige d'autant plus qu'il ne dépend pas de moi de le faire cesser. Je souffre horriblement de l'idée de n'être plus rien dans cette maison vers laquelle je tournais sans cesse les yeux comme vers la maison paternelle. Mon parti est pris ; je n'y remettrai plus les pieds. J'aimerai toujours, mais de loin, mais seul. Cet état est cruel. Mon ami, je ne suis pas démonstratif : je garde tout dans mon cœur ; et quand le fardeau est trop lourd, il m'écrase.

Avez-vous repris votre grand ouvrage? Quand le verrai-je? Je suis curieux de parcourir encore vos galeries où j'ai trouvé de si beaux portraits et des tableaux si riches ; mais je vous préviens que je n'y veux point de croûtes. L'histoire est à présent un de mes plaisirs ; elle me montre l'humanité dans une si horrible attitude que je suis tout familiarisé avec elle quand je la retrouve à mon côté dans la rue. Ah ! qu'il est triste de vivre ! Que je regrette le coquin ! Je ne haïssais que lui quand il régnait ; je lui attribuais tout le mal qui se faisait sur la terre. Maintenant à qui m'en prendre? Il faut bien convenir que ce n'est pas seulement l'individu, mais l'espèce qui ne vaut rien.

Je vous dirai que mon estomac s'avise de ne valoir pas grand'chose : tout va de travers dans cette région-là comme dans notre pays ; ce qui

fait action et réaction du physique sur le moral et du moral sur le physique, pour parler le langage du jour. Je suis languissant, non abattu. Je cherche à me distraire dans le monde ; mais il me semble y voir autant de condamnés qui rient et qui dansent une demi-heure avant d'être pendus : cette vision-là gâte beaucoup le plaisir du spectacle. Il n'y a qu'une maison de prédestinés dans Paris, et encore c'est celle d'une étrangère, la princesse Kurakin. Elle n'a pas voulu laisser entrer chez elle la politique. L'autre jour, au dîner, quelqu'un voulut parler des affaires. « Ah ! s'écria la princesse, que je suis malheureuse ! Si j'étais chez une autre, je m'en irais ; mais comme je suis chez moi, il faut bien que je vous chasse. » On rit, et on parla d'autre chose.

Le cousinage se porte et se comporte à merveille. Mari et femme, tout cela est allé danser samedi dans les salons de Mme Jacquinot, et l'amour a l'air de leur servir de menin. Voilà deux heureux égarés dans notre siècle. Le seront-ils longtemps (1)?

Je ne vous dirai pas, mon ami, qu'avec votre amitié, je le serai toujours. Vous voyez qu'elle ne m'empêche pas de souffrir, mais du moins elle me soulage.

BRIFAUT.

(1) Il s'agit ici de M. et Mme Ancelot, qui venaient de se marier.

LXXIII

Plus je vis dans la société, mon cher Frantin, plus je vous trouve extraordinaire, injuste, calomniateur envers la Providence. Vous lui devez une existence qui n'est point selon votre goût, mais vous êtes tranquille ; mais vous n'avez ni ennemis, ni envieux ; mais vous donnez des ordres à un commis qui les exécute ; mais vous travaillez à votre aise entre Tacite et Velly dont l'un vous sert de modèle et l'autre d'encouragement ; mais vous vous appartenez, en un mot, et vous êtes sous vos verrous que personne n'a le droit de tirer sans votre permission pour entrer dans votre chambre et s'emparer de force de vos moments. Oh ! que le ciel vous a bien traité, et que vous êtes un furieux ingrat. Voyez-moi donc dans mes tribulations politiques et osez vous plaindre. Je ne veux pas vous faire un tableau lamentable de mes millions d'infortunes ; ce qui est triste à supporter n'est pas amusant à raconter. Je veux seulement vous dire dans toutes les langues que ma philosophie est égale ou plutôt supérieure à mes peines, que je ris de ce qui pourrait me faire pleurer, que je m'arrange de mon lit d'épines et même que j'y dors comme un sybarite dormirait sur un lit de duvet ; que si je suis pauvre en réalité et en espérance, je

conserve un riche patrimoine de résignation et de courage avec quoi je défraie toute ma vie. Admirez-moi donc afin d'en venir à m'imiter. Comprenez donc le bonheur de votre situation en la comparant à la mienne. Mettez de la glace sur votre tête, une cuirasse sur votre cœur, et marchez. Voilà mon secret que je vous donne pour rien. En profiterez-vous? Non. Il faudrait vous passer mon caractère.

Quand on a la tête sous le mauvais tonneau de Jupiter, il est bien rare que parmi les gouttes de pluie qui en tombent perpétuellement, on reste enfermé dans son manteau de bonne humeur. C'est pourtant ce qui m'arrive, et je vois les gens tout étonnés de ma sérénité et de mon sang-froid. Je ne sais pas si j'ai beaucoup de mérite à cela, mais je sais que mon prochain perd ordinairement la tête en pareil cas.

Bonjour à vous *toto corde.*

Brifaut.

LXXIV

Vous pouvez bien concevoir, mon cher Frantin, qu'aucun être n'est mieux disposé que moi en faveur de votre projet. Dans la grande lutte des amis de l'ordre contre les fauteurs de bouleversements, personne ne doit rester neutre et inactif, sous peine de passer pour un mauvais

Français. Je ne le suis pas, Dieu merci ! mais par malheur je n'ai ni santé ni facultés. Je ne puis répondre de moi plus d'un jour. Et puis, je vous l'avoue, rien ne me paraît moins facile que d'écrire dans un journal quand on s'en trouve éloigné de quatre-vingt-dix lieues. Ce serait faire la guerre hors la portée du canon. Ce serait tirer sur l'ennemi sans savoir où il est. Au moment où j'écrirais sur un abus, mille autres l'auraient remplacé et fait oublier avant que mon article eût pu vous parvenir. Nous sommes à une époque si féconde en événements que chaque jour en voit naître une foule dont il faut faire justice sur place. Vous me parlerez sans doute de ces généralités qui sont bonnes en tout tems ; mais n'êtes-vous pas là, vous et un autre *que je n'ose nommer?* Ne suffisez-vous pas? Quels auxiliaires faut-il à deux champions tels que vous? J'ai lu dans la gazette de... vos articles et les siens, qui m'ont singulièrement frappé par la force et l'étendue des idées, par l'énergie et la rapidité du style. Vous avez l'un et l'autre passé en revue les plus grandes questions, et cela du coup d'œil de l'aigle. Je ne connaissais pas les auteurs de ces articles, ainsi vous ne direz pas que les préventions de l'amitié ont dicté mon jugement. Non que je vous refuse mon concours, mon cher Frantin. Si quelque vérité, oubliée par vous ou par notre ami, me saisit et se jette sous ma plume, me voilà prêt. Je ne demande pas mieux que de m'emparer des miettes échappées

de votre table, Messieurs les riches. Ces miettes, je vous les rendrai dans l'occasion. Croyez que tout mon désir est de vous seconder ; et si je suis pour vous un pauvre allié, ce n'est pas faute de bonne intention.

Adieu, mon cher Frantin, je vous embrasse de toute la force de ma vieille amitié.

BRIFAUT.

LXXV

Au Château du Marais, le 14 juillet 1831.

Hé! mais oui, mon cher Frantin, nous avons été comme tant d'autres écrasés sous la roue de la Fortune, qui continue à tourner pour faire des victimes jusqu'à la fin du monde. Vous ne vous êtes pas plaint ni moi non plus. Il faut que le malheur soit prudent.

Nous voici à terre : nous relèverons-nous? Je ne sais ; mais pour mon compte, peu m'importe. J'ai appris à vivre de rien, à m'arranger de tout. Je suis dans l'âge où l'on ne dépense plus ni pour ses plaisirs ni pour ses fantaisies. La fourmi a eu la sagesse d'amasser au temps chaud et la bise ne la trouve pas entièrement au dépourvu. Quand on ne se soucie ni de spectacles, ni de jeu, ni de chevaux ; quand on peut garder ses habits deux ou trois hivers ; quand on a un loyer

modéré, qu'on ne donne point à dîner, qu'on ne reçoit point le soir ; quand on s'annule enfin, on peut toujours atteindre le bout de l'année et même celui de la vie. Voilà où j'en suis. Ma modique provision de grain suffira pour le reste de mon existence, à moins qu'elle ne soit trop longue cette existence, aussi n'ai-je point à m'enorgueillir d'avoir abandonné places et pensions : il ne m'en a rien coûté pour dire adieu à la Fortune. Je n'ai jamais songé à elle. Je n'étais occupé que d'une autre infidèle qu'on nomme la Gloire. Je n'en ai pas eu plus de satisfaction et je prends mon parti sur les tromperies de celle-ci comme sur les rigueurs de l'autre. A la place de toutes deux qui me manquent, j'ai trouvé une amie qui ne manque jamais. Et qui donc? La Philosophie.

J'imagine que vous en êtes là, mon cher Frantin, et vous faites bien. Il n'y a rien de mieux pour les gueux et les vieux comme nous que la société de cette amie-là. Elle est un peu raboteuse, un peu ennuyeuse, soit. Mais elle console, elle dédommage, elle apprend à se passer du superflu et presque du nécessaire. C'est une demi-Providence. Elle a sauvé Robinson du désespoir dans son île déserte ; elle nous rendra le même service dans la nôtre. Et puis nous avons encore des ressources : le travail et la lecture. Votre grand ouvrage (1) qui n'est pas fini, n'est-il pas

(1) Les *Annales du Moyen Age*, en 8 vol. in-8.

une occupation naturelle? Revenez-y : écrivez, écrivez, et vous serez riche, et vous aurez tous les plaisirs, et le temps se passera pour vous comme pour les heureux. Voilà mon histoire, que ce soit la vôtre.

Il y a encore une jouissance qui nous est laissée, celle d'obliger. Vous ne la négligez pas, je le vois.

. . . .

Adieu, mon cher Frantin, j'ai souvent pensé à vous et à Nault ; je me suis souvent affligé de voir le mérite proscrit et la vertu disgraciée. Mais que voulez-vous? Les tems d'épreuve sont arrivés. Vous êtes les justes à qui le bonheur a manqué, mais non pas la grâce. C'est quelque chose de conserver une position noble quand on est renversé. La vôtre et celle de Nault n'ont rien que d'honorable. Ah ! combien de gens voudraient être à votre place ! Je vous embrasse dans votre abîme du fond du mien. Mille hommages à madame votre mère et de grandes amitiés à Edme (1).

BRIFAUT.

LXXVI

Mon cher Frantin, votre lettre a fait beaucoup de façons pour venir au gîte. Lausserois

(1) Père de Mme Gabriel Bourée et frère de J.-M. Frantin.

l'avait recommandée à des gens infidèles qui l'avaient gardée ; enfin je la possède et je suis charmé de tout ce qu'elle contient d'amical. Vous savez le plaisir que me font toujours les témoignages d'affection de nos plus anciens amis, et particulièrement les vôtres. Je ne néglige point, comme vous pouvez le penser, vos intérêts littéraires. Je parle de vous et de votre ouvrage à tout ce que je rencontre sur mon chemin, et je m'applaudis du choix de l'Académie qui, en me nommant, semble m'avoir donné le droit de vanter plus hardiment votre mérite et de me faire écouter davantage. Ne doutez point, mon cher Frantin, que votre Histoire ne prenne une place remarquable dans l'opinion ; mais, plus l'ouvrage est d'un ordre élevé et sévère, plus il se classera tardivement ; c'est l'usage dans un pays où la vogue n'est que pour les pamphlets qui flattent la passion du jour. Je vous dirai que ma santé commence à se ressentir de l'influence de l'été, mais il était temps qu'il vînt, cet été, autrement je déménageais de la vie, à laquelle je tiens encore, à cause des amis que j'y trouve.

BRIFAUT.

LXXVII

De quoi me parlez-vous, mon cher Frantin? D'un éloge oublié comme celui qui en est l'objet. Nous allons vite en France. La nouveauté du

jour devient la vieillerie du lendemain chez cette nation qui n'aime pas le rabâchage, surtout en fait de louange. Nous avons enterré le petit-fils de Mathieu Molé dans une cassolette de parfums. C'est moi que le hasard avait désigné pour cet office. Demain la même cérémonie m'attend, et puis en voilà pour jamais, comme dit Pascal, ce terrible Pascal. Ma position de directeur de l'Académie m'a procuré l'honneur de voir de très près celui qui nous gouverne et, en vérité, j'ai trouvé en lui un homme point épouffé (?) de sa merveilleuse position, parlant sans emphase mais sans trivialité, complimentant avec mesure et habitué à ces bonnes manières que son illustre chef ne connaissait pas ou ne voulait pas connaître. Il a loué dignement M. de Falloux ; il m'a donné à moi-même un petit compliment qui n'a pas manqué son effet, car il était à bout portant ; si bien que je me suis senti tout prêt à crier, comme Mme de Sévigné après sa contredanse avec Louis XIV : « Il faut convenir que nous avons un grand souverain. » Si j'avais possédé dans ce moment-là votre lettre, je crois que je la lui aurais montrée, et peut-être aurais-je bien fait. Lorsque vous l'avez écrite, vous étiez en train de dire ce qu'on ne dit guère aux hommes sur le trône. Vous teniez, comme Fontenelle, toutes les vérités dans votre main. Il n'y avait qu'à l'ouvrir cette main si franche. Y aurions-nous gagné? Un souverain n'entend que ce qu'il veut

entendre dans les cris d'une nation. La nôtre ne vous paraît pas encore dans l'état de perfection que vous lui désirez. Je suis bien tenté de vous croire. Non seulement elle n'y est pas, mais elle n'y sera jamais. Point d'institutions, point de lois fixes, des échafaudages au lieu de forces morales : voilà ce que la France a gagné à faire, à défaire, à refaire. Dieu la sauve, comme dit l'autre. Nous vivons au jour le jour. Encore bien heureux d'avoir nos vingt-quatre heures devant nous. Dites-moi, je vous prie, où nous en étions il y a cinq ans passés. Qui de nous aurait osé faire des projets pour un jour, pour une heure, pour une minute? Allons comme nous pourrons et confions-nous à Celui que ma bonne grand'mère invoquait, parce qu'il est le seul recours des nations malades et désespérées.

Bonjour, mon cher Frantin. Recevez mes tendres remerciements, et dites pour moi aux amis qui nous restent tout ce que vous savez dire d'aimable.

Brifaut.

Paris, 13 avril 1837.

LXXVIII

Paris, 17 décembre 1838.

Voilà votre article bâclé, comme une royauté nouvelle. Le voilà parti pour sa destination.

. . . .

J'aurais dû être inspiré par mon sujet et vous faire un article admirable comme votre histoire. Point du tout. J'ai eu beau secouer le sac aux idées, je n'en ai rien tiré que du son et de la paille. Oh ! que je suis un pauvre ami ! Autrefois je valais mieux. Quand je me demandais quelque chose, je l'obtenais de moi ; pas grand'-chose, à la vérité, mais enfin cela n'était pas encore trop mal. A présent mon esprit est le désert, on n'y trouve pas une fleur, pas une goutte d'eau. Il s'est stérilisé. A qui la faute ! Au temps, que j'accuse de tout et qui mérite de ma part de terribles reproches. Il m'a gâté le visage, ôté les dents, fait tomber les cheveux ; il a détruit ma santé, anéanti mes forces ; et ce n'est pas assez de ces ravages, il a soufflé la neige sur ma pauvre imagination qui n'est plus qu'une glace. Qu'ai-je sauvé de ses méchancetés? Mon cœur qui reste à mes amis, mais qu'en peuvent-ils faire? Hélas ! mon cher Frantin, voilà pourquoi je m'enferme dans ma coquille comme le colimaçon. On dit que j'ai été abeille, je n'en sais rien. Je sais seulement que j'ai composé secrètement ce que j'appellerai mon miel et qu'il est encore dans ce que j'appellerai ma ruche. On l'y trouvera quand j'aurai dit adieu au jardinet où la Providence m'a placé pour quatre minutes, et puis on en goûtera ou on le jettera là, *ad libitum*. Je ne me mêlerai pas de cela, pour raison, comme vous pensez bien et je trouve d'avance

tout bon. Abeille ou colimaçon, j'ai acquis beaucoup de philosophie. Cela se trouve partout, mais ce qui ne se trouve que dans mon cœur c'est l'amitié pour votre personne et les vœux les plus vifs pour le succès de votre ouvrage.

La résurrection de Nault me met en joie. Parlez-lui de moi, et ne manquez pas de l'embrasser sur les deux joues par procuration. Je vous le rendrai. Bonjour, mon très cher Frantin. Est-ce qu'il faudra une nouvelle publication pour me procurer une nouvelle lettre?

BRIFAUT.

LXXIX

Tout ce que vous m'avez demandé, mon cher Frantin, je l'ai fait. Tout ce que vous désiriez sans le demander, je l'ai fait encore. Articles, lettres, envoi, sollicitations écrites et verbales où il fallait et quand il le fallait : voilà le chapitre des dépenses. Voici celui des recettes : belles promesses, complimens sans fin, billets à la Châtre, eau bénite de cour ou de journal. Qu'en dites-vous?

Vous m'avez rafraîchi le sang par votre bulletin sur notre ami Nault. Je reçois des nouvelles dans le même sens de la façon de Joliet, qui me dit pourtant que notre ami est un spectre.

Sa pauvre belle-sœur va faire une fausse couche. Quelle famille malheureuse ! N'en dites rien, je vous prie, dans la rue Sainte-Anne ; ce n'est pas par ma filière que les mauvais avis doivent arriver. Vous ne me parlez guère de vous, mon cher Frantin, mais pourquoi? Me croyez-vous donc indifférent sur ce qui vous touche? En ce cas, n'écrivez pas mon histoire, je vous récuse.

Je n'imiterai pas votre réserve. Je vous dirai que depuis un tems, ma santé est comme nos ministères, elle ne vaut rien. Encore si je pouvais la renvoyer comme eux et en prendre une autre, mais qui sait si j'aurais à gagner au change. Tout malingre que je suis, je conserve mon enjouement, je m'arrange de l'existence qui m'est faite par une puissance avec laquelle je n'ai pas le droit de chicaner. Mais je réfléchis. Ne vous ai-je conté déjà toutes mes misères? Je crois que oui. En voici une nouvelle que je découvre en moi : je rabâche. Pardonnez et aimez celui qui vous aime sans avoir à pardonner.

BRIFAUT.

Paris, le 3 janvier 1839.

LXXX

Paris, le 23 janvier 1839.

Savez-vous bien, mon cher ami, que j'ai passé ma vie tout entière dans les mécomptes ! Un jour j'étais si outré que je dis aux comédiens

dans leur foyer, où ils me renvoyaient au jugement dernier pour jouer mes pièces : *Ma foi, Messieurs, vous me dégoûtez terriblement d'un métier où il faut se mettre dans la boue jusqu'au cou pour avaler de la fumée.* Et puis les réflexions me vinrent, et après avoir regardé autour de moi, je vis que le *Monde était fait comme notre famille.* Déception, déception ! C'est le grand mot, c'est le mot presque universel. Après cela je trouvai une destinée meilleure ; tout parut s'aplanir, les murs de Jéricho tombèrent aux sons de ma trompette ; je crus Israël à mes pieds et la couronne de Josué sur ma tête. Je m'applaudis, je ne doutai plus de rien. Mes petites prospérités durèrent quelques années, mais le règne des Philistins arriva et gâta tout. Je perdis places, pensions, agrémens de mille espèces ; je vis que les chemins de la gloire m'étaient fermés comme ceux de la fortune. Je dis adieu à celle-ci, je ne comptai plus sur celle-là. Je me renfermai dans mon obscurité ; je rétrécis mon cercle, heureux encore de trouver l'hospitalité chez la bonne compagnie ; et depuis dix ans je vis au jour le jour, comme un cloîtré, sans perspective, sans but, mais aussi sans inquiétude et sans tourment. Au lieu de remuer le monde à la façon des poètes, je cultive mon âme à la manière des penseurs ; je ne cours plus après le rameau d'or ni après la branche de laurier, mais je poursuis mes défauts et mes faiblesses dans tous les recoins de mon âme : c'est

un des travaux d'Hercule. Je fouille au fond de moi-même pour y découvrir la source de quelques vertus cachées ; je suis souvent trompé dans mes recherches et je réussis quelquefois. Voilà comme se passe ma vie. Les infirmités sont venues, mon sang s'est refroidi, mes pensées ont acquis une triste et utile maturité. Maintenant quand je ne souffre pas, quand j'ai passé une heure dans une bonne conversation, quand j'ai fait quelque action louable, quand j'ai porté la consolation ou seulement la distraction dans un cœur plus éprouvé que le mien, quand j'ai trouvé un rayon de soleil dans ma nuit, un peu de miel dans ma coupe, je me regarde comme un privilégié du ciel et je suis tenté de crier : Tout est bien ! Je le crierai bien réellement si vous venez ici.

Mais pourquoi n'y viendriez-vous pas? Je veux vous espérer, malgré vos *non*. Vous verrez qu'un mot de Mme Ancelot vous y rappellera. Si elle ne vous a pas répondu, vous savez la cause de son silence. La pauvre femme pondait un roman ; maintenant que son œuf est servi sur table, elle va s'occuper de vous.

Adieu, quand il vous prendra fantaisie de faire un heureux, écrivez-moi.

Je vous embrasse *toto corde*.

Mille amitiés à Nault.

BRIFAUT.

LXXXI

Non, mon cher Frantin, ce n'est point une femme de bonne compagnie, une amie aimable que je regrette, comme vous le croyez ; c'est bien plus, c'est le génie tutélaire de ma vie, c'est l'ange de la maternité (1). Je pleure la fin de cet être admirable, que rien ne peut remplacer pour moi, comme on pleure l'absence de la Providence même. Depuis cette affreuse mort, je n'ai plus ni journées, ni pensées. Tout est chaos dans mon âme, tout est solitude autour de moi. J'avais tellement mêlé ma vie à la sienne, que je ne sais plus comment faire les séparations. Si j'étais un besoin pour elle, elle en était un pour moi. Je me regardais comme le dépositaire de sa destinée et elle se croyait appelée à protéger la mienne. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, que suis-je? A qui serai-je bon? J'avais une mission, elle est remplie : Dieu peut me retirer à lui. Adieu, mon cher Frantin, je ne puis vous parler d'autre chose, je profanerais ma douleur ; mais bientôt, dès que je le pourrai, je reviendrai à vous. En perdant le bonheur, croyez-moi, je n'ai pas oublié l'amitié. Adieu. Pensez à moi pour me

(1) Mme la duchesse d'Uzès.

consoler, si la consolation peut m'arriver de la terre.

BRIFAUT.

Jeudi, 21 mai 1840.

LXXXII

Paris, le 6 août 1840.

Mais, mon cher Frantin, qui vous empêcherait de remplir une grande lacune dans la polémique de l'histoire? Pourquoi ne vous emparez-vous pas d'une fonction qui vous semble dévolue? Dans nos jours de mensonge et de déception, il est des écrivains qui s'efforcent d'obscurcir les événements passés, de falsifier les faits les plus reconnus, de couvrir de voiles imposteurs le berceau de notre monarchie. Ces hommes ont juré qu'on n'y reconnaîtrait plus la main de nos rois. Ils ont pris à tâche de nous faire une France qui va d'elle-même, qui n'est gouvernée par personne, qui se perfectionne de siècle en siècle sous la direction de la Providence, sans le concours des régulateurs couronnés que la Providence a établis ses représentants ; ils veulent, dans un but qui n'est point caché, ravir à Hugues Capet, à saint Louis, à Philippe-le-Bel, à Charles V, à Henri IV, à Louis XIV, toute participation à nos progrès dans la civilisation,

à notre gloire, à l'accroissement matériel du territoire, à l'amélioration de nos mœurs, aux merveilles de notre législation épurée ; ils cherchent à dépouiller cette vieille race de souverains du sublime honneur d'avoir fait la France ce qu'elle est ou plutôt ce qu'elle fut : la première des nations policées. Et ces outrages officiels, ces démentis audacieux à la vérité, ces dénis de justice, ouvrage de l'esprit révolutionnaire, ne vous déterminent pas à entrer dans l'arène pour combattre et abattre les détracteurs de nos grands monarques, pour les poursuivre à travers les ténèbres dont ils s'enveloppent, pour mettre à nu, pour exposer au grand jour ces charlatans qui donnent leurs romans pour l'histoire, qui vendent leurs drogues abominables comme d'excellents remèdes, qui trompent le peuple et se font une réputation aux dépens des plus hautes gloires nationales ! Ah ! mon cher Frantin, levez-vous donc, prenez votre fronde, frappez ces Goliaths qui ne sont pas si géants qu'ils le croient ou qu'ils cherchent à le persuader ; dispersez cette troupe de Philistins, et, maître du champ de bataille, élevez un trophée de leurs drapeaux déchirés et de leurs glaives rompus à la mémoire des véritables auteurs de notre illustration et de notre grandeur. Pouvez-vous, devez-vous balancer? N'est-ce pas là une entreprise digne de vous? N'avez-vous pas en main les armes faites pour assurer votre triomphe? Et

faut-il que vous laissiez à d'autres le soin de détromper le monde et de faire retomber dans l'oubli les hommes de mensonge qui l'égarent? Je vous quitte sur ce propos et vous embrasse à propos de tout.

BRIFAUT.

LXXXIII

Paris, le 9 octobre 1840.

Ordre et contre-ordre, tout est venu à temps, mon cher Frantin. J'allais exécuter l'un quand j'ai reçu l'autre qui m'a fait changer de batteries, comme vous pensez bien. Au lieu d'assiéger M. Miller, j'ai cerné M. Lebrun ; les cajoleries ont remplacé les instances. Enfin j'espère que je ne vous ai pas nui si je ne vous ai pas servi beaucoup. Commandez, commandez-moi dans l'occasion. Vous trouverez toujours dans ce pauvre désœuvré un facteur, un commissionnaire, tout ce que vous voudrez. Vos motifs pour garder le silence à l'égard des charlatans de l'histoire me paraissent trop sages pour que je vous presse encore d'entrer dans la lice et de les combattre. Il faut bien vous passer votre esprit de tolérance puisqu'il est devenu le mien. A force de voir les loups je me suis déterminé, non pas à hurler avec eux, mais à les laisser hurler. Que faire seul ou presque seul contre l'immense

majorité? Faibles moutons que nous sommes, contentons-nous d'empêcher qu'on vienne nous tondre et bêlons nos regrets entre nous. Adieu, mon cher Frantin. J'ai toujours de la joie quand je reçois une lettre de votre main. Vous devinez ce que cela veut dire. Ecrivez-moi donc, mais point de gène. L'amitié se plaît à recevoir des dons, elle ne lève jamais d'impôts.

Tendres souvenirs au Procureur général.

Brifaut.

LXXXIV

Vous pouvez vous rassurer, mon cher Frantin. Les chutes de M. Ancelot n'ont rien de sérieux : il en rit, et je vous conseille d'en faire autant. Je l'ai vu quatre jours après cet accident, si pompeusement raconté dans les journaux : il recevait les complimens de condoléance avec une mine de chanoine et il y répondait d'une voix de stentor. Jamais je ne l'ai vu si gai, si animé, si au-dessus de ses affaires. Il est vrai qu'une de ses côtes a un peu souffert dans la bagarre ; mais on a ficelé votre cousin de manière à le garantir des fractures. Du reste, il va, vient, se promène, s'assied, boit, mange, pérore, fait ses fonctions comme un autre et mieux qu'un autre. Lazare n'était pas aussi bien ressuscité que lui. Votre intérêt pour lui l'a vivement touché et il m'a

prié de vous remercier beaucoup, mais beaucoup, en son nom. Du reste, on dit que son théâtre prospère, ce qui ne m'empêche pas de trembler en pensant à l'avenir. Le Vaudeville a presque toujours éprouvé de terribles revers de fortune. M. Ancelot échappera-t-il au sort de ses prédécesseurs? Se sauvera-t-il sur cette mer où ils ont chaviré? Je vous avouerai que l'Académie ne l'a pas vu avec plaisir s'embarquer dans ce frêle bâtiment, dont le pavillon inspire assez peu de respect. Mais que voulez-vous, la mode est aux entreprises. Qui n'en fait pas? La France n'est plus qu'un grand bazar ; les Français ne sont plus que des industriels ; on vend, on troque, on débite des marchandises de toutes sortes, et parmi ces marchandises il faut compter l'honneur, la conscience, la gloire. Heureux qui n'est pas dupe dans ces marchés ! Plus heureux qui se retire sans s'être entièrement compromis ! M. de Malesherbes disait : « Quand je suis entré au ministère, j'avais une bonne réputation, une réputation complète ; j'en ai perdu là les trois quarts et j'ai quitté la partie pour sauver le reste. » Voilà où on en était de son temps. Jugez de ce qu'on devient dans le nôtre.

Ni vous, ni moi, mon cher Frantin, n'avons donné dans la manie du siècle. Nous sommes restés sous notre hangar regardant passer et tomber les plus hautes fortunes, prenant en pitié les illustres aventuriers qui nous regardaient

avec mépris, demandant à notre intelligence des ressources contre l'ennui, à notre raison des sauvegardes contre le malheur, moins occupés d'éblouir par des talents que de jouir par les affections. Nous avons choisi la meilleure part, tenons-nous-y. Filons notre soie dans notre coque et laissons aller où ils pourront ces hannetons et ces vers luisants qu'un coup de vent renverse ou qu'un rayon de jour fait disparaître.

Le mariage dont vous me parlez est tout à fait convenable (1). J'espère qu'il sera heureux. Je félicite Edme et vous, la future et le futur. Je donne ma bénédiction au jeune couple dont je voudrais voir les noces. Je voudrais même y danser ; mais c'est trop d'ambition pour un goutteux. Adieu, mon cher Frantin, portez-vous bien, vous et les vôtres ; ne laissez pas passer les années sans leur attacher aux ailes quelques billets pour l'amitié. Un souvenir d'ami dans la vieillesse est la goutte d'eau dans le désert.

A propos, parlez de moi à Nault et à sa femme, qui ne m'oublient peut-être pas, mais qui en ont l'air. Mauvais air que celui-là.

Je vous embrasse *toto corde.*

BRIFAUT.

(Mars 1843.)

(1) Allusion au mariage de M. Gabriel Bourée, substitut du procureur du Roi à Mâcon, avec Mlle Alix Frantin, nièce de M. J.-M. Frantin.

LXXXV

Que me contez-vous là, mon cher Frantin? Quoi, dans la ville de Bossuet, comme nous savons, dans le siècle du progrès, comme on dit, l'Académie ne trouve plus d'asile ! Mais que voulez-vous, ces marauds traitent les Dieux avec irrévérence et ce n'est pas leur premier sacrilège : ils se sont déjà essayés sur les rois. Ainsi vous voilà sur le pavé comme les Bourbons. Heureux encore si la persécution ne va pas plus loin ! Il me semble qu'il y a dans ce monde un parti pris de mettre à néant toutes les supériorités ; et le croiriez-vous? J'ai vu jusque dans le sein de notre propre Académie, Villemain, Villemain lui-même déblatérer contre cette institution, qu'il disait inutile et absurde, ajoutant qu'il n'existait point d'Académie anglaise, ce qui n'empêchait pas de parler très bien la langue du pays à Londres et dans les provinces de la Grande-Bretagne. Un peu scandalisé du propos, je dis à mon confrère qui ne voulait plus l'être : « Prenez garde. Si vous marchez sur les traces de Chamfort, vous irez où vous ne voulez pas aller. Avez-vous donc oublié qu'à côté de la plume qui lui a servi à signer la proscription de sa compagnie on trouve le rasoir qui lui a coupé le cou? » Le confrère entendit et se tut. Je le crois main-

tenant converti, mais vous voyez qu'il avait abjuré. *Ab uno disce omnes.*

BRIFAUT.

LXXXVI

C'est donc vous, infidèle. Enfin, vous me revenez ; mais ce n'est pas l'amitié qui vous ramène. Vous avez beau me dorer la pilule ; je sais et je vois à qui et à quoi je dois votre souvenir : n'importe, c'est un souvenir, c'est du plaisir pour moi. Quels que soient vos motifs, je ne les chicane pas : les heureux sont toujours de bonne composition. Vous voici, je ne veux voir que cela, mon cher Frantin, et je ne demande pas mieux que de satisfaire celui dont vous vous êtes chargé de défendre les intérêts, avec toutes les réserves qui vous sont dictées par votre délicatesse et la mienne. Votre recommandation est le premier des titres à mes yeux. Si mon misérable état me permet d'assister aux séances de l'Académie, je vous promets toute mon attention pour l'ouvrage de M. Colincamp, et si ma conscience est d'accord avec ma bienveillance, il aura tout lieu de se louer de moi. Ai-je besoin de vous dire à quel point je suis scrupuleux, vétilleux en fait d'impartialité? Non, vous le savez, et vos jolis tours oratoires me le prouvent. Je pousse, sur ce point, la pédanterie et le purita-

nisme si loin que je me suis permis un jour de faire la leçon à un casuiste beaucoup moins ridicule que moi. Et à qui? A M. de Chateaubriand, ni plus ni moins. Nous avions à couronner l'éloge de Mme de Sévigné. Il était venu, lui, dans l'intention de donner son suffrage à l'un des prétendants au prix, et il me l'avoua très ingénument. « Quoi, lui dis-je, votre parti est pris avant de connaître les ouvrages des autres concurrents ! » Mon étonnement l'étonna. Et voilà les consciences du siècle! Il se moqua de moi, je fus scandalisé *gratis;* mais je lui gardai longtemps rancune tant je suis susceptible, tant je conserve encore en tout ou presque tout mon innocence baptismale. Vous voyez par là combien je suis indigne de mon siècle. Il est beau, mon siècle. Qu'en pensez-vous? A quoi vous a servi de lui dire son fait? Il ne veut plus lire dans le livre des vérités. Quant à moi, je le plains et j'attends. Vous savez que dans ce beau pays de France l'Evangile du jour n'est jamais celui du lendemain. Je suis si convaincu des variations de notre Eglise politique qu'il m'arrive tous les matins de dire en m'éveillant : Qu'y a-t-il de nouveau? Et quand on me répond : Rien, je reste ébahi ; il me semble que Rome n'est plus dans Rome. Je réfléchis un moment et puis je répète mon refrain : Attendons. Hélas ! mon ami, pendant que je fais de la philosophie, voilà donc la pauvre Mme Toussaint qui se met en route pour l'éternité. C'est ma plus ancienne

amie. J'ai passé ma jeunesse entre elle et son mari. Plaisirs, chagrins, devoirs, liaisons, tout nous était commun. L'absence n'avait éloigné de mon cœur ni de ma pensée cet excellent couple. Les enfants, les petits-enfants qu'il m'envoyait ici, je les traitais comme les miens. Tout ce qui appartient à mes premières liaisons m'est sacré. Aussi je pleure amèrement les aimables et bons voisins de mon berceau. Je crois mourir en partie dans ces chers objets de mes affections. C'est quelque chose de moi qui se détache de moi. Mon Dieu, qu'il y a de terribles momens dans la vie ! Je ne suis pas comme Fontenelle qui soupirait en perdant quelques-unes de ses facultés ; je ne me plains pas d'envoyer devant moi mes bagages : je regrette de me voir précédé par mes amis. Voilà les véritables pertes. Adieu, mon cher Frantin. Conservez-vous bien et tâchez de ne pas oublier votre vieux compagnon de route, que vous ne remplacerez pas.

BRIFAUT.

Paris, le 28 février 1852.

LXXXVII

Vous n'avez donc pas reçu, mon cher Frantin, la belle lettre d'injures que je vous adressais l'autre jour pour vous punir de m'avoir associé à vos crimes. Si la Providence a fait égarer cette

diatribe, je ne vous plains pas. Dans ma colère, je vous prodiguais les plus sanglants reproches et je finissais par vous écrire : Adieu, monstre ! Est-ce là de l'indignation? Comme je suis plus calme aujourd'hui, je reprends mon ton ordinaire et je vais même jusqu'à vous plaindre d'avoir été battu. Encore si vous étiez content ! Mais votre épître chagrine me prouve le contraire. Il est donc décidé que le temps des honnêtes gens n'est pas venu. Hé bien, mon cher ami, cherchons le manteau du sage pour nous y envelopper. Il est quelque part, on peut le trouver, et je parierais qu'il est sans emploi. Je parierais aussi que personne ne nous en disputera la possession. A propos de manteau, j'ai un ami, le comte Joseph d'Estourmel, qui avait oublié le sien un certain soir à l'hôtel de Larochefoucauld. La duchesse, femme d'esprit, comme vous allez voir, le lui renvoya avec ce billet : « Quand on s'appelle Joseph, on ne doit jamais laisser son manteau chez une dame. » Vous voyez qu'en France, on ne périra jamais par la disette de bons mots. Ce que vous ne voyez pas, c'est un monstre nommé Catharre qui me retient actuellement dans ses griffes et qui m'étouffe, de façon qu'il faut vous quitter.

Adieu, mon ami. Je tousse. Ah ! comme je tousse. Dieu me sauve !

BRIFAUT.

Paris, le 3 mai 1852

LXXXVIII

Mais vraiment, mon cher Frantin, vous avez fait une excellente découverte dans les papiers de cette religieuse, qui parle si éloquemment de la mort. Les esprits religieux ont je ne sais quoi de surnaturel : il leur vient du ciel des idées qui les élèvent au-dessus de tous les autres. En songeant toujours à un sujet, on y creuse, on l'approfondit, on y trouve des richesses incalculables. C'est la mine dont la surface n'est que sable et boue, mais dont le fond recèle des veines d'or. Vous rendrez un véritable service à la religion et à vos semblables en publiant ces réflexions pieuses, qui font penser et penser beaucoup. Pour moi, je n'en avais pas besoin, car mon esprit est tout porté vers ce sujet de méditation. Quand l'âge arrive, quand nous avons déjà le pied sur le seuil de l'éternité, ces grandes vérités nous saisissent et nous séparent avec autorité des frivolités du monde, et nous sentons je ne sais quel entraînement qui nous jette hors de nous-même. Alors adieu tout ce qui passe. Et tant mieux ! on se purifie, on se perfectionne. Il y a contre la vieillesse un préjugé que je n'ai jamais partagé, parce qu'elle m'a semblé un messager de Dieu venu d'en haut pour nous avertir. Mais je m'aperçois que je deviens bien grave et que ma lettre tourne

au sermon. Adieu, mon cher Frantin. Donnez-moi de temps en temps des signes de vie : ils seront toujours accueillis comme des bienfaits de l'amitié. Je vous embrasse de mon mieux. Mille souvenirs à votre frère.

BRIFAUT.

Paris, le 1er février 1855.

LXXXIX

Je voulais vous écrire tout en arrivant ; mais qui est-ce qui fait ce qu'il veut? A peine ai-je encore eu le temps de me reconnaître ; et me voici dans le même état où j'étais à mon débarquement à Dijon, de la tristesse, de l'étonnement, du vague, un certain serrement de cœur. J'éprouve comme des remords d'avoir quitté M. Volfius, de vous avoir quitté. Je ne suis pas content de moi : je me cherche et je me fuis. Qu'il y a de contradictions dans notre pauvre individu ! Où trouver un port contre les agitations, les regrets, les dégoûts? J'aurais voulu à la fois partir et rester. Maintenant, je voudrais être encore auprès de vous sans sortir d'ici. Je menais là-bas une vie si tranquille, si douce. J'entrevois déjà les tourments, et que sera-ce quand je me serai jeté à pleines voiles dans cette maudite mer de la gloire qui n'est qu'un grand marais dont on ne se sauve jamais sans être

couvert d'écume et de limon ! Malheureusement, je suis engagé, il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voilà, du moins, ce que je me dis pour me fortifier. Ah ! mon ami, vous vous plaignez, vous avez tort. Que vous manque-t-il? Des liens d'affection ; vous en avez. Des plaisirs ; vous n'avez qu'à vous baisser et à prendre. Des distractions ; lisez, écrivez, voyez du monde. Tout le reste est de la billevesée. Ne me prenez pas au mot. Vous avez mieux à faire que ce que je vous propose : et moi-même, après tout, je sens ma superbe qui me dit : Courage, allons, poussons notre pointe et montons à l'assaut, casque en tête et lance au poing.

. . . .

Comme cette lettre-ci vous est commune avec Nault, je me dispense de lui écrire pour lui dire les mêmes choses. Je fais aujourd'hui des ragots peu amusants : je suis quelquefois moins maussade, mais voilà comme je me trouve maintenant. Vous noterez qu'il m'est survenu un rhume de cerveau qui pourrait bien être la cause de mes humeurs noires ; mais, assurément il n'y fait pas tout. Votre absence, mes amis, y contribue encore plus. J'espère bien vous revoir l'an prochain, les lauriers ou les chardons en tête, mais toujours votre image au cœur. C'est une espérance sur laquelle je m'appuie doucement et sans laquelle je ne sais plus ce que je deviendrais. Je vous embrasse, je baise les mains de

l'aimable madame Nault, et je souhaite le bonjour à Edme.

BRIFAUT.

XC

Oui, mon cher Frantin, Christin vous a dit vrai : j'ai fait une nouvelle passion qui sera peut-être aussi malheureuse que la première. Mais que voulez-vous? C'est toujours une illusion de quelques mois, et voilà comme on embellit la vie et comme on la passe. Si vous tenez beaucoup à connaître l'objet de mon sentiment actuel, je vous le nommerai à condition que vous serez discret, car il faut de la discrétion partout. Ce que je vous dis n'exclut pas Riambourg et Nault de la confidence. Vous êtes le triumvirat auquel je livre ma pensée. Sachez donc qu'il m'est tombé dans l'esprit, par un coup de la grâce sans doute, de me transporter tout d'un coup en faveur du Roi-Prophète. Mais, me suis-je dit, n'est-ce pas un personnage à mettre sur la scène avec son beau langage, si on peut y atteindre? Alors, j'ai fait une nouvelle réflexion, et j'ai trouvé que ce Roi-Prophète devait être un peu passif, conduit par la main de Dieu ; mais, comme si le ciel eût voulu m'attacher à mon idée première, il m'a présenté sur-le-champ une ressource singulièrement dramatique dans le roi Saül, bonhomme possédé du diable on ne sait comment, aimant

David et le persécutant, plein d'orgueil et de jalousie, mais aussi plein de tendresse pour ses enfants et d'ardeur pour la gloire, mélange inconcevable de sentimens opposés, tout à la fois grand et petit, courageux et pusillanime, interrogeant tour à tour le ciel et l'enfer, enfantant des projets affreux qu'il détruit lui-même par un effet de la volonté divine : enfin la lutte de l'homme pécheur et de l'homme juste ; voilà ce qui m'a décidé.

Ne vous attendez point, mon cher ami, à trouver ici ce qu'on trouve partout, point de langage des héros historiques ou fabuleux, point de ces incidens dont l'arrangement tient à des ressorts purement humains. Ici, tout est mystérieux, religieux, divin ; ou si ce n'est pas tout cela, votre ami n'a pas le sens commun, ce qui pourrait bien être sans miracle. J'ai tâché de me dépouiller de mes idées communes, j'ai fait peau neuve, et je me suis trempé dans l'eau merveilleuse des psaumes. Il me semble que nos amis doivent être contens de ma résurrection. Qu'ils passent comme Moïse, qu'ils lèvent les mains au ciel pendant le combat, car c'est pour le ciel que cet homme fidèle est armé. Quand pourront-ils chanter victoire? C'est ce que je ne sais pas. J'ai peur que leurs mains ne se fatiguent en attendant, mais je suis sûr que leur cœur ne se lassera pas de faire des vœux pour moi, et c'est dans le mien que je puise ma confiance.

Venons au profane. Vous me demandez un livre que je demande à tout le monde, et personne ne peut m'en donner des nouvelles, mais je dois passer la soirée mardi prochain avec M. Firmin Didot, l'un de nos plus grands docteurs en cette partie, et je m'adresserai à lui pour obtenir les renseignements nécessaires ; après quoi j'irai à la découverte, et je trouverai Muratori ou j'y perdrai mes pas.

Ma santé va mieux, effectivement, malgré les brèches de carnaval. Christin ne vous a point trompé, ni M. Volfius non plus, car j'étais dans un pauvre état quand je lui écrivis et qu'il vous fit peur. J'espère, mon cher ami, quand je retournerai à Dijon, y retrouver toute ma santé avec nos amis, c'est-à-dire tout ce que j'ai de plus précieux, et vous savez bien la place que vous tenez dans tout cela. Adieu. Savez-vous bien que le roi Saül vient de perdre tous ses enfants et qu'il est sur le point de se tuer de désespoir? Ce n'est pas moi qui l'empêcherai. Je vous donne les nouvelles les plus fraîches qui soient à ma connaissance. Adieu, mes chers amis. Ne me trouvez-vous pas l'esprit des psaumes? Je rabâche.

BRIFAUT.

XCI

J'ai appris, mon cher Frantin, avec une peine que vous devez concevoir, le dernier et le plus grand de tous vos malheurs. Je vous plains d'avoir perdu une bonne mère et de vous trouver seul à un âge où l'on n'a plus le courage ni le moyen de se faire une famille. Il ne vous reste qu'une ressource, ne la négligez pas ; elle vous sauvera de l'affliction, vous dérobera à l'ennui, vous fera encore jeter sur la vie quelques regards moins sombres et moins dédaigneux : c'est le travail. Je lui ai dû mes consolations dans l'infortune, car j'ai été malheureux avant vous et plus longtemps que vous, mon pauvre ami. Je crains bien que la fin de ma carrière ne devienne aussi triste que le début ; mais j'ai du courage, j'écris, je lis, je pense et mon âme se fortifie contre tout et contre tous. Voilà où j'en suis. Voilà où vous arriverez, vous qui êtes homme et plus homme qu'un autre. Adieu. Tournez quelquefois vos yeux vers le cercle de vos vieux amis : vous m'y verrez toujours. Je ne déserte pas mon poste et je ne m'en fais pas un mérite. Ma fidélité est un plaisir. Je vous embrasse de toutes les forces d'un cœur qui sait connaître l'amitié et sentir le malheur.

BRIFAUT.

Paris, le 27 février 1832.

XCII

Paris, le 29 novembre 1838.

C'est donc vous, mon cher Frantin. En vérité, j'en suis ravi. Il y a longtemps que je ne m'étais trouvé à pareille fête. Soyez le bien-venu, ou plutôt le bien revenu, mon vieil ami de quarante ans. Si vous m'avez un peu négligé, je vois maintenant pourquoi, et je vous pardonne puisque vous avez employé votre temps à continuer votre belle histoire. C'était ce que je vous demandais lorsque j'avais voix au chapitre, c'est-à-dire lorsqu'un des journaux de Paris était à ma disposition. Aujourd'hui, il n'en est pas de même. Je viens de perdre mon dernier refuge, l'*Echo français*, et cela par la retraite du rédacteur en chef qui recevait avec beaucoup de grâce et imprimait avec beaucoup de célérité les rares articles que je confiais à sa feuille. Cependant, quoique je sois sur le pavé, je tâcherai de trouver condition. Ma petite trompette toute rouillée sonnera pour vous tant bien que mal, dans quelque quartier de la capitale. Et pour qui sonnerait-elle, s'il vous plaît? Mais avant d'appeler les passans, il faut que je connaisse la chose que j'ai à leur distribuer, et cette chose ne sera pas une drogue. Je vais examiner, analyser votre essence et, après cela, je serai bien fort

pour dire au public : Prenez, cela ne fait pas de mal, cela fait même plaisir. Je suis sûr, mon cher ami, qu'en tenant ce langage-là, je parlerai en conscience. Je sais de quoi vous êtes capable, et tout le monde instruit le sait comme moi. Vos preuves sont faites, Dieu merci ; ce que vous nous donnez est du luxe. J'aime singulièrement votre sujet. Cette époque, moins imposante que celle de Charlemagne, offre peut-être un intérêt plus vif. La lutte d'un père et de ses fils, le conflit de la royauté et du sacerdoce, la variété des événements, l'énergie des caractères, le terrible ébranlement donné par les passions aux institutions, aux mœurs, aux habitudes de nos premiers siècles ; tous ces élémens de curiosité, maniés par une main habile, ont de quoi attacher puissamment l'esprit et faire méditer la raison. Si nos vieilles annales ennuient, c'est la faute des écrivains et non pas celle des faits. Je me souviens d'avoir autrefois soutenu la thèse contraire, mais c'était à propos de la première race, et je suis toujours de mon avis. La seconde race, au contraire, en donnant naissance à la féodalité, est une source immense d'intérêt et de réflexion. Je suis convaincu qu'un si beau sujet n'aura rien perdu sous votre plume. Je m'attends à vous voir débrouiller le chaos, et je suis bien sûr qu'après votre *Fiat lux*, je verrai plus clair dans ce monde-là qu'après la petite et incomplète illumination des avortons d'écrivains qui vous

ont précédé. Voilà pour vous, mon cher Frantin.

Voici pour Nault, dont vous me parlez avec tant de sollicitude. Hélas ! je suis inquiet comme vous de sa triste position. Il me semble que sa vie ne tient plus qu'à un coup de dés de la nature. J'ai prié Joliet de m'envoyer le plus souvent qu'il pourra le bulletin de cette santé si menacée. J'aime Nault depuis cinquante ans ; nos liens n'ont jamais été relâchés. Nos berceaux se sont presque touchés. Où seront nos tombes? Voilà son pauvre frère qu'un coup de foudre nous a enlevé au moment où il commençait à faire halte. Le voyageur a disparu, le casanier est lui-même prêt à partir. Et nous, mon cher Frantin, quels sont les jours qui nous restent? Le savons-nous? Cependant, nous formons des projets, nous nous établissons dans la vie comme si elle ne devait jamais nous manquer. Pauvres architectes ! Nous bâtissons au pied du Vésuve. Adieu. Adieu. La tristesse me gagne, et à quoi cela sert-il? Vivons de notre mieux et attendons la mort entre deux bonnes œuvres, si nous pouvons. Je vous embrasse du fond de ce cœur que vous connaissez et qui n'a jamais changé pour vous.

Mille amitiés à Edme et à tous les vôtres.

BRIFAUT.

XCIII

Vous êtes comme la prophétesse Cassandre, mon cher Frantin. Vous dites leurs vérités à vos concitoyens, sauf à n'être pas écouté par eux. Si vous ne trouvez à Dijon que des incrédules, on vous donne ici votre revanche. J'ai fait lire votre dernier article à des connaisseurs qui en ont été fort contens et dont le suffrage vaut mieux que le mien. Je voudrais bien voir ma ville natale recevoir tous les embellissemens dont elle est digne. Vous ignorez peut-être qu'elle a conservé ici une grande réputation, et c'est une de mes joies. Quelque éloigné qu'on soit de la patrie, on l'aime, on la regrette, on forme mille souhaits pour elle. Plus on s'approche de sa tombe, plus on vénère son berceau. Plus on voit tomber autour de soi d'amis nouveaux, plus on se rattache, au moins par la pensée, aux amis de son enfance. A propos de ceux-ci, je reçois de Nault une jolie lettre qui m'apprend qu'il vient d'acquérir une villa où il se promène tous les jours sans y planter, comme l'octogénaire de la fable. Puisqu'il aime tant la promenade, que ne vient-il donc faire un tour au jardin des Tuileries? C'est maintenant une merveille. Fi du Paradis terrestre ! Je ne dis pas qu'on trouvera dans le nôtre le premier homme du monde ; on

n'y trouve point le propriétaire, qui court les champs tandis que ses fleurs s'épanouissent sans lui. Voilà comme on néglige toujours ce qu'on a pour ce qu'on rêve. Ah ! si le Roi m'avait donné, non Paris la grande ville, mais la ruche de l'abeille, comme je m'y plairais entre mon miel et nos fleurs ! Au surplus, s'il y a sur la terre un homme mécontent de son sort, ce n'est pas moi. Je remercie tous les jours Dieu qui m'a donné *otium cum dignitate*. Je vis délicieusement au milieu de gens qui m'aiment, je me moque de mes souffrances et je vous attends par les chemins de fer pour compléter mon bonheur. *Dixi*. Embrassons-nous et ne cessons pas de nous aimer.

A vous comme toujours.

BRIFAUT.

XCIV

Paris, le 26 octobre 1851.

Hé oui, mon cher Frantin, je connais beaucoup M. Lenormant, je le vois sans cesse, je l'estime autant que je l'aime. Neveu par sa femme de Mme Récamier, mon amie, il passait sa vie chez cette admirable femme, et c'est là que s'est formée une liaison dont je m'honore autant que je m'en applaudis. Si je n'ai pas lu votre dissertation dans sa feuille, je vais vous dire le

pourquoi : au moment où elle m'était apportée, un de mes amis, M. Rives, s'en était saisi, me l'avait enlevée, et je n'en ai repris possession que dernièrement. Il y a des voleurs de toute sorte, Dieu veuille que nous n'en voyions pas d'autres que le mien ! Enfin j'ai entre les mains et la feuille du *Correspondant* et la brochure de votre libraire, ce qui me rend doublement riche. J'espère bien que, malgré vos menaces de retraite, vous n'en resterez pas là. Vous êtes un des chefs de la Sainte-Croisade : vous devez combattre les infidèles et vous les combattrez. Quant à moi, pendant la bataille, je lèverai, comme Moïse, mes mains défaillantes vers le ciel. C'est tout ce que je puis faire, vous m'avez vu ranimé par votre présence, vous m'avez vu encore quelque chose. Détrompez-vous. D'ailleurs, mon ami, depuis longtemps, vu la faiblesse de mes facultés, dont j'ai fort exactement fait la ronde, j'ai renoncé à l'orgueilleuse prétention d'être utile à la chose publique.

Je suis un plaisant corps. En entrant dans cette société si bizarrement composée et encore plus drôlement menée, j'ai regardé comment les choses s'y passaient. Qu'ai-je vu? cinq ou six hommes, sous les titres pompeux de conquérans, de rois, d'empereurs, remuant à leur gré le monde ; d'autres obéissant ou résistant au mouvement que ces hommes leur imprimaient, occupant ou perdant quelques grades subalternes et

disparaissant honorés d'un demi-nom après avoir traîné une demi-existence.

BRIFAUT

XCV

Mon cher Frantin, quand on est condamné à jouer le rôle de confident ou les utilités dans le grand drame, autant vaut ne pas monter sur le théâtre. C'est pourquoi j'ai laissé nos comédiens s'évertuer tant qu'ils ont voulu, surtout depuis que j'ai vu les chefs d'emploi se permettre mille sottises, dont ont profité leurs doubles pour les faire siffler et tomber.

Concevez-vous rien de plus ridicule que les diverses péripéties de la pièce représentée devant l'Europe depuis soixante ans sur les tréteaux monarchiques ou républicains? Quand finira cette parade où les meilleurs acteurs n'obtiennent que des applaudissemens éphémères et finissent par rentrer dans la coulisse au milieu des huées? Oh ! que je me félicite de n'être et de n'avoir été rien ! J'ai vécu à mon gré pendant soixante-dix années, laissant faire les faiseurs, laissant dire les diseurs, étranger mais non pas indifférent aux événemens qui se sont passés sous mes yeux, jugeant assez bien les héros du jour, donnant mon cœur à mes devoirs, mes vœux à mes rois, mes sentimens à l'amitié. S'il y a un heureux

sur la terre, c'est moi ; s'il y a un sage, c'est vous. Faites votre rôle, je garde le mien.

Que devient Nault? Je n'entends plus parler de lui, son amitié est de la nature des marmottes : elle dort six mois de l'année.

Que la vôtre ne suive pas le même exemple.

Quelle perte cruelle nous venons d'éprouver ! la grande martyre est dans le ciel. Nous pleurons sur la terre. Elle a bien gagné sa couronne, mais que ne perdons-nous pas? C'était la parure du siècle (1). Adieu, mon ami.

BRIFAUT.

XCVI

Enfin, vous l'emportez, mon cher ami. Vos cuisines si précieuses sont sauvées, mais elles n'en seront pas plus réchauffées pour cela. Nos savants sont comme vous dans la joie, et dans Paris ainsi qu'à Dijon, nous remuons toutes nos casseroles pour célébrer ce grand événement, qui vous a fait suer sang et eau. J'ai toujours eu, moi qui vous écris, une grande vénération pour l'art culinaire, et les lieux où on l'exerce me sont sacrés depuis que je mange. Cependant je n'ai jamais poussé ma dévotion gastronomique aussi loin que le prince de Wurtemberg, dont les journaux vous apprendront la mort. Il avait une

(1) Il s'agit sans doute de Mme RÉCAMIER.

cuisine moins respectable par son antiquité que par son excellence ; il sortait de là les meilleurs dîners, mais qu'ils lui coûtaient cher ! Quel fripon que son cuisinier ! Ce grand sacrificateur le volait avec un aplomb admirable ; et n'avait-il pas raison? Il lui faisait faire une chère de Lucullus. Or, notre Prince, qui calculait bien, répondait toujours aux donneurs d'avis qui voulaient l'engager à renvoyer ce coquin de génie, sous prétexte qu'il le ruinait : « Qu'importe qu'il me ruine pourvu que je mange, et que je mange bien ! Vingt mille francs de plus ou de moins, voyez la belle affaire ! » Hélas ! le bon Prince n'est plus, le crêpe est à sa fourchette, le cuisinier est mis à la réforme. Ainsi finissent les gloires de cuisine. Mais c'est assez s'occuper de ce grand objet, il en est un auquel j'arrive, et puisque j'ai mis tout en mouvement pour vous, ayez la bonté de vous y mettre un peu pour moi. Cherchez, de grâce, l'excellent M. Mignard, à qui je dois mille excuses. Il est venu chez moi ; je n'ai pu le recevoir, j'en suis désolé et je désire qu'il le sache. Dites-lui bien, mon cher ami, je vous en prie, que j'ai lu avec un grand plaisir sa *monographie*, et que si je ne lui ai pas encore adressé mes remerciemens, c'est que je n'ai plus guère la force d'écrire. Vous lui direz une triste vérité. Chaque jour je m'appesantis davantage. Tout me coûte. Je ne sais plus ni penser, ni causer, ni faire de ces pieds de mouche qui m'amusaient

tant autrefois. Oh! qu'il est dur d'être ruine après avoir été monument!

Adieu, mon cher Frantin, gardez votre éternelle jeunesse. Courez les grands chemins, défendez les reliques contre les impies, soyez ce que vous avez toujours été, le meilleur des érudits, le plus pur des écrivains et le plus constant des amis. Vous devez remplir jusqu'au bout votre vocation.

Paris, le 18 avril 1852.

XCVII

Comment, scélérat que vous êtes, vous m'entraîniez à mon insu dans une abominable conspiration qui pouvait bouleverser la France! C'était pour les légitimistes et les orléanistes réunis dans un accord si criminel, que vous demandiez la conservation des cuisines de Charles le Téméraire. Vous vouliez réchauffer la guerre civile au feu qui faisait bouillir les marmites de Jean le Bon! A-t-on jamais formé une trame si monstrueuse? Et que devenaient la Bourgogne, la Franche-Comté et le reste du pays, si vos menées souterraines eussent conservé ces derniers monumens de la puissance féodale destinés à renverser le principe du suffrage universel? Où en seraient nos nouvelles institutions? Que devien-

draient le Président, le Sénat, le conseil d'Etat, le corps législatif, la magistrature, les préfets, les commissaires de police, tant qu'on n'aurait pas détruit jusqu'au moindre fourneau ; jusqu'à la plus petite pierre d'évier, justement suspectée par vos honnêtes et prudents concitoyens dont on ne peut tromper la judiciaire. Ils ont bien vu où vous vouliez en venir. Ils ont prévenu vos machinations infernales : ils ont bouché tous les soupiraux par lesquels pouvaient passer les partisans des deux branches pour parvenir au succès d'une entreprise qui allait encore changer la face d'un pays si ennemi des révolutions, si contraire à l'esprit de nouveauté, si heureux de vivre sous des lois auxquelles il tient, malgré vous et les vôtres. Dieu soit loué ! on vous a donné, pour vous diriger et vous surveiller, des autorités admirables, qui ne se laissent pas surprendre à vos faux prétextes et qui ne vous laisseront pas planter la crémaillère du crime dans les vieux repaires du despotisme. Gloire à vos administrateurs. Ils pourront se vanter d'avoir déjoué la plus noire intrigue du siècle, arrangée sous le manteau de la cheminée ducale. Je les félicite et je leur vote une casserole d'honneur. Pour vous, je vous renie ; je ne veux plus de commerce avec les antiquaires, avec les prétendus amis des arts, avec les faux conservateurs des ruines historiques. Et puissions-nous avoir dans tous nos départemens des sauveurs éclairés qui les débar-

rassent comme le vôtre des vieilleries qui ne servent qu'à entretenir la superstition du passé et à troubler le repos du présent.

Adieu, monstre.

BRIFAUT.

Paris, le 22 avril 1852.

XCVIII

Convenez, mon cher Frantin, que l'espèce humaine ne vaut rien du tout. Le monde est un immense champ de bataille, où nous sommes toujours aux mains, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et le plus souvent sans prétexte. Qu'est-ce qu'on nous conte donc depuis notre enfance? Que chacun de nous a son ange gardien? Le moyen de le croire? C'est plutôt un démon qui est avec nous et qui nous dirige. Voyez si nous sommes sous la garde d'un être raisonnable. Voyez ce sens dessus dessous perpétuel dans l'ordre social. Vous, par exemple, ne vous a-t-il pas fallu entrer en lutte avec des barbares qui s'en prenaient à nos vieilles reliques archéologiques! Aujourd'hui vous voilà obligé de rompre des lances contre d'autres barbares qui veulent changer le cours de nos études scolastiques? Toutes ces innovations, tous ces coups portés par des iconoclastes mettraient véritablement en colère si nous n'avions pas d'autres sujets

de mécontentement un peu plus graves. Pendant que les rats et les chats se battent, les singes et les renards s'entendent pour s'emparer du logis, pour y devenir les maîtres, et nous allons voir sultan Léopard se faire couronner au premier jour par ces faiseurs de tours de passe-passe qui les secondent. Pour moi, qui suis à la dernière heure du jour, je regarde ce spectacle non pas comme un juge, mais comme un critique, assez content de n'avoir rien à regretter en quittant la partie, et je répète mon refrain : Pauvre, pauvre humanité ! Cela ne m'empêche pas d'applaudir à ce qui se fait ou se dit de bon : c'est vous assurer que votre dernier article m'a charmé, et d'autant plus charmé que vos argumens sont les miens, et qu'on a toujours du plaisir, quand on est un petit esprit, à se trouver appuyé par une intelligence comme la vôtre. Vous êtes infatigable ; vous défendez les bonnes causes avec autant de promptitude que de talent ; vous entretenez des relations aimables avec vos vieux amis et vous mariez vos jeunes nièces. Que de bénédictions vont vous arriver de trois côtés à la fois ! Continuez et vous ferez bien. Donnez-moi de vos nouvelles et vous ferez encore mieux.

Je vous embrasse en franc Bourguignon.

Brifaut.

XCIX

Paris, le 1er septembre 1852.

Vous nous rendez un vrai service, mon cher Frantin, en ressuscitant Pascal, le vrai Pascal, l'objet des admirations de notre jeunesse. Celui qu'on nous présentait pour l'adorer, je ne le connaissais pas; je ne savais plus à qui j'avais affaire. Ils l'avaient tant tailladé, tant estropié, tant décomposé, que ce n'était plus le géant, mais des fragmens du géant. Il me représentait ce personnage de l'Arioste courant après son bras, après sa tête, après sa jambe, sans pouvoir parvenir à reprendre possession de soi tout entier. Singulières gens que nos gens! Il paraît que Pascal les épouvante tant qu'ils meurent d'envie de l'escamoter, ou du moins de le métamorphoser pour dépayser le monde. Vous êtes venu, vous avez vu, et je suis certain que vous avez vaincu. Je vais passer, grâce à vous, une bonne suite de journées en revivant dans la société du plus puissant athlète de la Religion. Pour lui, je déserte saint Paul et Sénèque, avec lesquels je venais de me mettre en rapport, grâce à M. Amédée Fleury, qui a réuni ces deux grands hommes dans une même communion. Je vous recommande l'ouvrage de cet auteur; il est curieux, si je peux en juger par le peu que j'en

ai lu jusqu'à présent. Donnez-moi donc des nouvelles d'Edme et de tous les vôtres. Parlez-moi un peu de Nault. Dijon néglige bien Paris, qui ne le lui rend pas. Oh ! si j'avais des bottes de sept lieues ! Bonjour, bonjour, mon cher Frantin. Continuez de faire des choses utiles et par conséquent de m'aimer. J'en ai besoin pour le repos de mon âme et pour le bonheur de mes jours.

A vous comme autrefois.

BRIFAUT.

C

Paris, le 7 juillet 1853.

Vous êtes, mon cher Frantin, d'une confiance admirable dans la royauté des Français. Vous croyez que les questions d'archéologie les occupent encore. Mais, du fond de votre bonne ville, vous n'entendez donc pas le canon russe et le canon turc qui se saluent réciproquement? Vous n'êtes donc pas comme nous qui ne parlons d'autre chose que d'un grand choc entre deux nations, prêtes à se briser sur terre et à se noyer sur mer? Pour nous, badauds, plus badauds que jamais, tous nos lorgnons sont braqués vers le Danube, toutes nos langues sont en mouvement pour dire : Ils se battront, ils ne se battront pas. Les paris sont ouverts, la Bourse va du oui au non; les rentes baissent, montent au gré du télégra-

phe : toutes les autres questions sont suspendues, tous les autres intérêts disparaissent. Et vous seul, inébranlable sur les ruines de l'ancienne Bourgogne, vous nous appelez à les admirer avec vous, comme si c'était l'objet à l'ordre du jour. Hélas ! mon cher ami, je répète en vain vos paroles, on ne sait pas ce que je veux dire : excepté M. Lenormand et quelques autres amateurs obstinés de vieux monumens, je ne vois que des curieux qui me répondent Constantinople quand je leur nomme Dijon. Rien de si drôle que l'esprit français : il n'a qu'une passion à la fois. Mais soyez tranquille : à la première occasion, vous verrez vos fonds remonter, le bon reste bon, et il a son tour de faveur : il ne faut que savoir l'attendre. Adieu. Ce que je n'attends plus, moi, c'est la santé ; ce que je conserve précieusement, c'est un cœur bourguignon, et vous savez la place que vous occupez dans ce cœur qui n'est ni aux Russes ni aux Turcs, mais aux Français et surtout aux Bourguignons. Je me répète. Hélas ! hélas ! pour moi, vous le voyez,

Le temps *du rabâchage* est à la fin venu.

Mille et mille amitiés.

BRIFAUT.

CI

Paris, le 13 août 1851.

Grand merci, mon cher Frantin, de votre excellente notice, que j'ai lue avec bien de l'intérêt et qui a redoublé mon indignation contre les vandales du siècle présent. Vos deux exemplaires ont été remis à leur adresse et je ne doute psa du plaisir qu'ils procureront aux deux élus que votre faveur en a gratifiés. Vous avez fait ce que vous avez pu pour sauver d'illustres débris des griffes du temps. Tous les amis des arts vous en sauront gré ; ne comptez pas sur la foule. Hélas ! mon ami, on ne s'intéresse plus à rien maintenant, excepté à la fortune du pot-au-feu. Jamais cependant on n'a montré plus de respect et même plus de passion pour les vieux monumens. Grimace que tout cela, nous sommes de bronze pour le beau antique, nous datons, à nos yeux, d'aujourd'hui ; le passé est rayé de notre catalogue.

Il y a une phrase à la mode qui m'impatiente et qu'on répète stupidement, c'est celle-ci : il faut marcher avec son siècle. Et si le siècle n'a pas le sens commun? N'importe : marchons toujours. Et s'il mène aux abîmes? Il n'y a pas d'abîmes. Je voudaris bien, moi, trouver un

chemin qui me menât jusqu'a vous, mais voilà l'impossible ; je le sais bien, j'en gémis bien : la maladie du pays me possède ; elle me mènera non dans ma bonne ville natale, mais dans l'autre monde. Ainsi le veut la *camarde*. Que sa volonté ne soit pas faite. Adieu, mon cher Frantin, continuez d'écrire des choses utiles et surtout d'aimer cette chose légère qu'on appelle

Brifaut.

LETTRES

DE

CHARLES BRIFAUT

A BENIGNE TOUSSAINT (1)

CII

Paris, ce 3 nivôse an XIII.

J'ai à te remercier, mon cher Toussaint, de la lettre trop courte que j'ai reçue de toi et à m'excuser d'y répondre si tard. Je voulais satisfaire ton empressement sur ce qui me regarde, et j'attendais que j'eusse quelque chose à t'apprendre. Les affaires ne galopent pas, dans ce pays-ci. Voilà plus de quatre mois que j'y suis planté sans avoir encore fait la moitié de ce que j'ai à faire. Il est pourtant décidé que je serai lu

(1) Ces lettres ont été publiées par M. Gabriel DUMAY, secrétaire de l'Académie de Dijon, en 1896, à l'imprimerie Darantière.

jeudi prochain devant l'auguste aréopage. Saint-Prix, qui me couvre de ses ailes, m'assure qu'il n'y aura qu'une voix. Il est plus fou de moi que jamais. Les apparences sont belles, mais je suis toujours en défiance. La pièce de Chenier m'a tordu le cou ; elle m'a fait perdre un temps prodigieux ; elle a tout détourné, et cela pour en venir à une chute, mais à une chute si lourde qu'il ne s'en relèvera pas (1). Je l'avais condamné d'avance sur la lecture du rôle de Mlle Duchesnois et de celui de Saint-Prix. De grands vers boursouflés, des images gigantesques, du néologisme, quelques traits heureux à travers champs : voilà tout ce que c'était. Petitot, qui n'est pas son ami, en est aux cieux ; il me fait toujours de grandes amitiés. Il attend le résultat de ma lecture avec presqu'autant d'impatience et plus d'assurance que moi. J'ai obtenu de lui qu'il me réciterait sa pièce, que je trouve fort belle et fort noire. Le cinquième acte est attérant. Il y a de belles situations : le style en est soigné. Enfin, je suis de l'avis de ses amis ; c'est son meilleur ouvrage tragique et je suis fâché qu'il ait renoncé au théâtre (2).

Il me semble que tu n'as pas bien fouillé chez moi, puisque tu n'as pas trouvé tous tes livres : je n'en ai prêté aucun. Cherche dans mes deux

(1) *Cyrus*, tragédie en cinq actes, qui n'eut qu'une représentation.

(2) *Rosmonde*, tragédie restée manuscrite.

chambres ; visite tables, rayons, commodes, cheminée : tu trouveras sûrement ton compte. Je te demande pardon de cet embarras, qu'un peu plus d'ordre dans mes affaires t'aurait épargné. Fais-moi la galanterie de m'écrire si tu as tout recouvré. Mets-moi aux pieds de Mme Toussaint. Baise trois fois Célestine pour moi. Distribue mes respects et mes révérences dans la maison de ton père et garde pour toi le lot de l'amitié qui t'est due pour l'attachement que tu m'as toujours témoigné *in utraque fortuna.*

BRIFAUT.

CIII

Paris, ce 29 pluviôse an XIII.

Je ne sais comment il se fait, mon cher Toussaint, que ma plume soit si paresseuse à t'écrire, tandis que mon cœur est si diligent à le vouloir. Je retombe toujours malgré moi dans mon péché d'habitude ; je forme de beaux projets de conversion et je les exécute toujours tard, ce qui leur donne un air de mauvaise grâce qui en détruit tout le mérite. Je te prie de ne pas me faire l'affront d'en croire les apparences. En vérité, je ne regarde pas comme une corvée de t'écrire ; mais, dans la multitude des plaisirs

où je suis, je choisis les plus près de moi, et ton grand tort est d'être trop loin. Je songe beaucoup à toi et cela vaut bien de t'écrire souvent. D'ailleurs, mon cher ami, que veux-tu? chacun a son faible : le mien est de ne pas aimer à faire de la peine. C'est bien assez d'ennuyer ses amis en vers; il faut de la raison en tout. Quand j'ai les gens vis-à-vis de moi, que je dialogue avec eux, je suis un peu du sentiment du bonhomme Jourdain, je ne crois pas faire de la prose ; je m'imagine que je parle et voilà tout. Il ne m'en coûte rien que de parler. Mais, quand j'écris, j'ai beau écrire du courant de la plume, sans apprêt, sans prétention, je vois fort bien que cela prend du temps et, quoiqu'il soit bien employé, je ne peux pas trouver où le prendre. Figure-toi que ma vie est un tourbillon dans lequel je suis emporté sans savoir où je vais, d'où je viens, ce que je fais, ce que je dis, ce que je deviens. Cette conduite n'a pas le sens commun ; elle me révolte, et je me laisse aller plutôt par nonchalance que par goût ; car j'aime assez à me rendre raison de mes actions. J'en ai fait une bien folle, mon très cher, d'aller tourbillonner dans le pays des chimères. Je m'attends à m'en mordre les doigts quelque jour et je commence déjà à me ressentir des désagrémens du pèlerinage. Il est vrai qu'on m'a fait un fort bel accueil dans la chapelle où j'ai déposé mon offrande. Les moines et les religieuses du couvent ont donné de grands encouragemens

au pèlerin et lui ont promis des indulgences. Mais, malgré leurs promesses, je ne laisse pas d'avoir peur de m'être aventuré et de me donner au diable en croyant gagner le Paradis. Tu comprends ce que je veux dire et M. Volfius m'a mandé qu'il t'avait fait part de la lecture et de la réception de ma pièce (1). Pour l'époque de la représentation, c'est un mystère : quand il sera percé, je t'en dirai des nouvelles. Je ne suis pas d'avis de ton sujet de la Pucelle. Une pucelle au théâtre ! Eh ! mon ami, vois donc le ridicule ! où la prendre cette pucelle? Est-ce George, qui est malade pour avoir cessé de l'être? Est-ce Duchesnois, qui n'a l'air ni d'une vierge, ni d'une guerrière? Est-ce Volnais, qui n'est ingénue que de physionomie et sa physionomie n'induit personne en erreur? Est-ce Bourgoin, la grisette? Tu vois bien que le théâtre n'est pas le séjour des pucelles, si pucelles il y a, et que la vraisemblance serait trop choquée dans la pièce. Je roule en tête d'autres idées moins périlleuses ; j'ai des fonds meilleurs à défricher : des princesses pleines de grâces et de beauté, condamnées à mort par des reines cruelles, mais d'un caractère imposant et révéré dans l'histoire ; de grands généraux qui se tuent pour se dérober à la vengeance de leurs ennemis devenus leurs vainqueurs ; des fils qui massacrent leurs pères avec beaucoup d'appareil

(1) Allusion à la tragédie de *Déjanire*, qui, bien que reçue, n'a pas été représentée.

et de tintamarre, qui s'en repentent, qui s'en punissent et qu'on plaint, malgré leur férocité, parce qu'elle est causée par la grande passion, qui excuse tout aux yeux des femmes et des jeunes gens, les plus mauvais et les plus nombreux raisonneurs : voilà de quoi étonner, émouvoir, attérer, bouleverser, enfin subjuguer les esprits de ses juges. J'ai la tête en flamme, je vais travailler. Je te réponds d'une œuvre aussi tragique qu'on puisse l'imaginer et, quand je l'aurai finie, je l'enverrai à Mme Toussaint pour lui faire peur et lui ôter la fantaisie de me plaisanter. Pour toi, mon cher Toussaint, je t'embrasse sans cérémonie et je te charge d'en faire autant à Célestine, par forme de procuration. Donne-moi prompte réponse : tu ne saurais me faire mieux *ta cour.* N'oublie pas de distribuer mes respects et mes complimens chez ton père et ta mère, à qui je suis dévoué de cœur et d'affection.

BRIFAUT.

Bonjour au petit Adolphe. — Vaudremont m'a appris la mort de Mme Nault, et j'en ai été fort affligé. C'était la meilleure femme du monde et surtout la meilleure mère. La perte est cruelle sous tous les rapports pour ses enfans. Fais-moi la grâce d'en témoigner mon regret à Nault. Je me dois à moi-même cette démarche, sans préjudice des griefs que je conserve contre lui et qui ne

s'effaceront de longtemps. Il a oublié de m'écrire à ce sujet. C'est un tort. Mais la connaissance des bienséances n'est pas son fort, quoiqu'il s'en pique. Je ne veux pas tomber dans la même faute. Adieu, mon très cher, vis longtemps, je te prie, et ne m'écris jamais d'injures. C'est un langage que je n'aime guère et qu'il te serait difficile d'employer, sans forcer nature.

CIV

Paris, le 24 septembre 1805.

En vérité, mon cher Toussaint, il me semble que je te dois bien un petit mot, ne fût-ce que pour te remercier de toutes tes amitiés et de ton accueil plein de grâces et de prévenances dont Dijon a été le théâtre. N'ai-je pas aussi quelque dette à payer à Mme Toussaint qui s'avise d'envoyer à sa mère une litanie de louanges dont elle me fait intrépidement le héros? Oui, sans doute, il faut que je m'acquitte aussi de ce côté-là. Mais, madame, à qui en avez-vous, avec vos louanges? C'est bien à moi qu'il en faut donner. Le beau mérite de griffonner des vers ! que cela est utile ! Et que dira-t-on, s'il vous plaît, après cela, des femmes qui sont, comme une que je connais, des modèles de vertu, de raison et d'amabilité, à l'âge où il est de mode d'être folle et impertinente : qui sont attachées à leur mari et à leur

devoir, prudentes, éçonomes, capables de secret, occupées à l'éducation de leurs enfans qu'elles aiment avec tendresse, mais d'une tendresse éclairée, qui ne s'aveugle point sur leurs défauts et n'exagère point leurs bonnes qualités ; enfin de ces femmes qui font désirer leur copie et donnent la véritable idée de la perfection et du bonheur d'un mari qui sait apprécier un pareil trésor? Voilà, par exemple, des sujets sur lesquels on ne peut retenir la langue ; voilà un héros à moi, voilà une sainte. On peut louer pendant cent ans, sans crainte de passer les bornes ni d'être démenti et arrêté par qui que ce soit. Il n'y aura qu'une voix sur la femme dont je parle. Je ne nomme personne, madame ; je m'entends. Permettez, sur ce, que je vous quitte, après m'être dégonflé. Je vous tire ma révérence et je retourne à votre mari.

Voilà donc le sage Petitot marié, mon très cher. Je lui ai envoyé un compliment sur ce mariage. Je lui souhaite joie, prospérité et santé. Qu'il n'aille pas prendre le mors aux dents. Faislui bien entendre cela, toi qui es son cousin ; il faut qu'il règle son allure. Mais je suis fou de m'occuper de pareil soin. Je n'en ai point de nouvelles, de ce Petitot ; il me semble que je dois m'en formaliser. Le vois-tu souvent? Que fait-il? Je l'aime trop. C'est une passion malheureuse : je n'ai de lui que rudesse, oubli et ingratitude. Tâche donc d'attendrir le barbare en ma faveur.

Il m'avait, autrefois, fait des agaceries ; mais c'était des pièges que le fripon me tendait. Il doit être bien content, car j'y ai été pris, autant qu'on l'ait jamais été de sa vie. Je t'en parle trop, ma faiblesse est sans exemple. Allons, allons ; au moins par bienséance il faut dissimuler ces choses-là. J'ai encore mon honneur à garder.

Les *Templiers* (1) ont eu ici une vogue prodigieuse, mais tout prend fin et cette vogue diminue et baisse tous les jours. La pièce est admirablement jouée par Talma et par Saint-Prix. J'y ai pleuré, moi qui te parle. J'ai été charmé de me retrouver le cœur tendre comme à quinze ans. Il y avait longtemps que je ne m'étais vu à pareille fête. Je ne pleurais plus qu'aux opéras comiques. A propos d'opéra comique, veux-tu que je te fournisse un sujet pour ce pays-là? Le voici tout bâti. Une femme se laisse conter fleurette par un grand seigneur ; il la pousse, elle cède ; il l'enlève, elle ne crie pas. Les choses vont jusqu'où elles peuvent aller ; je n'en dis pas plus. Suis-je assez clair? Le mari apprend sa déconvenue. Que fait-il? Court-il après son infidèle? Non. La poignarde-t-il? Fi donc. Prend-il son parti, comme tant d'autres? Nous n'y sommes pas. Que fait-il donc enfin? Il n'en fait ni un, ni deux ; il devient fou, il perd la tête, il extravague, il est dans le délire ; en un mot, c'est un

(1) Tragédie de Raynouard.

homme à lier. Et pendant ce temps-là, tout Paris chôme, les plaisirs n'y battent plus que d'une aile, les femmes ont perdu l'ornement de la scène et de leurs boudoirs. Mets au bas du tableau les noms d'Elleviou, de sa femme et du prince M...t, et voilà les personnages tout trouvés. N'admires-tu pas la bonhomie de ce pauvre Elleviou, de devenir fou. Il n'a pas trouvé d'autre parti à prendre. C'est l'année des acteurs. Talma est toujours dans ses vapeurs noires. Tu sais que ce n'est pas l'infidélité de sa femme, mais sa mort qui l'a jeté dans cet état. Depuis ce temps-là, il ne vaut plus rien, il s'annule, il n'est plus capable de travail et d'application ; c'est un homme hors de combat. Je le plains et je plains le théâtre s'il vient à essuyer une pareille perte : mais je me consolerai de tout, pourvu que je ne perde pas ton amitié. Adieu, mes respects à ta famille. Je baise les joues de Célestine et les mains à Monsieur son père.

BRIFAUT.

J'oubliais de te donner mon adresse : rue du Mail, hôtel de Portugal. Le diable m'emporte si je sais le numéro ; mais cela suffit.

CV

Paris, 16 février 1806.

Je te félicite bien sincèrement, mon très cher Toussaint, de l'accroissement de ta jolie famille. J'espère que ce nouveau poupon ressemblera à ses aînés et qu'il fera honneur à la souche dont il sort. Je lui souhaite, pour son bonheur auquel je m'intéresse, un caractère comme celui de son père et une femme qui ressemble à sa mère. Il me semble que je m'entends assez bien en souhaits.

Pour moi, mon cher ami, je ne vais pas si vite en besogne. Voilà trois mois que je suis dans les douleurs de l'enfantement, et je suis encore à accoucher. J'ignore ce que sera ma progéniture; mais, du moins, je n'aurai rien à me reprocher, Dieu merci. J'aurai épuisé toute ma science pour elle. Quand j'aurai fait mes couches, j'aurai soin de t'en donner avis, à moins que je ne mette au monde un petit monstre, et cela pourrait bien être. Je ne fais pas ici ce que je voudrais. On est détourné à tout moment. Vous vous enfermez, vous taillez vos plumes, vous vous préparez au travail. Vient un tourbillon qui vous enlève et vous voilà hors de combat pour quinze jours.

Je te prie de gronder un peu ton cousin Petitot, qui a laissé sans réponse une lettre que je lui ai écrite il y a trois mois. Il faut que j'aie

pour lui une amitié bien tenace puisqu'elle a résisté à cette épreuve.

Adieu, mon cher Toussaint, prends soin de ta santé, qui est un meuble précieux. Envoie-moi quelquefois la gazette de Dijon, et surtout celle de ta maison, à laquelle je suis attaché de tout mon cœur.

Mes respects à toute la famille.

Je suis à toi corps et âme.

BRIFAUT.

CVI

Je t'en demande pardon, mon cher Toussaint, mais il faut que les dames passent avant tout. Celle qui me tenait dans ses fers et dont tu as entendu parler, car je suis indiscret, je divulgue les faveurs qu'on m'accorde, s'il est vrai que ce soient des faveurs, ne me laissait pas un moment pour respirer. Enfin, j'en suis quitte, Dieu merci. Je la donne au public, qui ne voudra peut-être pas du présent (1). Et toi, mon cher ami, que fais-tu? Que devient ta petite famille? Conte-moi toutes ces choses-là longuement. Notre amitié est bien vieille et bien respectable : aussi, rien de ce qui t'intéresse ne me trouve indifférent : je puis ne pas t'écrire, mais je ne puis pas t'oublier.

(1) Allusion à la tragédie de *Jane Gray*.

Je n'ose pas m'adresser à Mme Toussaint, j'ai peur de sa colère ; car, après celle de Dieu, je ne crains rien autant que la colère des dames. Si j'avais pourtant un pardon à attendre, ce serait de ton aimable femme, qui a tant de bonté et de qualités excellentes que je n'ai pas encore pu décider lequel valait le mieux de son esprit ou de son cœur. Elle a beaucoup de ce qui contribue à la perfection de l'un et de l'autre ; et qu'elle n'aille pas croire, s'il lui plaît, que je la flatte pour escroquer ma grâce. Ce que je dis là est aussi vieux que moi. Je l'ai dit à qui a voulu l'entendre :

> Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Toussaint même ;
> Et dans l'éloignement, Madame, où je me vois,
> Je le redis encor pour la centième fois

Vous pouvez, après cela, m'être indulgente ou sévère, m'absoudre ou m'imposer pénitence, je me soumets ; sachez seulement que quelque marque de votre bienveillance m'est aussi chère que mon estime pour vous est grande.

Adieu, mon cher Toussaint, je t'embrasse sur l'une et l'autre joue, et j'en fais autant à ma bien-aimée Célestine, pour laquelle je conserve toujours mes faiblesses. Je fais mille vœux pour messieurs ses frères, que je baise aussi très fraternellement. Je retiens place encore ici pour M. et Mme Toussaint, qui en ont une grande dans mon souvenir. Pour toi, je ne te dis rien, mon ami : ce mot-là renferme tous les sens de la tendresse,

et tu sais depuis longtemps où nous en sommes. Il ne peut y avoir, dans nos sentiments, ni augmentation, ni déchet.

BRIFAUT.

Rue Condé, n° 19.

Mes révérences à M. Petitot, qui m'oublie cruellement, l'ingrat ! Bonjour à Lausséroís.

Paris, ce 10, ou 11, ou 12 ou 13 septembre 1806 ou 1807 (1).

CVII

Paris, le 10 mai 1826.

Je te renvoie, mon cher ami, en fort bon état et comme tu me l'as confié, le trésor que tu croyais perdu. Ton Evariste est enchanté de me planter là et je le conçois. La nature avant tout. Il ne grandit qu'en science et en talent ; du reste, sa taille ressemble à celle d'un lycéen. Il va passer un moment avec son frère, puis à Dijon, où il restera. Je suis fâché de n'être pas le mentor de ce Télémaque, mais a-t-il besoin de la Sagesse? Et la représenterais-je bien? Quoi qu'il en soit, je reste au coin de mon feu pendant qu'il voyage, et c'est de là que je te remercie de tes complimens, qui sont ceux de l'amitié. J'avoue que je me vois avec plaisir dans le nombre de ces qua-

(1) Toussaint nous apprend dans son *Mémorial* qu'il a reçu cette lettre le 18 septembre 1807.

rante immortels dont l'un a la pierre, l'autre la pituite, l'autre une fluxion de poitrine, l'autre la goutte. Cet Olympe-là ressemble prodigieusement à une infirmerie. Voilà pourquoi on m'y a placé. Bonjour, mon cher ami. Je t'embrasse à ma vieille manière. Je prie Mme Toussaint d'agréer mes plus tendres hommages. Quant au sort d'Adolphe, tu dois bien penser qu'il m'occupe ; mais il faut attendre un peu. On serait fort mal venu à solliciter pour lui après avoir obtenu. Bonjour, encore une fois. Je ne te parle de ma santé ni de mille autres choses qu'en courant. Evariste sera mon chancelier, il te dira le reste.

BRIFAUT.

CVIII

Paris, ce 15 janvier 1827.

Où en es-tu, mon cher Toussaint? Notre correspondance est comme les vieux sentimens ; elle languit, mais elle dure. Nous revenons toujours l'un à l'autre, c'est une nécessité. Evariste que je vois de temps en temps, me paraît un fort bon sujet. Je suis persuadé qu'il fera son chemin et que Monsieur son père n'aura qu'à se louer de lui, ce qui n'est pas commun, par le temps qui court, de la part des pères. La jeunesse pensante, agissante et réfléchissante, leur donne bien de la

tablature ; elle n'est ni obéissante, ni reconnaissante. Evariste est d'une autre nature et je t'en félicite ; je n'ai point encore vu notre député Saunac, qui est toujours dans les commissions de finances où je n'ai rien à faire ni à voir ; mais j'ai vu le frère de Nault, homme de beaucoup d'esprit, malin, doctrinaire, militaire et toujours disposé à fronder un peu son siècle, parce que c'est un jeu très amusant à jouer. Que fait ta femme, mon cher Toussaint? Et toi-même, que fais-tu? Je t'adresserai les mêmes questions sur Célestine et sur Adolphe. Nous sommes si loin les uns des autres, que nous restons dans la plus grande incertitude sur nos destinées et nos santés. Voilà les charmes de l'absence. Quant tu auras un petit accès d'amitié, tu m'écriras, tu me feras plaisir. Je tiens à tes lettres : quoique mes réponses soient rares, cela ne prouve rien contre moi. Si tu connaissais l'étendue de mes correspondances, tu aurais pitié de moi et tu dirais : le pauvre homme! Ecris-moi souvent et je dirai : l'heureux homme!

Je vous embrasse tous.

BRIFAUT.

CIX

Paris, ce 20 avril 1827.

Je t'ai plaint, mon cher Toussaint, pendant ce rude hiver qu'il a fallu passer tant bien que mal. Tu avais plus qu'un autre à en souffrir,

puisqu'il t'avait pris sans provisions. Enfin t'en voilà quitte et nous aussi. Dans quelques jours, tu auras toute ta famille autour de toi, et, au lieu de te plaindre, il faudra t'envier. Le mathématicien, le danseur, l'ingénieur dont tu es le père fortuné est venu hier m'annoncer son départ et il m'a demandé des lettres pour toi. Je ne veux pas qu'il s'en aille les mains vides. Je me hâte donc de te brocher quelques mots d'amitié que tu recevras sans doute avec plaisir, comme je reçois les tiens. J'ai toujours présent le souvenir de notre enfance, qui a commencé notre union, et tu sais que rien ne s'efface moins du cœur que la mémoire de la première affection. Il ne t'arrive rien qui ne soit pour moi du plus grand intérêt. Tes succès, tes traverses, je partage tout. Maintenant, je n'ai qu'à jouir, puisque tu n'as qu'à te féliciter. Des enfans qui arrivent à bon port, une femme excellente, un nouveau bail fait avec la santé, une existence selon tes goûts, tout cela se trouve rarement réuni et tu possèdes tout cela. La Providence t'a donné un bon lot dans sa loterie universelle. Pour moi, je ne serais pas mécontent non plus, quoique je n'aie ni femme pour charmer ma vie, ni enfant pour la continuer, si je ne voyais mon pauvre pays qui va sens dessus-dessous. Tu vois que notre adorable Roi a retiré une loi qui déplaisait à la nation et qui devait lui déplaire. Comment a-t-on reconnu cet acte généreux? Par des bacchanales. Personne

n'est sage en France, excepté le Roi et moi, et peut-être toi aussi. En voilà donc trois qu'on peut citer au milieu d'un peuple de fous. Où cela nous mènera-t-il? Peut-on espérer une longue tranquillité avec de tels esprits? *Nescio vos.* Quoi qu'il en soit, mon ami, prends ton parti, retire-toi dans tes livres, comme le rat dans son fromage. Je voudrais bien t'y aller visiter et tu ne me fermerais pas la porte, j'en suis sûr.

J'ignore si je pourrai voir Dijon cette année. J'ai des projets qui ne s'arrangeront guère avec celui-là, et, comme c'est la destinée qui fait mes plans de campagne, je les accepte et n'y change rien. Bonjour, mon cher ami, je t'embrasse à la mode des amis et non pas à celle des pharisiens. J'en fais autant pour ta femme, qui me le permet et à qui j'offre cent mille hommages. Et puis, ne m'oublie pas auprès de Célestine, d'Adolphe et de Parigot.

Brifaut.

CX

Enfin, enfin, je t'apporte ma cargaison, mon cher Toussaint, mais j'ai cru que jamais elle n'arriverait au port, tant les vents étaient contraires. Tu vas être riche d'écritures et de noms littéraires, politiques, dramatiques ; tu vas grossir ton capital, tandis que le mien se désenfle ; mais je te fais volontiers ce sacrifice, je t'en ferais bien

d'autres, en vérité. Pour rassembler tous ces rogatons, épars dans des montagnes de papiers, il m'a fallu trouver une demi-journée, dont personne ne voulait me laisser l'usage. On ne sait pas combien une demi-journée de liberté est rare à Paris. Les visites, les sollicitations, les importunités, les billets d'invitations, la lecture des journaux ; que sais-je? tout vient coup sur coup vous enlever à vous-même. Nous voici justement à une époque d'embarras. Je suis, moi, trente-neuvième, en couche d'un immortel, et quel travail que cet enfantement ! que d'amis m'ont envoyé MM. Thiers, Salvandy, Jay, qui veulent que je les mette, pour ma part, au monde académique ! Que de lettres de recommandations m'ont été adressées en leur faveur ! Eux-mêmes ! Ah! comme ils connaissent ma porte ! C'est jeudi que je me délivre. Dieu veuille que je ne produise pas un avorton ou un monstre ! rien ne m'est aussi désagréable que cette cérémonie, qui se renouvelle trop souvent ; car, nous autres immortels, nous mourons, en quantité. Adieu, mon cher Toussaint, tâche de vivre et longtemps. Prie ta femme d'imiter ce bon exemple, et quand tu recevras mon billet mortuaire, tu diras : j'ai perdu un ami, et tu diras vrai (1).

BRIFAUT.

Paris, 13 mars 1832.

(1) Cette lettre était accompagnée de 23 autographes de personnes célèbres (Orig. Bibl. de Dijon, fonds Baudot, n° 231, tome I, fol. 523).

CXI

Tu fais avec moi des marchés de dupes, mon cher Toussaint. Toutes mes poésies ne valent pas une ligne de ta prose et dans nos échanges littéraires, il n'y a que moi qui gagne. Mes dons appauvrissent ta bibliothèque et tes présents enrichissent la mienne ; mais qu'importe? Nous donnons et nous prenons sans compter, en amis et non pas en spéculateurs, n'est-il pas vrai? J'ai à te remercier de ton nouvel envoi. Cet éloge de M. de Reulle m'a charmé et d'autant plus charmé que j'y ai reconnu l'homme dont tu retraces avec tant de vérité l'esprit, le caractère, les vertus et la grâce (1). Il y a du plaisir à être loué comme cela. Je serais tenté de mourir si tu me promettais de faire mon oraison funèbre. Te voilà donc aux champs, mon ami. Moi, je n'y suis déjà plus. Je me porte mal quoique je me comporte bien : il me faut vivre de régime. Le *maléfice* exige résidence, voilà pourquoi Paris me possède à mon grand regret, car on n'y voit plus que des bêtes, et encore des bêtes féroces. Il est vrai qu'elles sont apprivoisées ; mais je ne trouve pas que leur éducation improvisée les rende dignes de ma société. J'ai connu mieux ; je suis difficile,

(1) *Notice sur M. de Reulle*, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1837-1838, p. 153.

quoiqu'on ne doive pas l'être par le temps qui court. Quand il mourra quelques gens d'esprit de tes confrères et qu'on te chargera de leur panégyrique, ne manque pas, mon cher ami, de m'adresser un exemplaire de ton œuvre ; il sera reçu avec un double plaisir, comme œuvre pie et comme œuvre spirituel. Adieu, mon cher Toussaint. Ce n'est pas à toi que je dirai ce que je répondais un jour à Mme de Genlis, qui parlait avec beaucoup d'irrévérence de Mme la duchesse d'Orléans douairière, dont elle ne faisait pas une sainte : « Madame, madame, m'écriai-je en me levant tout irrité, vous avez beau faire, l'esprit ne gagnera pas son procès contre la vertu. » Adieu encore, et tous mes hommages à cette amie de quarante ans, qui fait ton bonheur par sa présence et qui cause mes regrets depuis notre séparation.

J'embrasse tous les tiens, sans distinction d'âge ni de sexe.

Paris, le 14 septembre 1839.

CXII

Non, mon cher Toussaint, je ne suis pas plus sévère que le soleil auquel tu me compares avec tant de magnificence ; mais je suis moins ambulant que lui, et j'ai mes raisons pour cela. N'est pas soleil qui veut, comme tu sais. Je n'ai pas

même l'honneur d'être ver luisant. Ne vois en moi, je te prie, qu'une pauvre tortue qui n'a jamais pu ni su faire son chemin et qui se trouve plus que jamais dans l'impossibilité d'aller visiter son ami, le ramier, dont le colombier lui semble situé aux antipodes. Si j'avais ce que je n'ai plus, mon cher, je serais enchanté de me mettre en route avec Evariste qui te remettra cette feuille de papier où tu verras que je n'ai pu prendre une feuille de route, ce que j'aurais beaucoup mieux aimé. Ce petit fripon d'Evariste m'a échapé (*sic*) jusqu'ici. Il est venu me chercher, il ne m'a pas vu, il s'est découragé ; je n'ai plus entendu parler de lui, je lui ai fait des agaceries et je sais qu'il est dans la bonne intention de passer chez moi ce matin pour recevoir mes adieux, ou plutôt pour me faire les siens. Je suis curieux de le retrouver, de le questionner, de reprendre avec lui le fil de la conversation. Je voudrais des détails sur toi, ta femme et tous les tiens. L'image de mes vieux amis m'occupe toujours. Je regarde dans mon passé qui m'est cher parce que je les y revois. Tu sais que nos bras se sont entrelacés pour se soutenir dans la vie presque à la sortie du berceau ; je le sais comme toi. Ces souvenirs restent et le cœur les caresse avec complaisance. J'ai encore présentes à la pensée toutes les journées de notre enfance, de notre jeunesse et nos jeux de collège et ton mariage et la naissance de Célestine : après cela je reste court, mais ma

mémoire et mon amitié ont de quoi s'exercer et jouir. Tu me parles de ta femme qui vieillit, dis-tu. Je n'en crois rien du tout. Je suis sûr que si je la revoyais, elle me paraîtrait comme le premier jour. Dieu te la conserve ! C'est le génie du ménage, c'est l'ange de la famille. Je lui ai voue un culte et j'y suis fidèle. Je ne manque à aucun de mes devoirs, surtout quand ils sont doux à remplir. Adieu, mon cher Toussaint. Adieu, madame, donnez-moi de tems en tems de vos nouvelles. Parlez-moi de vos sentimens, car je suis sûr que vous me les avez conservés, et je vous réponds qu'ils ne sont point placés à fonds perdu.

J'embrasse toute la colonie, sans distinction d'âge ni de sexe.

BRIFAUT.

Paris, le 10 février 1840.

CXIII

Tu as bien compris mon malheur, cher Toussaint, toi le premier ami de mon enfance ; aussi, tes expressions pleines d'onction et de vérité ont-elles rouvert la source de mes larmes. C'est que toi-même as perdu une mère et le secret de ma douleur n'en est pas un pour toi. Mais, mon ami, quand le ciel t'enleva cette femme si bonne et si aimante qui t'avait donné le jour,

il te restait des consolations, j'allais dire des compensations, comme s'il y en avait à de telles pertes ! Une femme, des enfans : que de liens doux et sacrés te rattachaient du moins à la vie et y répandaient encore un charme délicieux ! Pour moi, je suis seul ; plus de famille, rien que la vieillesse et les infirmités. Mon cœur est flétri, ma vie est brisée. Où seront mes dédommagemens? On me dit : « Voyez, que d'affections vous entourent ! Que d'amis vous tendent la main ! » Je le sais, j'ai reçu dans mon infortune mille preuves d'attachement qui m'ont pénétré d'une sainte reconnaissance. Je suis aimé de tous, il est vrai, mais je ne suis nécessaire à personne. Que ferai-je maintenant de mes journées, de mes pensées, du peu qui reste de moi? Hélas ! je n'ose regarder au fond de mon avenir, si j'ai encore un avenir. Et toi, mon ami, tu crains pour le tien des maux dont la seule idée ferait frémir sans l'heureuse découverte des eaux de Vichy. Au milieu de mes afflictions, j'apprendrai avec un grand contentement de cœur le rétablissement de la santé de mon ami, et je m'estimerai heureux d'y avoir contribué par mes conseils. Adieu, mon cher Toussaint, j'embrasse toi, ta femme, tes enfants, avec toute la tendresse que vous méritez.

BRIFAUT.

Paris, ce 2 juin 1840.

FIN

TABLE DES NOMS CITÉS

A

B

D

O

P

Q

R

S

T

TABLE DES GRAVURES ET PORTRAITS

N

O

P

R

S

T

V

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS

IMP. LA ROTOLITHE & LES ARTS GRAPHIQUES, CLICHY (SEINE)